HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.



HISTOIRE

ÉPERNAY, IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY.

HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.

Le règne de Louis XIV fut signalé dès son commencement par un si grand nombre de victoires et de conquêtes, que rien n'avait fait plus d'honneur aux Français, depuis l'établissement de leur monarchie. J'entreprends d'écrire la vie d'un capitaine qu'on doit regarder comme le principal instrument de ces victoires et de ces conquêtes; d'un général d'armée que la France peut opposer, non-seulement à tous ceux des derniers siècles, de quelque nation qu'ils soient, mais encore aux Grecs, aux Romains et à tous les autres grands capitaines de l'antiquité, car tel est le vicomte de Turenne.

Je n'ignore pas les difficultés de l'entreprise dont je me charge. Je sais quelle est l'attente du public touchant cet ouvrage. Cependant, pour la remplir, on n'a que la vie d'un homme qui a fait, à la vérité, les actions les plus grandes, mais qui sont encore moins grandes par elles-mêmes que par le principe qui les

produit, par les motifs d'où elles partent, par les sentiments qui les accompagnent : toutes choses où il n'est presque pas permis à l'historien de fouiller.

Si l'on n'avait à écrire que la vie d'un héros de quelque siècle fort éloigné du nôtre, il serait aisé de composer son histoire, sans craindre d'être contredit par aucun témoin, en ramassant tout ce qui se trouverait de lui dans les livres. Mais quantité de personnes qui ont vécu avec le vicomte de Turenne vivent encore : c'est aux officiers et aux soldats qui ont servi sous lui qu'il faut que l'historien raconte ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et ce qu'il n'a pas vu. Il faut faire une histoire détachée, pour un homme qui a eu tant de part aux événements publics, qu'il semble qu'il faudrait écrire l'histoire générale de son temps pour bien faire la sienne.

D'ailleurs, comment conserver le génie du style historique, en racontant certaines actions si grandes et si élevées, que le récit le plus simple qu'on en puisse faire ne saurait manquer d'avoir toujours je ne sais quel air d'éloge et de panégyrique?

Telles sont les difficultés qu'il y a à faire l'histoire du vicomte de Turenne. Plus d'un écrivain y a déjà succombé, et il semble qu'elles devraient détourner tout le monde de l'entreprendre, outre que personne ne paraît avoir moins besoin d'histoire que ce prince, les choses qu'il a faites pour le bien et pour la gloire du royaume étant d'une nature à ne pouvoir jamais être oubliées. En effet, il n'y

a point de Français qui ne sache de quoi la France lui est redevable; il n'y a point de père qui ne l'apprenne à son fils : de sorte que, sans le secours de l'histoire, ce qu'il a fait ne saurait manquer de passer jusqu'à la dernière postérité; mais, outre ces actions éclatantes que presque personne n'ignore, il y en a beaucoup qui sont moins connues, et dont je me crois assez instruit pour en faire part au public, les ayant apprises par le moyen des mémoires particuliers qui m'ont été communiqués. Ces mémoires sont ceux du vicomte de Turenne, qu'il commença à écrire de sa propre main, sitôt qu'il fut à la tête des armées; les lettres du roi et des secrétaires d'état, qui lui ont été écrites pendant tout le temps qu'il a commandé, et ses réponses à ces lettres.

Des personnes d'une haute distinction m'ayant procuré ces diverses pièces, dont on peut tirer de si grands secours pour son histoire, je me trouve engagé, par leurs instances, à les mettre en œuvre, et à faire tous mes efforts pour répondre à la confiance dont on m'a honoré.

Je vais donc essayer de raconter tout ce qu'a fait le vicomte de Turenne, soit en France, soit dans les pays étrangers, durant la plus grande partie du siècle passé.

Je tâcherai de faire connaître cette profonde intelligence avec laquelle, ayant formé le plan de sa campagne, il savait où il rencontrerait les ennemis, où il leur livrerait bataille, et tous les mouvements qu'il leur ferait faire : ce caractère particulier de valeur, qui le rendait

en même temps si circonspect à donner des batailles, et si prompt à s'y déterminer dans l'occasion; car, quoique pour ménager le sang de ses soldats il évitât autant qu'il pouvait d'attaquer les ennemis, il prenait néanmoins si promptement son parti lorsqu'il était nécessaire d'en venir aux mains, qu'il ordonnait un combat et une bataille comme un autre aurait fait un simple campement et une simple marche, sans assembler pour cela de conseil, de quoi même qui que ce soit ne se formalisait; la supériorité de ses lumières reconnues faisait que personne ne s'offensait de n'être pas consulté. Je ferai voir cette disposition d'esprit si sage, qui le porta toujours à penser modestement de lui-même avant le combat, et à parler des ennemis avec honneur après la victoire.

Je dirai comment sa vertu naissante excita d'abord la jalousie, et comment son mérite s'accrut par la suite jusqu'à un tel point, qu'il fit de son vivant même taire la médisance, et que ses concurrents cessèrent enfin d'être ses envieux, et applaudirent comme les autres à sa gloire.

Il n'y a rien dans ces derniers siècles qui puisse nous fournir une idée juste de la simplicité qui était le véritable fond de son caractère: il faut remonter pour cela jusqu'au premier âge de la république romaine; et c'est là où, dans les sentiments d'un petit nombre de capitaines également grands et modestes, nous trouverons des traits par le moyen desquels nous pouvons nous former quelque image de ce caractère simple, qui a porté à un si haut

point de grandeur le vicomte de Turenne. Cette réputation générale qu'il s'est acquise, il ne la doit à rien de ce qui éblouit la plupart des hommes. Il n'avait ni l'air imposant, ni même l'extérieur prévenant; mais une aimable simplicité accompagnait toutes ses paroles et ses actions : vertu rare dans une aussi grande élévation que celle où il était, et qui, jointe à ce génie éminent qu'il avait pour la guerre, le fit adorer de tout le monde, ainsi qu'on le verra dans la suite de son histoire.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, naquit à Sedan le 11 septembre de l'année 1611. Il était le second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, prince de Sedan, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, premier du nom, prince d'Orange. Ainsi, du côté paternel, il tirait son origine des anciens comtes d'Auvergne, dont la maison, par ses alliances, tient à ce qu'il y a de plus grand en Europe pour la naissance; et du côté maternel il descendait de la maison de Nassau, qui a donné un empereur à l'Allemagne, plusieurs capitaines généraux à la république de Hollande, et un roi à l'Angleterre.

Comme les parents du vicomte de Turenne étaient de la religion prétendue réformée, ils le firent élever à Sedan dans les principes de cette religion. Sitôt qu'il fut en âge d'avoir des maîtres, le duc de Bouillon, son père, mit auprès de lui des gens capables de lui donner une éducation digne de sa naissance et des grandes vues qu'il avait pour lui. Dans ces premières années où l'homme, encore inca-

pable de déguisement, découvre également ses bonnes et mauvaises qualités, il fit voir une maturité si fort au-dessus de son âge, un si grand empire sur lui-même, et une disposition d'esprit si préparée à embrasser tout ce qu'on lui proposait de raisonnable, qu'on jugea bien dès-lors qu'il était né pour donner au monde de grands exemples de vertu.

Le temps de l'éducation domestique étant fini, et le duc de Bouillon étant venu à mourir, la duchesse de Bouillon, chargée de la conduite de ses enfants, envoya le vicomte de Turenne en Hollande, pour y apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son frère, qui passait à juste titre pour un des plus grands capitaines de son siècle.

Sitôt que le vicomte de Turenne fut arrivé en Hollande, le prince Maurice, son oncle, voulut savoir quel était son caractère, et il l'entretint long-temps pour cela, sur toutes les choses qui pouvait le lui faire connaître à fond. Le vicomte de Turenne avait naturellement je ne sais quel embarras dans la langue, qui faisait que lorsqu'il voulait parler, il demeurait quelquefois un petit instant sur la première syllabe de certains mots avant que de les achever; mais tout ce qu'il disait était si sensé et si juste, que cette petite difficulté qu'il avait à s'énoncer n'empêcha point que le prince Maurice ne conçût de lui une idée très-avantageuse. Il lui fit aussitôt prendre un mousquet, et voulut qu'il servît comme un simple soldat avant que de l'élever à aucun grade.

Le vicomte de Turenne, qui ne respirait

que les fonctions du métier, n'en refusa et n'en dédaigna aucune; il ne trouva rien de bas pour lui, ni de trop pénible. Le capitaine sous qui ont le mit était né vassal du duc de Bouillon, son père, et le vicomte de Turenne lui obéissait comme le moindre soldat de la compagnie; il ne se plaignait ni des incommodités du climat ni des injures des saisons. Enfin il fit paraître, dans tous les exercices, tant de fermeté et de patience, et une si grande application au service, que le prince Maurice, charmé des heureuses dispositions qu'il lui trouvait pour la guerre, se proposait de prendre soin de les cultiver, et s'en faisait déjà un plaisir par avance, lorsque par malheur il vint à mourir. Ainsi on peut dire que le vicomte de Turenne s'est formé lui-même, n'ayant plus servi depuis sous aucun capitaine de qui on puisse avoir lieu de croire qu'il ait rien appris de tout ce qu'il a exécuté de grand dans l'art militaire. Après la mort du prince Maurice de Nassau, les Hollandais ayant remis le gouvernement général de leurs armées au prince Frédéric-Henri, son frère, ce prince donna au vicomte de Turenne une compagnie d'infanterie, à la tête de laquelle il servit aux siéges de Groll et de Bolduc, et montra qu'il n'était pas moins bon officier que bon soldat. On ne voyait point, dans toute l'armée, de compagnie plus belle ni mieux disciplinée que la sienne. Tout jeune qu'il était, il ne s'en reposait point sur les soins d'un lieutenant; il faisait lui-même faire l'exercice aux soldats, il les dressait avec patience, il les formait avec bonté, il les cor-

rigeait à propos, et sa bourse était ouverte dans tous leurs besoins. Il allait toujours le premier à la tranchée et aux attaques. Son gouverneur, qui était un homme de service, s'efforçait en vain d'empêcher qu'il ne s'exposât comme il le faisait : hors de là il le respectait comme son père; mais quand il s'agissait de donner l'exemple à ceux à la tête de qui il était, il n'avait égard qu'à ce que demandait son honneur. Le prince Frédéric-Henri, son oncle, crut même devoir lui reprocher, comme une ardeur immodérée, ce courage qui ne connaissait point le péril, afin de lui donner quelques bornes; mais il avait bien de la peine à dissimuler la joie qu'il ressentait d'être obligé de lui faire de tels reproches, dans le temps même qu'il les lui faisait; jusque-là qu'un jour, après lui avoir fait une de ces sortes de réprimandes, il se tourna vers les officiers qui étaient présents, et leur dit qu'il se trompait fort, ou que ce jeune homme effacerait la gloire des plus grands capitaines. Aussi n'y avait-il pas un seul des soldats de sa compagnie qui n'eût eu honte de ne le pas suivre aux endroits même les plus périlleux, et de n'y pas faire paraître de la bravoure à son exemple. Celui qui a donné sa vie au public, avant moi, raconte plusieurs actions fort brillantes que le vicomte de Turenne fit, à ce qu'il prétend, n'étant encore que simple capitaine, et je pourrais en embellir ici cette histoire; mais n'en trouvant aucune preuve en nul autre endroit, et n'estimant pas que le témoignage d'un particulier suffise pour fonder la certitude d'un fait historique, je ne

les rapporterai point. J'aime mieux m'exposer au reproches d'avoir omis quelques actions glorieuses à la mémoire du prince dont j'écris la vie, qu'à celui d'en avoir supposé pour lui faire honneur; et je veux raconter toutes choses avec tant d'exactitude et de sincérité, que cet ouvrage ne soit pas moins un monument de la fidélité avec laquelle on doit écrire l'histoire, que de la gloire immortelle du vicomte de Turenne. Cependant, il continuait de servir en Hollande. Les Français qui s'y trouvaient en grand nombre, et qui avaient été témoins de ses actions et de sa conduite, en avaient écrit plusieurs fois à la cour : ils en parlaient comme d'un prodige de sagesse, et il était déjà connu en France lorsque les affaires de sa maison l'obligèrent à s'y rendre. Mais avant que de raconter ce qu'il fit pour le service de cette couronne, aux intérêts de laquelle il demeura attaché pendant presque tout le reste de sa vie, il est à propos de faire connaître quelle était dans ce temps-là la disposition de la France, tant pour les affaires du dedans du royaume que par rapport aux états voisins, et de donner une idée du caractère de ceux qui avaient part au gouvernement.

Louis XIII, qui régnait alors, avait bien su connaître que le cardinal de Richelieu avait un génie supérieur à celui de toutes les autres personnes qui entraient dans son conseil, et persuadé qu'il avait d'ailleurs du zèle pour son service et de l'attachement pour sa personne, il l'avait fait son premier ministre, et lui avait remis l'administration générale de toutes les affaires.

Le cardinal de Richelieu, se voyant maître

de disposer comme il voudrait de la puissance souveraine, résolut d'élever la France à un si grand point de grandeur, que son ministère devint célèbre dans tous les siècles à venir. Il fallait pour cela abaisser la maison d'Autriche, qui, possédant l'empire d'Allemagne et la monarchie d'Espagne, se trouvait fort au-dessus de toutes les autres maisons de l'Europe; et c'est aussi ce qu'il avait entrepris de faire. Mais comme l'autorité de Louis XIII n'était pas fort absolue dans son propre royaume, le cardinal de Richelieu n'avait pas osé d'abord faire déclarer ouvertement la France contre la maison d'Autriche. Il s'était contenté d'assister comme alliés les Suédois et les Hollandais, qui étaient en guerre avec l'empereur et avec le roi d'Espagne; et afin de pouvoir bientôt tourner toutes les forces de la France contre les impériaux et contre les Espagnols, il appliquait tous ses soins à rendre le roi si absolu chez lui, qu'il n'eût plus rien à craindre du dedans du royaume lorsqu'il porterait la guerre au dehors; car la puissance souveraine, partagée comme elle l'était alors, se trouvait réduite à bien peu de chose. La reine-mère, le duc d'Orléans, frère du roi, les princes du sang et les grands du royaume, voulaient tous avoir part au gouvernement. Les parlements prenaient connaissance des affaires d'état, les calvinistes avaient des chefs et des places de sûreté, les mécontents entretenaient des liaisons avec les ducs de Lorraine et de Bouillon, qui, par le moyen de Nancy et de Sedan, places si voisines de la France, leur fournissaient dans le besoin des retraites faciles et assurées.

Le cardinal de Richelieu, avant que de rien entreprendre contre les étrangers, obligea la reine-mère à sortir du royaume, et les princes du sang à se contenter de leur apanage. Il fit couper la tête à quelques-uns des grands, et arrêta les autres par la crainte du même traitement; il réduisit les parlements à ne plus se mêler d'autres affaires que celles des particuliers; il enleva aux calvinistes la Rochelle et leurs autres forteresses les plus considérables; il envoya une armée dans la Lorraine, pour se rendre maître des principales places de ce duché; et enfin il fit signer à la duchesse douairière de Bouillon un traité par lequel elle promettait de demeurer toujours attachée aux intérêts du roi, qui de son côté s'engageait à prendre sa maison sous sa protection.

Telle était la situation des affaires de la France lorsque la duchesse de Bouillon, ayant appris que le cardinal de Richelieu, non content du traité qu'il lui avait fait signer, avait dessein de lui demander qu'elle reçût garnison française dans Sedan, elle jugea à propos d'envoyer le vicomte de Turenne en France, afin qu'il y servît comme d'otage et de caution des engagements qu'elle avait contractés avec cette couronne, et qu'on ne lui fît pas de nouvelles propositions au préjudice de la souveraineté du duc de Bouillon, son fils aîné.

Le vicomte de Turenne étant donc allé à la cour de France, il fut reçu du roi et du cardinal de Richelieu avec tous les honneurs et toutes les caresses que lui devaient attirer sa naissance et son mérite personnel; et on lui donna un ré-

giment d'infanterie à la tête duquel il servit au siége de la Mothe : car le cardinal de Richelieu ayant envoyé ordre au maréchal de la Force d'assiéger cette ville, qui était la seule place considérable qui restât au duc de Lorraine, le régiment de Turenne fut du nombre de ceux qu'on destina pour cette expédition.

La Mothe était une forteresse située sur le haut d'un rocher fort élevé, et d'une dureté à l'épreuve de la sape et de la mine. Lorsque le maréchal de la Force eut avancé ses travaux d'une manière à pouvoir attaquer un des bastions de la place, il envoya le marquis de Tonneins, son fils, avec son régiment, qui y fut si maltraité qu'il fut contraint de venir se renfermer dans les lignes. Le lendemain, le vicomte de Turenne fut commandé avec son régiment, pour attaquer ce même bastion. Chacun avait les yeux tournés sur ce jeune colonel, et sa réputation naissante rendait toute l'armée attentive à l'événement de cette entreprise. Les assiégés faisaient non-seulement un très-grand feu, mais ils transportaient encore sur leurs remparts des pierres d'une grosseur prodigieuse; ils les jetaient de dessus le parapet, et ces pierres, venant à donner sur les pointes de la roche en tombant, se fendaient en pièces et en éclats, qui, volant de part et d'autre, tuaient ou estropiaient partout les assiégeants. Malgré tout cela, le vicomte de Turenne s'avança d'un grand sang-froid vers la brèche : les soldats de son régiment, fiers de l'avoir à leur tête, ne furent arrêtés par aucun danger, quelque grand qu'il fût. Les assiégés, animés par

l'avantage qu'ils avaient eu le jour précédent, firent les derniers efforts pour chasser le vicomte de Turenne, qui faisait tout ensemble le devoir de capitaine et celui de soldat, attàquant les ennemis avec vigueur, et donnant ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit, au milieu des morts et des blessés que le canon, la mousqueterie et les pierres faisaient tomber à ses côtés. Aussi, malgré les efforts des ennemis, qui se battirent en désespérés, il les chassa du bastion, y fit son logement, et fut cause en partie de la prise de la ville. Il en reçut des compliments de toute l'armée, et ensuite de toute la cour, quand on y eut appris ce qu'il avait fait pour la prise de cette place; car le maréchal de la Force lui rendit toute la justice qui lui était due dans la relation qu'il envoya de ce siége au cardinal de Richelieu : générosité rare dans ceux qui commandent les armées, et qui toucha tellement le vicomte de Turenne, que, préférant l'alliance de ce maréchal à toute autre, il épousa sa petite-fille, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire. Il semble que le marquis de Tonneins aurait dû être fort piqué d'avoir échoué dans une entreprise où le vicomte de Turenne avait si heureusement réussi; et il l'aurait peut-être été, s'il avait eu affaire à un concurrent qui en eût tiré vanité : mais la modestie du vicomte de Turenne était telle, que le marquis de Tonneins ne put lui envier l'honneur d'un succès si glorieux.

Le cardinal de Richelieu, regardant le vicomte de Turenne comme un homme dont l'ex-

périence et le jugement devançaient de beaucoup l'âge, le fit maréchal-de-camp, quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans, et que le grade de maréchal-de-camp fût alors le premier après celui de maréchal de France.

L'année suivante, l'empereur, ayant fait assiéger la ville de Mayence, dont les Suédois s'étaient rendus maîtres en 1631, sous la conduite du grand Gustave, le cardinal de Richelieu envoya au secours des Suédois le cardinal de la Valette, à la tête d'une armée, et il lui donna pour maréchal-de-camp le vicomte de Turenne. A l'approche des Français, les impériaux levèrent le siége. Le cardinal de la Valette s'approcha aussitôt de Mayence, et y jeta toutes les munitions dont cette grande ville avait besoin : imprudence que les impériaux avaient bien jugé qu'il ne manquerait pas de commettre. Aussi ne se fut-il pas plutôt défait de ses vivres, que les généraux de l'empereur, qui s'étaient rendus maîtres des passages par où il en pouvait faire venir, empêchèrent de telle sorte qu'on n'en apportât dans son camp, qu'on y manqua bientôt de toutes choses. Le pain y enchérissait de jour en jour, et devint enfin si rare qu'il se vendait jusqu'à un écu la livre. Dans cette extrémité, le vicomte de Turenne distribua aux soldats les provisions qu'il avait fait apporter pour lui, et qui furent bientôt consommées. Il vendit ensuite ses équipages, pour faire subsister une partie de l'armée; la plupart des soldats ennemis s'exposant à tout pour nous apporter des vivres, à cause du prix excessif qu'on leur en payait. Mais enfin la di-

sette devint si grande, que l'armée serait périe si on l'avait laissée là plus long-temps. Il fallut donc que le cardinal de la Valette prît le parti de se retirer, quelque danger qu'il y eût à le faire devant une armée aussi nombreuse qu'était celle des impériaux. Il se proposait de décamper la nuit, et de se sauver dans les trois évêchés par Sarbruk et Saint-Avaud, où il y avait beaucoup de vivres; mais les impériaux, s'étant aperçus de sa retraite, mirent aussitôt à ses trousses le général Galas, qui, avec un corps de troupes fraîches, lui coupa ce chemin facile, et le réduisit à prendre celui des montagnes, qui était bien plus long et entièrement désert. L'histoire nous fournit peu d'exemples d'une retraite aussi triste que le fut celle-là. Les Français, sans vivres, travaillés de toutes les maladies qui sont inséparables de la famine, et s'enfuyant à travers les bois et les rochers, étaient poursuivis par les impériaux qui avaient tout en abondance. Les fuyards ne gardaient aucun ordre dans leur marche : ceux qui pouvaient tromper la vigilance des officiers allaient se jeter parmi les ennemis, dans l'espérance qu'ils leur donneraient de quoi assouvir la faim qui les dévorait : la plupart s'écartaient à droite et à gauche, pour tâcher de découvrir quelque cabane, et y trouver au moins un morceau de pain. Ceux qui, épuisés de forces, ne pouvaient quitter le gros de l'armée, se traînaient le long des chemins plutôt qu'ils ne marchaient : ils dévoraient des yeux tout ce qu'ils voyaient manger aux officiers; et les officiers étaient contraints à se cacher d'eux. Le cardinal de la

Valette fut obligé d'abandonner toute l'artillerie et la plus grande partie des bagages, afin de pouvoir gagner Vaudrevange, pour y passer la Saare, et se mettre à couvert sous le canon de Metz, comme il le fit. Durant cette longue marche, qui dura treize jours, le vicomte de Turenne partagea avec les soldats le peu de vivres qu'il pouvait trouver; il fit jeter de dessus les chariots les choses les moins nécessaires, et y fit monter quantité de malheureux qui n'avaient pas la force de marcher : en ayant trouvé un que la faim et la fatigue avaient fait tomber au pied d'un arbre, où, résolu d'abandonner sa vie à la merci des ennemis, il attendait la mort, il lui donna son propre cheval, et marcha à pied jusqu'à ce qu'il eût joint un de ses chariots, sur lequel il le fit mettre. Il consolait les uns, il encourageait les autres; il les aidait et assistait, sans faire différence de ceux de son régiment d'avec ceux qui n'en étaient pas : si bien que tous les soldats commencèrent dès-lors à le regarder comme leur père; car il compatissait à leurs peines, et il les soulageait tous également. D'ailleurs, il combattit avec beaucoup de valeur dans tous les endroits où l'on fut obligé de faire tête aux impériaux : il se saisit des défilés où l'on pouvait les arrêter, et des hauteurs d'où ils nous auraient fort incommodés, s'ils les avaient occupées avant nous; il logea dans quelques masures qui se trouvèrent sur le chemin de l'infanterie, dont le feu arrêta les ennemis en plusieurs endroits; enfin il prit des mesures si sages, et agit avec tant de vigueur, que ce qu'il fit dans cette re-

traite fut regardé comme un des plus grands services qui pussent être rendus à l'état.

Le mauvais succès de l'affaire de Mayence avait tellement dégoûté le cardinal de la Valette du métier de la guerre, qu'il l'aurait abandonné pour toujours, si le cardinal de Richelieu, qui avait ses raisons pour mettre des ecclésiastiques à la tête des armées, ne l'eût obligé, bientôt après, de prendre le commandement de celle qui devait assiéger Saverne, ville d'Alsace qui était alors entre les mains des impériaux. Cependant le cardinal de la Valette ne voulut point se charger de cette entreprise qu'il n'eût avec lui le vicomte de Turenne; et il le demanda au cardinal de Richelieu, qui, souhaitant passionnément qu'il rétablit au plutôt son honneur, le lui accorda volontiers. Le vicomte de Turenne, touché de la confiance que ce cardinal avait en lui, se surpassa pour ainsi dire lui-même au siége de Saverne, soit qu'il fallût aller à la tranchée, ou aux assauts qui furent donnés à la ville et au château. Les soldats n'ayant pu arracher les palissades, il sauta par-dessus, et tint ferme, lui seul au-delà, jusqu'à ce que ceux qu'il commandait fussent passés avec lui; il força les retranchements que les ennemis avaient faits sur la brèche et dans le terre-plein du bastion : tout fut pris et emporté. Le cardinal de la Valette recouvra par-là son honneur; mais il en pensa coûter un bras au vicomte de Turenne, qui l'eut percé d'un coup de mousquet, dont la balle lui fit une si dangereuse blessure, que quelques médecins furent d'avis qu'on ne pouvait lui sauver la vie qu'en

lui coupant le bras : on suivit néanmoins le sentiment de ceux qui n'opinèrent pas pour un si triste remède; il guérit enfin avec le temps, et l'on connut, par les alarmes que causa sa blessure, et par la joie que répandit partout sa guérison, combien il était généralement aimé et estimé.

Quelque temps après la reddition de Saverne, Galas ayant passé le Rhin, à dessein de prendre des quartiers d'hiver en Franche-Comté, avait fait avancer ses gardes pour se saisir des postes les plus commodes et les plus avantageux de cette province. Le cardinal de la Valette, en ayant été averti, envoya le vicomte de Turenne avec un détachement au-devant des ennemis. Le vicomte de Turenne marcha jour et nuit, et, étant arrivé à Jussey, l'un des plus gros bourgs de la Franche-Comté, où les gardes de Galas commençaient à faire des retranchements, il les attaqua, il les défit, et força Galas à rebrousser chemin. Ce général, avant que de repasser le Rhin, voulut traverser le siége de Jonvelle, que le duc de Weimar faisait pour nous en un autre endroit de la Franche-Comté; mais le vicomte de Turenne se posta d'une manière si avantageuse entre les impériaux et nous, qu'il rompit toutes les mesures que prit Galas pour jeter du secours dans Jonvelle, et que cette place fut enfin forcée de se rendre au duc de Weimar.

Ces heureux succès déterminèrent le cardinal de Richelieu à donner au cardinal de la Valette le commandement de l'armée qui devait agir en Flandre. Le cardinal de la Valette

voulut encore avoir le vicomte de Turenne avec lui; et lui ayant fait ouvrir la campagne par l'attaque du château d'Hirson, qui fit très-peu de résistance, il alla investir Landrecy, ville du Hainaut, au siége de laquelle le vicomte de Turenne se donna des peines incroyables pour empêcher que ce cardinal n'eût le chagrin de voir échouer son entreprise; car le temps devint si mauvais et la pluie tomba en si grande abondance, que les soldats étaient jusqu'à la ceinture dans l'eau, dont la tranchée étaient toute remplie. Le vicomte de Turenne y était entré avec eux, et n'en sortait que pour aller rendre compte au cardinal de ce qui s'y passait: il les encourageait au travail et à la patience sans leur faire de longs discours, mais en leur montrant l'exemple, et en y joignant la libéralité. Il donnait de l'argent à ceux des soldats qui avaient le plus d'expérience, pour les engager à venir dans la tranchée, même hors de leur rang. Il surmonta ainsi tous les obstacles que l'art, la nature et les efforts des ennemis opposaient comme de concert, aux assiégeants, et la place se rendit enfin au cardinal de la Valette.

La prise de Landrecy fut suivie de celles des villes de Maubeuge et de Beaumont, d'où le vicomte de Turenne eut ordre d'aller prendre Solre, qui était le château le plus fort de tout le Hainaut; et on lui donna les régiments de Champagne et de Saint-Luc pour cette expédition. Il y avait deux mille hommes de garnison dans ce château; mais le vicomte de Turenne les fit attaquer si vivement, qu'en très-peu

d'heures ils furent forcés de se rendre à discrétion. Les soldats entrèrent aussitôt dans la place, et y ayant trouvé une femme d'une très-grande beauté, ils la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin, et celle qui devait le plus flatter ses désirs. Le vicomte de Turenne sut se retenir sur le bord d'un précipice si dangereux; mais sans faire parade de l'empire qu'il avait sur lui-même, il fait semblant de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, et comme si, en lui amenant cette femme, ils n'avaient pensé qu'à la dérober à la brutalité de leurs camarades, il les loue beaucoup d'une conduite si sage; il fait chercher son mari en diligence, et il la remet entre ses mains, en lui témoignant que c'était à la retenue et à la discrétion de ses soldats qu'il devait la conservation de l'honneur de sa femme.

Les ennemis se portèrent ensuite en-deçà de Maubeuge, pour empêcher la jonction des armées du cardinal de la Valette et du duc de Cancale; mais n'en ayant pu venir à bout, ils furent contraints de s'en retourner; et le Vicomte de Turenne ayant eu ordre de les poursuivre avec un détachement, il en força une partie à repasser la Sambre, où il y en eut beaucoup de noyés; il en fit passer au fil de l'épée un grand nombre dans tout le reste de la retraite, et finit par-là cette campagne.

L'année suivante, le cardinal de Richelieu ayant chargé le cardinal de la Valette d'aller secourir la duchesse douairière de Savoie, qui avait bien de la peine à se maintenir dans la régence des états du jeune duc son fils, contre

les entreprises du prince Thomas et du cardinal de Savoie, ses beaux-frères, le cardinal de la Valette demanda encore au cardinal de Richelieu le vicomte de Turenne; et il le lui aurait accordé volontiers, s'il n'avait pas cru avoir absolument besoin de lui pour une très-grande entreprise qu'il méditait du côté du Rhin. En effet il avait résolu de faire assiéger, cette année-là, par le duc de Weimar, la ville de Brissac qui était regardée alors comme le boulevart de l'Allemagne. Ayant donc déclaré au cardinal de la Valette qu'il n'avait qu'à se résoudre pour cette fois à se passer du vicomte de Turenne, il l'envoya au duc de Weimar, avec un corps de quatre mille hommes qu'il avait levés dans le pays de Liége. Le duc de Weimar ayant reçu ce renfort, fit aussitôt avancer son armée du côté de Brissac, et se rendit maître de tous les châteaux et de tous les postes des environs, pour serrer la place de près.

A la première nouvelle de cette entreprise, Gœutz et Savelli, généraux de l'armée impériale, ayant ramassé toutes leurs troupes, se mirent en marche pour tâcher de jeter un secours d'hommes et de munitions dans Brissac, avant que les avenues de cette ville leur fussent entièrement fermées. Le duc de Weimar alla au-devant d'eux jusqu'à Witthenvhir, qui est vis-à-vis de Rhinaw; ils voulaient éviter le combat, il les y força. Le duc de Savelli y fut blessé très-dangereusement, Gœutz prit la fuite, et les impériaux furent si entièrement défaits, que le duc de Weimar, estimant qu'il leur était impossible de traverser son entreprise sur Brissac,

commença à en faire le siége dans les formes. Mais à peine les lignes en furent-elles achevées, que le duc de Lorraine, qui était dans les intérêts de l'empereur, se mit en marche avec un corps de troupes, dans le dessein de faire lever le siége. Le duc de Weimar prit aussitôt une partie de l'armée; et laissant l'autre devant Brissac, sous la conduite du comte de Guébriant et du vicomte de Turenne, il alla au-devant des ennemis, et sa victoire sur les Lorrains fut aussi complète que celle qu'il avait remportée sur les Allemands.

Cependant Gœutz et le général Lamboy, qui avaient pris la place du duc de Savelli, ayant encore ramassé quelques troupes, vinrent à Brissac par des chemins si couverts, qu'ils arrivèrent au quartier du duc de Weimar avant qu'on se fût aperçu de leur marche. Ils reconnurent nos lignes : ils les attaquèrent avec vigueur; ils emportèrent deux redoutes qui les défendaient de ce côté-là, et tout pliait déjà devant eux lorsque le comte de Guébriant et le vicomte de Turenne, avertis du danger où nous étions, accoururent au quartier du duc de Weimar, où ils soutinrent d'abord les efforts des impériaux : ils les poussèrent ensuite avec vigueur; ils leur firent lâcher pied, et les chassèrent entièrement de nos lignes.

Les ennemis passèrent le Rhin, et vinrent assiéger Ensisheim, petite ville qui est dans le voisinage de Brissac, et de laquelle ils auraient pu nous incommoder s'ils s'en fussent rendus les maîtres. Mais le vicomte de Turenne y étant allé avec une partie de notre armée, leur en

fit lever le siége, les attaqua jusque dans le camp où ils s'étaient retirés, et en tailla en pièces un si grand nombre, qu'il les mit hors d'état de penser désormais à tenter le secours de Brissac.

De tous les dehors de cette place, il ne nous restait plus à prendre que le fort nommé le Revelin de Raynach, qui, rendant les ennemis maîtres du principal bras du Rhin, leur laissait toujours l'espérance d'être secourus par cet endroit, et les empêchait de se rendre. Le duc de Weimar, qui avait vu le vicomte de Turenne réussir si heureusement dans tout ce qu'il avait entrepris durant ce siége, le chargea encore de l'attaque de ce fort. Le vicomte de Turenne y alla avec quatre cents hommes. Il fit rompre la palissade à coup de haches, ses gens y entrèrent par trois endroits à la fois; tout y fut tué, et le gouverneur de la ville, ne pouvant plus compter sur aucun secours, capitula enfin, et se rendit le 17 décembre.

Ce qu'il y a d'étonnant dans ce que le vicomte de Turenne fit pour la prise de cette place, c'est qu'il eut la fièvre quarte pendant tout le temps que dura le siége. Aussi le duc de Weimar ne pouvait-il s'empêcher de l'embrasser au retour de chaque expédition où il l'envoyait; et, après la reddition de la ville, il en écrivit au cardinal de Richelieu, comme d'un homme qui égalerait bientôt les plus grands capitaines; et cela, à la manière de ceux de sa nation, c'est-à-dire avec je ne sais quel esprit de franchise qui, se faisant sentir dans tout ce qu'ils disent, persuade efficacement, malgré même les expressions les plus exagérées dont ils se servent; de

manière que lorsque le vicomte de Turenne arriva à la cour, il n'y eut sortes de caresses que le cardinal de Richelieu ne lui fît, jusqu'à lui demander son amitié, faveur qu'il n'avait encore faite qu'aux princes du sang. Il lui offrit même une de ses plus proches parentes en mariage; mais le vicomte de Turenne appréhendant que la différence de religion ne mît quelque obstacle à l'étroite union qui devait être entre lui et une personne avec qui il contracterait un pareil engagement, le dit franchement au cardinal de Richelieu, et lui fit entendre avec tant de bonne foi ce qui lui faisait peine en cela, que le cardinal goûta ses raisons. Il trouva même un caractère d'honnête homme dans ce procédé; de sorte que, bien loin de s'offenser de son refus, il l'en estima davantage, et continua à lui marquer sa confiance, en l'employant aux affaires les plus difficiles.

Il l'envoya en Italie, où, pendant que le duc de Weimar avait fait une si glorieuse campagne en Alsace, le cardinal de la Valette avait perdu Yvrée, Verceil, Verrue, Nice, Coni et plusieurs autres places considérables, dont les princes de Savoie, secourus des Espagnols, s'étaient rendus maîtres. L'empereur ayant dans ce même temps-là fait publier un décret par lequel il déclarait la duchesse de Savoie déchue de la tutelle du jeune duc son fils, presque tout le Piémont se souleva contre elle, et se livra à ses beaux-frères; de manière qu'il ne lui restait plus que Suze, Savilian, Carignan, Chivas et [illegible] de Turin, la ville même ayant été [illegible] le prince Thomas.

Les choses étaient dans cet état lorsque le cardinal de la Valette étant venu à mourir, le cardinal de Richelieu donna ordre au comte d'Harcourt d'aller se mettre à la tête de l'armée d'Italie, où il avait déjà envoyé le vicomte de Turenne. A l'arrivée du comte d'Harcourt on tint conseil, on y examina l'état des troupes; et, quoique les ennemis en eussent deux fois autant que nous, on résolut de les aller chercher quelque part qu'ils fussent. On marcha donc à Villeneuve d'Asti, où ils étaient. Les ennemis, qui auraient peut-être fait la moitié du chemin si nous avions eu autant de monde qu'eux, étonnés de ce que nous venions les attaquer avec une armée si inférieure à la leur, non-seulement n'osèrent sortir de leurs quartiers, mais encore s'y retranchèrent; de sorte qu'il fallut assiéger Quiers, ville en-deçà de Villeneuve d'Asti, pour les obliger à sortir de leurs retranchements. Le vicomte de Turenne se posta, avec toute la cavalerie, au-delà de Quiers, entre les Espagnols et le comte d'Harcourt, qui prit ainsi la ville sans aucun obstacle. Mais comme il y avait très-peu de vivres, il n'y put pas rester long-temps; et les ennemis ayant bien prévu qu'il serait obligé de marcher vers Carignan pour en trouver, le marquis de Léganez, à la tête des Espagnols, alla vers la hauteur de Poirin, au bas de laquelle notre armée ne pouvait s'empêcher de passer; et le prince Thomas marcha vers la petite rivière de Santana, qu'il nous fallait aussi nécessairement traverser. Comme le marquis de Léganez venait de Villeneuve d'Asti, et le prince Thomas de

Turin, l'armée de l'un devait se trouver à la droite du comte d'Harcourt, et celle de l'autre à sa gauche, de manière qu'il ne pouvait aller à Carignan sans s'exposer à prêter le flanc à ces deux corps de troupes, qui, selon toutes les apparences, ne devaient pas manquer de profiter de ces avantages, et à donner rudement sur son arrière-garde. Cependant il n'y avait plus ni munitions ni fourrages à Quiers; et il fallait tenter la retraite à quelque prix que ce fût. Dans cette extrémité, le vicomte de Turenne, tout malade qu'il était encore de la fièvre quarte, s'offrit à aller avec deux mille hommes se rendre maître du pont sur lequel il fallait passer la rivière, et qui était auprès du village nommé *la Route*, s'engageant à défendre si bien ce poste, que les ennemis ne pourraient empêcher le passage de l'armée.

Le comte d'Harcourt, ravi de cette offre, lui donna les deux mille hommes qu'il demandait. Le vicomte de Turenne marcha avec tant de diligence qu'il prévint le prince Thômas; et étant arrivé avant lui au pont, il s'en saisit, ainsi que de tous les postes des environs, d'où l'on pouvait favoriser le passage de notre armée. Le prince Thomas y arriva peu de temps après, avec neuf à dix mille hommes, et vint fondre sur le vicomte de Turenne, qui, après avoir soutenu le premier choc des ennemis, les fit charger à son tour avec tant de vigueur, qu'il rompit leurs trois lignes, et les mena battant l'espace de plus d'un mille. Le prince Thomas fut renversé deux fois dans un fossé; et il aurait infailliblement été pris, sans l'obscurité de la

nuit, qui fit qu'on ne put le reconnaître, et que, malgré une déroute si générale, la plus grande partie de son armée se sauva par la fuite.

Pendant que le vicomte de Turenne était aux mains avec le prince Thomas, le marquis de Léganez était descendu du Poirin, et était venu avec ses Espagnols attaquer le comte d'Harcourt, qui, de son côté, était aussi demeuré victorieux des ennemis; mais, comme ils ne laissaient pas de l'inquiéter encore, il n'osait s'avancer plus près de la rivière, craignant que le prince Thomas ne se fût rendu maître des passages. Le vicomte de Turenne lui envoya dire alors qu'il n'avait rien à craindre, qu'il pouvait faire avancer l'armée en assurance, qu'il se chargeait de faire l'arrière-garde, et qu'il lui répondait de tout. Le comte d'Harcourt s'avança sur sa parole : tout défila devant le vicomte de Turenne, troupes, canon, bagages, et cela au petit pas et sans aucun désordre. Il passa le dernier, et ayant mis pied à terre, il aida lui-même à rompre le pont; après quoi le comte d'Harcourt alla sans peine à Carignan, où il mit en quartiers d'hiver une partie de l'armée, et le reste aux environs : tel fut le combat de la Route, si célèbre sous le nom de la *Route de Quiers*.

On donna presque tout l'honneur de cette victoire au vicomte de Turenne, qui en effet seconda si bien le comte d'Harcourt en cette occasion, que le cardinal de Richelieu le regarda dès-lors comme un homme capable de commander une armée en chef; et l'éclat de cette action fut si grand que, comme s'il eût

fait oublier toutes celles que le vicomte de Turenne avait faites jusque-là, on commença à ne plus compter ses exploits que de la Route de Quiers, époque qui est restée depuis dans la mémoire de tous les Français.

La campagne étant ainsi finie, le comte d'Harcourt s'en alla à Pignerol pour y passer l'hiver. Il laissa le vicomte de Turenne à la tête de nos quartiers pour les défendre, et il le chargea avec cela de ne laisser manquer de rien la citadelle de Turin, que le comte de Couvonges défendait toujours contre le prince Thomas, qui la tenait assiégée de dedans la ville, dont il était le maître.

Le vicomte de Turenne trouvant que nos troupes étaient trop serrées dans les endroits où elles s'étaient logées, et que la cavalerie y manquait de fourrages, commença par assiéger les villes de Busca et de Dronero, qu'il prit en six jours; et notre armée eut de quoi s'étendre et subsister à son aise. Il fit ensuite entrer dans la citadelle de Turin les munitions de guerre et de bouche nécessaires, malgré tout ce que le prince Thomas put faire pour l'empêcher.

Peu de temps après, ayant su que ce prince avait envoyé un corps de cavalerie assez près de là pour y hiverner, il alla l'investir, et il l'enleva. Au commencement du printemps, le comte d'Harcourt ayant appris que le marquis de Léganez, à la tête de vingt mille hommes, avait assiégé Casal, que nous défendions pour le jeune duc de Mantoue, notre allié, il manda au vicomte de Turenne de le venir trouver à Pignerol, pour délibérer sur ce qu'ils devaient

faire en cette rencontre. Le vicomte de Turenne détermina bientôt le comte d'Harcourt, en lui disant que Casal nous était d'une telle importance qu'il fallait promptement assembler le peu de troupes que nous avions, et y marcher sans perdre un moment de temps, et qu'avant qu'on fût à moitié chemin, on recevrait immanquablement ordre de la cour de tout hasarder pour secourir cette place : ce qui arriva comme il l'avait dit. Nous n'avions que dix mille hommes : néanmoins le comte d'Harcourt marcha aux ennemis avec son intrépidité ordinaire ; et, après avoir reconnu leurs lignes, il les fit attaquer par le comte du Plessis-Praslin, qui fut, à la vérité, repoussé par trois fois ; mais le vicomte de Turenne y ayant enfin marché, il les força et renversa tout ce qui se présenta devant lui : les Allemands lâchèrent pied aussi bien que les Espagnols, et prirent la fuite à droite ou à gauche, les uns vers le pont de Sture, les autres vers Frascinel, où ils avaient un pont sur le Pô. Le vicomte de Turenne les poursuivit tant que le jour dura. On leur prit douze pièces de canon, six mortiers, vingt-quatre drapeaux, toutes leurs munitions, la plus grande partie de leur bagage, et les papiers mêmes du marquis de Léganez, qui fut obligé de se sauver avec tant de précipitation qu'il n'eut pas le temps de les emporter. On leur tua trois mille hommes : on en fit dix-huit cents prisonniers ; il s'en noya un grand nombre dans le Pô, et la nuit sauva le reste.

Comme nos troupes étaient fort animées par ce succès, le comte d'Harcourt crut qu'il de-

vait profiter de leur ardeur; et ayant assemblé le conseil de guerre pour y résoudre quelque entreprise, le vicomte de Turenne y proposa le siége de Turin. Les autres officiers généraux s'opposèrent à ce dessein, soutenant qu'il y aurait de la témérité à entreprendre d'assiéger, avec dix mille hommes, une ville où il y avait une garnison de douze mille soldats sans les bourgeois, et qui pouvait être secourue par une armée de quinze mille hommes, comme était encore celle du marquis de Léganez. Mais le vicomte de Turenne ayant persisté dans son avis, et ayant représenté que les affaires du roi seraient absolument perdues en Piémont, si le prince Thomas se rendait une fois maître de la citadelle de Turin, dont on ne pouvait empêcher la prise qu'en assiégeant la ville, le comte d'Harcourt se déclara pour le sentiment du vicomte de Turenne.

Le siége de Turin ayant été ainsi résolu, on y marcha aussitôt. On se saisit du pont qui est sur le Pô; du couvent des Capucins qui est sur une hauteur, à la droite de ce fleuve; du Valentin, maison de plaisance des ducs de Savoie, qui est à la gauche, et de tous les autres postes avantageux qui sont aux environs. On renversa à coups de canons les moulins de la ville qui étaient sur la rivière nommée *la Petite Noire*. On fit des lignes de circonvallation et de contrevallation, et on serra la place autant qu'on le pouvait, dans l'espérance qu'en n'y laissant rien entrer, on l'affamerait en peu de temps.

Le marquis de Léganez regardant cette entreprise du comte d'Harcourt comme une oc-

casion favorable que la fortune lui présentait pour se venger de l'affront qu'il venait de recevoir devant Casal, manda au prince Thomas qu'il allait marcher à son secours; que, pour cette fois, le comte d'Harcourt ne lui échapperait pas, et que les dames de Turin pourraient louer d'avance des fenêtres sur la grande rue, pour le voir passer prisonnier. Il grossit son armée des garnisons de la plupart des places du Milanez, et vint avec dix-huit mille hommes sur la montagne qui est au-dessus des Capucins, au-delà du Pô, à dessein de passer ce fleuve sur le pont de Turin; mais il trouva ce pont si bien gardé qu'il n'osa l'attaquer. Il décampa donc; et comme il prit son chemin par derrière les montagnes de Sanvito et de Covoretto, qui bordent le Pô, le comte d'Harcourt se douta qu'il voulait aller passer ce fleuve à Montcalier, au-dessus de Turin; il y envoya le vicomte de Turenne avec un détachement, pour s'opposer à son passage.

Quelque diligence que put faire le vicomte de Turenne, lorsqu'il arriva à Montcalier, quatre à cinq mille des ennemis avaient déjà passé le Pô, et commençaient à se retrancher dans les cassines qui étaient en-deçà de ce fleuve. Il marcha à eux sans perdre un moment. Ses soldats font difficulté de passer un ruisseau que les pluies de la nuit avaient fait déborder; il le passe le premier; il attaque les cassines, que les ennemis avaient déjà percées pour s'y dédéfendre; il les en chasse; il les taille en pièces en les poussant vers le Pô, où tous ceux qui lui échappent se noient; il brûle le pont qui

n'était que de bois, et se retranche sur le bord du fleuve, vis-à-vis des ennemis. Cette action ainsi exécutée, fit une telle impression sur l'esprit du marquis de Léganez, qu'il se retira vers le Rivigliasco, sous prétexte d'aller chercher un renfort de troupes, et laissa son armée sous la conduite de Carlo della Gatta, le plus brave et le plus entendu de ses officiers, qui lui promit qu'il la ferait passer de quelque manière que ce fût. Le vicomte de Turenne ayant affaire à un homme qui avait la réputation d'être le plus vigilant des ennemis, fit garder jour et nuit tous les gués qui étaient au-dessus de Montcalier; de sorte que Carlo della Gatta n'osa ni les passer en sa présence ni jeter des ponts en aucun endroit. Tout ce qu'il put faire fut de s'emparer de quelques petites îles qui étaient plus proches du bord du Pô, sur lequel il était, que de celui où nous étions. Le vicomte de Turenne trouva moyen d'y passer avant que les ennemis y eussent achevé leurs retranchements: il les en délogea; et tous ceux qui y étaient furent encore ou taillés en pièces, ou noyés dans le Pô. Mais le vicomte de Turenne y reçut un coup de mousquet à l'épaule, et fut obligé de se faire porter à Pignerol; ce que le marquis de Léganez ayant appris, il revint aussitôt à Montcalier : il jeta un pont sur le Pô, passa ce fleuve malgré tous nos efforts, alla resserrer le comte d'Harcourt dans son camp; et peut-être n'y eut-il jamais, en aucun endroit, une pareille disposition d'armée, où les troupes des deux partis, également assiégeantes et assiégées, s'environnaient les unes les autres, et étaient de même

tellement environnées, que le prince Thomas, qui assiégeait le comte de Couvonges dans la citadelle, se voyait assiégé dans la ville par le comte d'Harcourt, que le marquis de Léganez tenait pareillement assiégé dans son camp.

En cette situation, le marquis de Léganez étant convenu d'attaquer nos lignes pendant que le prince Thomas ferait une sortie, le jour qu'il avait pris pour cela étant arrivé, le comte d'Harcourt fut vigoureusement attaqué tout à la fois du côté de la ville et du côté de la campagne. Le prince Thomas se rendit maître du Valentin; et Carlo della Gatta ayant comblé nos lignes au quartier du marquis de la Mothe-Houdancourt qu'il força, entra dans Turin avec douze cents chevaux et mille hommes de pied. Après quoi le marquis de Léganez ayant fait occuper le poste de Collegno, qui le rendait maître de la Petite Noire comme il l'était du Pô par Montcalier, où il avait laissé quelques régiments, il empêcha qu'il ne nous vînt des vivres ni de Suze ni de Pignerol, et nous affama tellement dans notre camp, que tous les officiers généraux voulaient obliger le comte d'Harcourt à se retirer de devant Turin, lorsque le vicomte de Turenne se trouvant guéri de sa blessure, amena de Pignerol notre armée, un grand convoi de vivres et de munitions, malgré ce que put faire le marquis de Léganez, qui le suivit dans toute sa route, voltigeant sur les ailes de son escorte pour l'enlever, et lui dresser toutes sortes d'embûches pour le surprendre.

L'arrivée de ce secours pensa désespérer le prince Thomas, qui était réduit dans Turin à

une aussi grande disette de vivres que nous. Carlo della Gatta entreprit de soulager la ville, en faisant passer une partie de la garnison dans l'armée du marquis de Léganez, et crut en sortir comme il y était entré. Mais depuis que le vicomte de Turenne fut revenu dans notre camp, les choses changèrent de face. Carlo della Gatta ayant voulu sortir de Turin, y fut ramené battant, et repoussé l'épée dans les reins. Les assiégés firent plusieurs sorties, où ils perdirent beaucoup de monde. Le marquis de Léganez tenta toutes choses pour forcer nos lignes et jeter des vivres dans la place; mais ce fut toujours sans succès. Le prince Thomas n'ayant pas mieux réussi dans une nouvelle sortie, où les assiégés firent tous les efforts dont ils étaient capables, se voyant réduit à la dernière extrémité, demanda enfin à capituler, et se rendit. Le marquis de Léganez abandonnant la partie, repassa le Pô avec son armée, et le comte d'Harcourt s'en retournant en France, laissa la sienne sous le commandement du vicomte de Turenne par ordre de la cour.

Comme nos troupes avaient extrêmement souffert au siége de Turin, le vicomte de Turenne leur donna tout le temps dont elles avaient besoin pour se rétablir; mais dès qu'elles furent en état d'agir, quoique l'hiver ne fût pas encore fini, il les fit marcher à Moncalvo; il assiégea cette place, et s'en rendit maître en dix jours. Après la prise de Moncalvo il passa le Pô; il alla mettre le siége devant Yvrée, où étaient tous les magasins du prince Thomas; et, ne doutant point que ce prince ne vînt en

grande diligence pour y jeter du secours, il ne descendit point de cheval qu'il n'eût fait achever ses lignes, et qu'il n'eût assuré ses quartiers. Le prince Thomas ne manqua point d'accourir à Yvrée, persuadé que le vicomte de Turenne n'aurait pas eu le temps de pourvoir à la sûreté de son camp : mais il le trouva si bien retranché qu'il n'osa l'attaquer; et, se flattant de lui donner le change, il alla mettre le siége devant Chivas pour lui faire abandonner celui d'Yvrée. Il est vrai que la ville de Chivas, où nous avions un pont sur le Pô, ne nous était pas moins importante que celle d'Yvrée. Mais le vicomte de Turenne espérant d'être toujours assez à temps de secourir Chivas, n'abandonna point le siége d'Yvrée, et se contenta d'en presser vivement les travaux. Cependant le comte d'Harcourt ayant appris que le vicomte de Turenne avait en si peu de jours pris Moncalvo, et qu'il avait même assiégé Yvrée, fut piqué d'émulation jusqu'au milieu des délices de la cour. Il parut pour se rendre à Yvrée; et à son arrivée, ayant fait donner un assaut à la placé, il leva le siége, disant qu'il fallait tout abandonner pour secourir Chivas. Le prince Thomas, qui n'avait point eu d'autre dessein que de nous faire lever ce siége, leva aussi celui de Chivas avant que nous y fussions arrivés, et se retira au-delà du Pô avec son armée. Il semble que le comte d'Harcourt aurait dû, après cela, revenir assiéger Yvrée; cependant, abandonnant toutes les vues que le vicomte de Turenne avait eues en assiégeant cette placo, il passa le Pô,

et alla prendre les villes de Ceva, de Mondovi et de Coni.

Quoique le vicomte de Turenne n'eût pas lieu d'être content du comte d'Harcourt, il travailla néanmoins de si bonne foi pour la gloire de ce général aux siéges de ces trois places, que toute l'armée en fut dans la dernière surprise. Ce procédé augmenta l'estime que le cardinal de Richelieu avait pour le vicomte de Turenne; et la confiance qu'il avait en lui alla jusqu'à un tel point qu'il n'y avait aucune entreprise si difficile dont il ne tînt le succès assuré dès que ce prince y avait quelque part. Aussi ne se faisait-il plus rien de grand en aucun endroit qu'on ne l'y appelât aussitôt, comme il arriva l'année suivante, où le cardinal de Richelieu ayant formé le dessein de conquérir le Roussillon pour pénétrer dans la Catalogne, dont les habitants s'offraient à la France; et ayant même engagé le roi à y aller en personne, il y fit aussi venir le vicomte de Turenne, quelque nécessaire qu'il fût en Italie, où il était en état de rendre de grands services par la connaissance qu'il avait acquise de ce pays-là.

Sitôt que l'armée qui devait agir en Roussillon fut assemblée, on marcha à Perpignan, qui en est la capitale, dans le dessein d'assiéger cette place; mais comme les Espagnols pouvaient la secourir par Collioure, où il leur était aisé d'aborder avec leurs vaisseaux, on se contenta de bloquer Perpignan, et on alla assiéger Collioure, qui est par-delà.

Le gouverneur avait fait faire quantité de forts et de redoutes tout autour de la ville : on

les prit tous l'un après l'autre, l'épée à la main, et la ville fut contrainte de se rendre. On assiégea ensuite Perpignan : le siége dura plus long-temps; mais enfin le gouverneur fut obligé de capituler. On se rendit maître après cela de la forteresse de Salces et des autres places fortes, sans beaucoup de peine; et la conquête de toute la province fut faite en une seule campagne.

Ce fut dans ce temps-là que le duc de Bouillon, frère du vicomte de Turenne, s'étant trouvé impliqué dans un traité que le duc d'Orléans avait fait avec l'Espagne, et ayant été arrêté à la tête de notre armée d'Italie, qu'il commandait, fut obligé, pour sauver sa vie, de livrer Sedan au roi, qui s'engagea à lui donner en échange plusieurs grandes terres, et à conserver le rang de prince à tous ceux de sa maison.

La possession de cette importante place, qui est demeurée depuis unie à la couronne, fut le dernier des avantages que le cardinal de Richelieu procura à la France; et ce grand ministre mourut peu de temps après, craint, haï, envié et admiré de presque tout le monde.

Le cardinal Mazarin succéda à la place du cardinal de Richelieu auprès de Louis XIII; mais il n'y fut pas long-temps, car ce prince mourut cinq mois après, et laissa la reine Anne d'Autriche, sa femme, régente du royaume, durant la minorité de Louis XIV son fils, qui n'avait que quatre ans et demi.

Cependant le vicomte de Turenne, qui était presque le seul qui se fût intéressé pour le duc de Bouillon durant sa détention, s'était donné tous les mouvements qu'il est naturel de se don-

ner en pareil cas pour un frère, mais sans manquer en rien de ce qu'il devait à l'état; et il s'était comporté d'une manière si sage pendant tout le cours de cette affaire, que sa conduite redoubla l'estime qu'on avait pour lui à la cour, et qu'on l'envoya servir dans notre armée d'Italie. On venait de donner le commandement de cette armée au prince Thomas, qui avait abandonné le parti des Espagnols pour se joindre à nous; mais comme on ne comptait pas beaucoup sur son attachement à nos intérêts, on voulut envoyer avec lui un homme de la fidélité duquel on fût entièrement assuré, et ce fut le vicomte de Turenne qu'on choisit pour un poste d'une aussi grande confiance. Sitôt qu'il fut arrivé à l'armée, le prince Thomas marcha vers Alexandrie, ville du Milanez, qu'il fit investir de manière que les quartiers étant assez éloignés les uns des autres, les ennemis pouvaient facilement jeter du secours dans la place par les intervalles qui se trouvaient entre ces quartiers. C'est aussi ce que ne manquèrent pas de faire les Espagnols, qui tirèrent pour cela presque moitié de la garnison de Turin. Alors le prince Thomas, qui n'avait feint de vouloir assiéger Alexandrie que pour engager les Espagnols à dégarnir Turin, alla mettre le siége devant cette ville dans toutes les formes. On attaqua les dehors avec beaucoup de vigueur, et ils furent bientôt emportés. Les Espagnols vinrent reconnaître nos quartiers pour tâcher de faire rentrer dans la place les troupes qu'ils en avaient tirées; et, n'y ayant pu réussir, ils feignirent d'en vouloir à Ast, et allèrent inves-

tir cette place ; mais comme nous l'avions pourvue de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége, nous continuâmes celui de Turin sans rien craindre. Nous nous en rendîmes enfin les maîtres, et le vicomte de Turenne se préparait à marcher à de nouvelles conquêtes.

Mais la reine régente sachant ce qu'un homme tel que lui pouvait pour la défense d'un état, lui envoya le bâton de maréchal de France, et lui donna le commandement de notre armée d'Allemagne, quoiqu'il n'eût encore que trente-deux ans, dans la vue de l'attacher entièrement à son fils et d'en faire un appui de sa couronne contre les entreprises où son royaume ne pouvait manquer d'être exposé, par les cabales et les factions qui sont comme inséparables d'une minorité.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

Jusqu'ici nous avons passé assez légèrement sur toutes les actions militaires que nous avons décrites, parce qu'elles ne regardaient pas directement le vicomte de Turenne, qui ne commandait point en chef. Car, quoiqu'il fût peut-être supérieur, par la capacité, à ceux qui étaient au-dessus de lui par le grade; quoique, par le conseil et par l'exécution, il eût en certaines occasions plus contribué à faire réussir les entreprises que ceux mêmes qui en étaient chargés, cependant, comme c'est un usage établi de donner aux généraux tout l'honneur des succès, nous laissons à ceux qui écrivent la vie des capitaines sous lesquels le vicomte de Turenne a servi, le soin de raconter plus au long les siéges et les batailles dont nous venons de parler, comme faisant plutôt partie de leur histoire que de la sienne. Mais désormais que, presque toujours seul maître des armées où il se trouvera, il sera aussi presque toujours seul chargé des événements, nous les décrirons avec toutes leurs circonstances et dans tous les détails qui pourraient convenir à un ouvrage du caractère de celui-ci.

Le maréchal de Guébriant, qui, après la mort

du duc de Weimar, avait été mis à la tête de son armée, venait de mourir de la blessure qu'il avait reçue au siége de Rottweil, ville impériale située à la source du Necker. Le comte de Rantzaw, qui était le plus ancien officier de l'armée, en avait pris le commandement, et l'avait menée aux environs de Dutlinghen, ville peu éloignée de la source du Danube, où le baron de Mercy, général des troupes du duc de Bavière, qui s'était ligué avec l'empereur contre nous, l'enleva avec tous ses officiers généraux et toute son armée, à la réserve de cinq à six mille hommes qui se sauvèrent en-deçà du Rhin, sans chef, sans argent et sans armes. C'est à quoi se trouvait réduite cette armée, qui avait été la terreur de l'empire sous le duc de Weimar, et ce fut avec ce débris de troupes, sans autres forces, qu'on chargea le vicomte de Turenne de défendre la France du côté de l'Allemagne contre les efforts des armées de l'empereur, du duc de Bavière et du duc de Lorraine, que les ennemis avaient réunies dans l'espérance de profiter du triste état où l'affaire de Dutlinghen nous avait réduits. Pour surcroît de malheur, Torstenson, général de l'armée suédoise, qui jusque là avait agi de concert avec la nôtre contre les Impériaux, s'en alla dans le Holstein sans même nous donner avis de son départ.

Tel était l'état de nos affaires en Allemagne lorsque le vicomte de Turenne y arriva. Il commença par emprunter sur son crédit, une somme considérable d'argent, pour subvenir aux besoins des troupes; et pendant que presque

tous les grands du royaume survendaient à la reine régente les moindres services qu'ils rendaient à la couronne, il fit remonter la cavalerie et rhabiller l'infanterie à ses propres dépens, il acheta de nouveaux équipages d'artillerie; et les recrues de chaque régiment ayant été faites, il trouva par la revue qu'il en fit, que ce petit corps de troupes était de six à sept mille hommes. Avec une aussi faible armée, bien loin d'être en état de faire aucune entreprise, il n'y avait pas d'apparence qu'il pût seulement tenir la campagne. Néanmoins, comme au commencement d'une minorité, il était très-important pour les intérêts de la France de faire tête partout aux ennemis, le vicomte de Turenne passa le Rhin à Brissac, et ayant su que le frère du général Mercy était avec un corps de deux mille chevaux aux environs d'Hutinghen, au-delà de la Forêt-noire, il le fit attaquer par quatre ou cinq régiments; il lui tailla en pièces six cents hommes, et en fit cinq cents prisonniers, avec beaucoup d'officiers; le reste se sauva vers le général Mercy, qui, malgré cet échec, ayant encore quinze ou seize mille hommes, alla mettre le siége devant Fribourg, capitale du Brisgaw. Quelque faible que fût le vicomte de Turenne, il voulait tenter de secourir cette place; mais la reine régente lui ayant défendu de rien entreprendre de ce côté jusqu'à ce que le duc d'Enghien y fût arrivé avec le maréchal de Guiche, qui y conduisait douze mille hommes, il fut obligé de les attendre.

Cependant les Bavarois ayant vivement pressé

Fribourg, ils s'en rendirent maîtres avant que le duc d'Enghien fût arrivé. Mais ce prince n'eut pas plutôt joint ses troupes à celles du vicomte de Turenne, qu'il résolut d'aller chercher l'ennemi, et de le combattre en quelqu'endroit qu'il fût. Le général Mercy, après la prise de Fribourg, était resté dans le camp qu'il avait auprès de cette ville, ne croyant pas pouvoir se poster ailleurs plus avantageusement. En effet, il était dans une plaine tout environnée de marais et de montagnes qui formaient une espèce de carré-long, lequel n'avait pour toute ouverture de notre côté, que le grand chemin de Brissac à Fribourg. Il avait derrière lui cette dernière ville : la tête de son armée faisait face au chemin de Brissac, par lequel on devait naturellement venir à lui; car les marais qui étaient sur sa droite étaient absolument impraticables, et les montagnes qui fermaient sa gauche étaient si près l'une de l'autre que l'espace qui se trouvait entre deux devait plutôt être regardé comme un défilé que comme un vallon. Cependant, comme son armée prêtait le flanc à ceux qui l'auraient attaquée par ce passage, il y avait fait faire des retranchements outre ceux que les ravins y formaient déjà : il l'avait fait barrer de sapins couchés en travers, dont les branches étaient coupées par la moitié, et qui, par ce moyen, hérissées de pieux en tous sens, servaient de chevaux de frise : il avait garni le bois à droite et à gauche de mousquetaires, si bien qu'il était persuadé qu'on n'osera pas l'attaquer par cet endroit. Quant au chemin de Fribourg à Brissac, il croyait y avoir assez

bien pourvu, en mettant un gros corps de troupes sur la montagne qui était à la tête de ce chemin, et qui le commandait entièrement.

Le duc d'Enghien ayant reconnu la disposition de ce camp, résolut de l'attaquer et par le chemin de Brissac et par le vallon tout à la fois. L'armée des Bavarois était de quinze mille hommes, et la nôtre de dix-neuf mille. Le duc d'Enghien prit la moitié des troupes, et voulut attaquer les ennemis par la montagne qui défendait le chemin de Brissac, à la tête de leur camp; et le vicomte de Turenne, avec l'autre moitié de l'armée, se chargea de les aller attaquer par le vallon. Pour cela il fallait faire le tour de la montagne à travers les bois. Il partit donc dès la pointe du jour, afin d'arriver assez tôt, et de pouvoir faire son attaque en même temps que le duc d'Enghien ferait la sienne, comme cela arriva; car à l'heure dont ils étaient convenus, c'est-à-dire trois heures avant la nuit, le duc d'Enghien fit charger les ennemis au pied de la montagne, et en ayant gagné le sommet après trois heures de combat, il résolut d'y passer la nuit et d'attendre au lendemain à descendre dans la plaine.

Le vicomte de Turenne était entré dans le vallon à la même heure, et avait fait charger l'infanterie que le général Mercy avait logée à droite et à gauche dans les bois dont les deux montagnes étaient couvertes. Cette infanterie s'était fait partout des retranchements par des abattis d'arbres, et il fallait livrer un nouveau combat à chaque pas qu'on faisait. Cependant le vicomte de Turenne poussa si vivement les

ennemis, qu'il se rendit maître des deux côtés du défilé, passa tous les fossés et les ravins qui le traversaient, et pénétra dans la plaine, où il fit entrer une partie de ses troupes. Comme ce fut justement le temps où le duc d'Enghien avait cessé le combat, le général Mercy, qui n'était plus obligé de partager ses forces, vint contre le vicomte de Turenne avec toute son armée. Le feu fut continuel de part et d'autre durant toute la nuit, c'est-à-dire plus de sept heures entières. Les Bavarois firent les derniers efforts pour nous obliger à repasser le défilé; néanmoins quoique leur infanterie fût soutenue de toute leur cavalerie, et que nous n'eussions pu avoir qu'un seul escadron derrière la nôtre, faute d'espace, le vicomte de Turenne conserva le terrain qu'il avait gagné, et le général Mercy ayant déjà trois mille hommes hors de combat, crut devoir penser tout de bon à sauver le reste de son armée. L'obscurité de la nuit empêchait que le vicomte de Turenne ne vît les mouvements qu'il faisait; il n'y avait déjà plus vis-à-vis de nous que quelques rangs de mousquetaires qui faisaient de fréquentes décharges de leurs armes, pour nous faire croire que toute l'armée y était encore, et Mercy s'était retiré avec le reste de ses troupes sans qu'on s'en fût aperçu; de sorte que lorsque le jour parut, ces mousquetaires ayant pris la fuite, le vicomte de Turenne vit qu'il n'y avait plus personne dans la plaine, et y entra avec le corps qu'il commandait; ce que le duc d'Enghien ayant aperçu de l'endroit où il était, il descendit aussi dans la plaine avec ses troupes. Cependant les Bava-

rois ayant gagné la Montagne-Noire, commençaient à s'y retrancher. Nous n'étions à la vérité qu'à une lieue de cette montagne; mais comme les soldats que commandait le vicomte de Turenne étaient extrêmement fatigués du combat qui avait duré toute la nuit, et de la pluie qu'ils avaient eue outre cela continuellement sur le corps, on ne jugea pas à propos de marcher aux ennemis qu'on n'eût fait reposer les troupes. Il est vrai que pendant ce temps-là les ennemis travaillèrent sans relâche à fortifier leurs retranchements : néanmoins, quand le lendemain on fut arrivé au pied de la montagne sur laquelle étaient les Bavarois, on se prépara à les attaquer de telle sorte que le vicomte de Turenne, qui n'était pas d'un caratère à se flatter, se tenait assuré de leur défaite sur la seule disposition des attaques dont il devait ce jour-là conduire la principale; mais s'étant avancé avec le duc d'Enghien pour aller reconnaître le camp des ennemis, d'une hauteur qui était à deux mille pas de là, d'Espenan, qui commandait toute l'infanterie de l'armée du duc d'Enghien, et à qui le vicomte de Turenne avait dit expressément de ne rien engager jusqu'à ce qu'il fût revenu, comme s'il avait prévu ce qui devait arriver; d'Espenan, dis-je, pour se faire valoir par une aussi petite action que celle de la prise d'une redoute, en attaqua une qui était au pied de la montagne, d'où les ennemis firent une si furieuse décharge de canon et de mousqueterie, que nos soldats croyant le combat engagé, s'avancèrent de tous côtés sans ordre et sans chefs. Les Bavarois tirant avantage de

cette confusion, sortirent de leurs retranchements, et firent un grand carnage de nos gens. Le vicomte de Turenne ayant été averti, accourut à eux; mais le désordre était si grand qu'il ne put ni se faire reconnaître ni se faire entendre; de sorte qu'il fallut qu'il gagnât les rangs de nos troupes les plus avancées, et qu'à leur tête il poussât les ennemis et les fît rentrer dans leurs retranchements, pour retirer nos gens du danger où ils s'étaient précipités. Le duc d'Enghien voulut réparer ce contre-temps par de nouvelles attaques qui n'eurent pas le succès qu'on en avait espéré. On soutint par honneur le combat jusqu'au soir, afin qu'il parût que c'était la nuit seule qui y avait mis fin, mais il nous en coûta la meilleure partie de notre infanterie, qui y fut défaite. Cependant, comme les ennemis n'avaient perdu guère moins de monde que nous dans cette dernière affaire, et qu'ils en avaient beaucoup plus perdu dans le premier combat, notre armée se trouvait encore supérieure à la leur. Nous nous préparâmes donc à les attaquer lorsqu'ils auraient abandonné la montagne où ils avaient tant d'avantage sur nous; et comme ils ne pouvaient se retirer que par le val de Saint-Pierre, nous allâmes nous poster à Lansdelinghen, à dessein d'enfiler le val du Bloterdal lorsqu'ils entreraient dans celui de Saint-Pierre, et de les couper à l'abbaye qui est au bout de cette vallée; ce qui arriva comme nous l'avions prévu. Mais les ennemis, qui ne voulaient point en venir aux mains avec nous, voyant que nous nous mettions en bataille auprès de cette abbaye, nous abandonnèrent leurs canons, leurs

bagages et toutes leurs munitions, et s'enfuirent avec précipitation dans le pays de Wirtemberg, par les montagnes de la Forêt-Noire. Le duc d'Enghien les poursuivit jusqu'à Olgrave, et le vicomte de Turenne encore deux lieues plus loin; ayant campé cette nuit-là à cinq grandes lieues de l'abbaye du val Saint-Pierre, où elle se rendit le lendemain; toute l'armée retourna à Lansdelinghen, d'où elle était partie.

La retraite des ennemis nous laissant maîtres de la campagne, le duc d'Enghien s'avança vers le marquisat de Baden, et descendant le long du Rhin, s'empara de Lichtenaw, de Baden, de Durlach, Landau, Philisbourg, Neustadt, Spire, Manheim, Worms, Mayence, et de toutes les villes et forteresses qui se trouvèrent à droite ou à gauche sur sa route, et qui firent peu de résistance, à la réserve de Philisbourg; si bien qu'en une seule campagne il se rendit maître du Brisgaw et de l'Ornaw, du marquisat de Bade, du palatinat du Rhin, du landgraviat de Darmstadt, de l'électorat de Mayence, et de tout le cours du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'auprès de Coblentz dans l'électorat de Trèves, c'est-à-dire d'une étendue de pays de plus de cent cinquante lieues. Il donna ordre qu'on ramenât son armée en France : il s'en retourna à la cour pour y jouir de la gloire de tant de conquêtes, et laissa le vicomte de Turenne sur la frontière, pour les conserver, avec cinq ou six mille hommes qui lui restaient.

Cependant le général Mercy, ayant eu le temps de rétablir son armée, s'approcha du Rhin; et menaçant trois ou quatre de nos villes à la fois

pour nous mieux embarrasser, il se jeta tout d'un coup sur Manheim, où nous n'avions pu mettre pour toute garnison que quatre compagnies dont les officiers se sauvèrent à l'arrivée des Bavarois, qui après cela s'emparèrent aisément de la ville.

De l'autre côté, Gléen, général des impériaux, avait joint son armée à celle que le duc de Lorraine commandait en personne sur la Moselle, et il était à craindre que ces trois généraux, unissant leurs troupes, ne vinssent nous accabler tout d'un coup, ou qu'agissant séparément, l'un ne nous surprît tandis que nous serions en garde contre l'autre.

Le vicomte de Turenne était peut-être l'homme du monde le plus capable de défendre une aussi grande étendue de pays avec un aussi petit nombre de troupes. C'était là son véritable talent : néanmoins, comme il avait des sentiments très-modestes de lui-même, il demanda du renfort à la cour, témoignant que sans cela il ne croyait pas pouvoir empêcher que plusieurs de nos places n'eussent le même sort que Manheim. On ne lui répondit autre chose, sinon qu'on avait besoin des troupes ailleurs, qu'il fît de son mieux, que c'était tout ce qu'on demandait de lui. Voyant donc qu'il ne pouvait rien obtenir de plus que ce qu'il avait, il fut obligé de suppléer au nombre par ses stratagèmes, et de se multiplier pour ainsi dire lui-même par son activité, afin de pouvoir faire tête aux ennemis qui étaient devant et derrière lui, et qui se préparaient à l'attaquer de tous côtés.

Les Bavarois ayant pratiqué des intelligences dans Spire, mirent douze cents mousquetaires sur des bateaux, espérant les faire descendre par le Rhin dans la ville. Mais le vicomte de Turenne ayant découvert leurs desseins, borda ce fleuve d'infanterie, et empêcha les bateaux de passer : il fit arrêter les traîtres, et sauva Spire.

Presque dans le même temps le général Gléen et le duc de Lorraine étant venus assiéger avec deux armées Baccarach, ville du Palatinat, située sur le Rhin, le vicomte de Turenne laissa un corps de deux mille hommes sous Philisbourg, pour empêcher toutes sortes de surprises de la part du général Mercy; et prenant seulement cinq cents chevaux avec lui, il s'avança jusqu'auprès de Binghen, d'où ayant envoyé vers Baccarach des officiers et des commissaires pour marquer un camp et préparer des vivres à une grande armée, les ennemis, qui crurent qu'effectivement il marchait à eux avec un grand nombre de troupes, levèrent le siége avec précipitation, et se retirèrent au-delà de la Moselle.

Quelques jours après le régiment de Nettancourt, qui était dans Creutznach, poste important entre le Rhin et la Moselle, ayant abandonné la place à l'arrivée des Bavarois, le vicomte de Turenne la fit attaquer et la reprit. Il renforça les garnisons de toutes les autres villes; il les mit en état de faire une vigoureuse défense au cas qu'elles fussent attaquées, et il se posta si bien entre les trois généraux ennemis, qu'ils ne purent joindre leurs armées ensemble durant tout le reste de l'hiver.

Dès le mois de mars, ayant voulu commen-

cer la campagne, il fit attaquer Germesheim, qui est un peu au-dessus de Philisbourg, et prit cette place par escalade. Il passa le Rhin à Spire; il fit marcher son petit corps de troupes à Pforzheim, dans le marquisat de Baden; le général Mercy se retira aussitôt au-delà du Necker, nous abandonnant ce qui était en-deçà. Le vicomte de Turenne, entré dans la Souabe, fait lever le siége du château de Magold aux Bavarois, s'empare de Stutgard dans le duché de Wirtemberg, passe le Necker, prend Suabschall d'emblée; et forçant Mercy à se retirer jusqu'à Dunckelspield, s'avance vers le Tauber dans la Franconie, y prend Rottembourg et Mariandal, où s'étant rétabli pour avoir derrière lui les états de la landgrave de Hesse, notre alliée, qui devait joindre son armée à la nôtre quand le temps du quartier d'hiver serait fini, il envoya des partis dans la Souabe, dans la Franconie et dans tous les pays des environs, d'où par ce moyen il faisait apporter dans son camp toutes sortes de provisions en abondance; si bien qu'avec un aussi petit nombre de troupes que celles qu'on lui avait laissées, non-seulement il conserva toutes les places que nous avions conquises, mais il en prit encore aux ennemis cinq fort considérables, d'où il faisait des courses jusqu'aux portes de Wurtzbourg, de Nuremberg, et de plusieurs autres villes auxquelles il fit payer toutes les contributions qu'on a coutume d'exiger quand on est maître de la campagne.

Ces heureux succès furent suivis d'un revers de fortune que le vicomte de Turenne avait

prévu, contre lequel il s'était même précautionné, et qu'il ne sut néanmoins éviter. Car, comme ses troupes, fatiguées de tant de mouvements, d'actions et de marches, lui demandaient à aller dans les petites places des environs, pour s'y reposer et subsister plus commodément, il le leur refusa, quoique jamais aucun capitaine ne se soit fait un plus grand plaisir que lui de procurer à ses soldats toutes sortes de commodités; mais en cette occasion il appréhendait que les ennemis ne fussent encore assemblés en correspondance, et que, retournant sur leurs pas, ils ne vinssent attaquer ses quartiers lorsqu'ils seraient séparés. Cependant les officiers le lui redemandèrent avec de nouvelles instances; et comme le général-major Rose le pressait sur cela jusqu'à l'importunité, il lui donna un détachement de cavalerie, pour aller reconnaître ce que faisaient les ennemis, et il envoya encore quelques autres officiers en parti pour le même sujet. Tout le monde lui rapporta que l'armée ennemie était séparée, et que les Bavarois se fortifiaient dans les diverses places où on les avait mis en quartier, comme des gens qui ne songeaient rien moins qu'à en sortir. Il céda donc enfin à l'importunité de Rose, sur le rapport duquel il crut qu'il devait compter, parce que c'était un vieil officier, n'y ayant pas d'apparence que des gens qui fuyaient devant nous dussent venir sitôt nous attaquer, et que, quand ils le voudraient, ils le pussent faire si subitement que nous n'en fussions pas avertis, étant à plus de seize lieues de nous. Néanmoins le vicomte de Turenne appréhen-

dant toujours quelque surprise, retint autour de lui le canon et l'infanterie, et ne voulut pas que la cavalerie s'éloignât de plus de deux ou trois lieues de Mariandal, dont il fit le quartier-général, commandant aux officiers de s'y rendre en diligence au premier ordre qu'ils en recevraient.

Le lendemain du jour auquel il sépara ainsi son armée, ne se tenant pas assuré de la séparation de celle des ennemis, quelque chose qu'on lui en pût rapporter, il fit rapprocher de Mariandal tous les autres quartiers. Plus il y réfléchissait, plus il se reprochait d'avoir cru trop légèrement que les ennemis se fussent séparés, sur le rapport de quelques officiers qui pouvaient s'être acquittés de leur commission avec négligence. Voulant donc s'en éclaircir par lui-même, il prit la grande garde de l'armée; il s'avança trois lieues dans le chemin par où on le pouvait venir attaquer; et n'ayant rien découvert, il envoya un parti encore plus loin, avec ordre à l'officier qui le commandait de ne point revenir qu'il ne lui apportât des nouvelles bien certaines des ennemis, et ce fut cet officier qui, le lendemain dès cinq heures du matin, vint lui dire que le général Mercy s'avançait à grands pas avec toute son armée, et n'était pas fort éloigné de lui. Le vicomte de Turenne se lève à la hâte; il envoie ordre à tous les quartiers de se rendre à Herbstausen, village où était la grande garde, à une lieue et demie de Mariandal, et commande au général-major Rose de s'y rendre en diligence, pour y recevoir les troupes à mesure qu'elles y arrive-

raient. Le général-major Rose reconnut la disposition des lieux, et ayant vu qu'il y avait une assez grande plaine au-delà d'un bois qui était à la tête de notre grande garde, il lui fit passer ce bois qui avait cinq ou six cents pas de longueur, et commença à ranger quelques régiments dans la plaine; en quoi il fit une très-grande faute d'exposer ainsi à découvert le petit nombre de nos troupes; au lieu que si nous fussions demeurés en-deçà du bois, et que nous en eussions fermé l'entrée avec quelques bataillons, les ennemis, qui eussent pu craindre que toute notre armée ne fût derrière ces bataillons, n'auraient peut-être osé nous attaquer, et se seraient retirés sans combattre. Le vicomte de Turenne connut la faute aussitôt qu'il fut sur le lieu; et, sans s'amuser à en faire des reproches au général-major Rose, il donnait ses ordres pour faire repasser le bois à nos troupes, lorsqu'ayant découvert l'avant-garde de l'armée ennemie, qui n'était plus qu'à un quart de lieue de nous, il vit bien qu'il n'avait pas assez de temps pour aller se mettre derrière le bois, et que le seul parti qu'il avait à prendre était de ranger promptement en ordre de bataille le peu de troupes qui étaient là; car il n'y avait que trois mille hommes d'infanterie d'arrivés, et sept ou huit régiments de cavalerie. Dans cet état, voulant profiter de tous les avantages du lieu, ayant vu à droite un petit bois, il y mit toute son infanterie, soutenue seulement de deux escadrons, et en fit son aile droite; il composa l'aile gauche de tout le reste de la cavalerie qu'il mit sur une seule ligne,

excepté deux escadrons, dont il fit une espèce de seconde ligne, et attendit ainsi l'ennemi.

Le général Merçy, qui avait eu le temps de ranger régulièrement son armée pendant que le vicomte de Turenne s'était appliqué à tirer avantage de la disposition du terrain, commença à nous canonner; mais voyant que son canon ne faisait pas grand effet, et que cependant il nous arrivait à tout moment de nouvelles troupes qui auraient bien pu à la fin rendre notre armée égale à la sienne, il se mit à la tête de son infanterie, pour aller attaquer le petit bois dont il fallait absolument qu'il se rendît maître afin de pouvoir faire agir son aile gauche. Le vicomte de Turenne marcha en même-temps avec sa cavalerie contre l'aile droite de l'ennemi, l'enfonça, rompit tous les escadrons, ébranla même la seconde ligne, et prit douze étendards. Mais pendant qu'il renversait ainsi la cavalerie des Bavarois, notre infanterie, alarmée de ce que le vicomte de Turenne avait pris tant de précautions, et se croyant à cause de cela dans un péril inévitable, jeta les armes bas à la première attaque des ennemis, et se sauva à travers le petit bois dont le général Mercy s'étant rendu maître, il fit avancer toute la cavalerie de son aile gauche derrière la nôtre pour l'envelopper. C'était en quoi consistait alors toute notre armée, n'y ayant plus d'aile droite. Le vicomte de Turenne, qui avait rompu la seconde ligne de l'aile droite des ennemis comme la première, et qui n'avait plus devant lui que trois escadrons du corps de réserve à défaire, ayant vu son infanterie jeter les armes

bas, et le mouvement que les ennemis faisaient pour le venir envelopper, cessa de combattre; et ayant fait en un moment le plan de sa retraite, il commanda à l'infanterie de marcher droit à Philisbourg sans s'arrêter : il y envoya Beauregard-Chabris pour la rallier, la faire descendre sur le Rhin jusqu'à Mayence, et la lui amener dans le landgraviat de Hesse, où il résolut d'aller avec toute sa cavalerie, quoiqu'il en fût à plus de trente lieues, et qu'il lui fallût pour cela traverser toute la Franconie, pays qui était à la dévotion du vainqueur.

Suivant ce plan il ordonna à d'Espence de Beauveau de se mettre à la tête de la cavalerie, de passer le Tauber et le Mein, et de marcher toujours jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux frontières du pays de Hesse; et, pour lui, s'étant mis à l'arrière-garde, il repassa le bois en soutenant avec les derniers escadrons tous les efforts des ennemis qui le poursuivaient. Mais il fut bien surpris, lorsqu'étant arrivé à la sortie du bois, il se vit coupé par un corps de cavalerie à qui le général Mercy avait fait faire le tour de ce bois, dans l'espérance que cette cavalerie marchant toujours sans trouver aucun obstacle, elle arriverait au grand chemin de Mariandal avant le vicomte de Turenne, qui serait obligé de s'arrêter souvent pour faire tête à l'autre corps de cavalerie qu'il avait détaché après lui. Cependant le vicomte de Turenne ne pouvant pas reculer, et se trouvant renforcé de trois régiments tout frais qui venaient d'arriver là, suivant l'ordre qu'il leur avait envoyé de se rendre à la grande garde, il crut qu'il

n'avait point d'autre parti à prendre que celui de passer sur le ventre des ennemis, et de s'ouvrir un passage à la pointe de l'épée, ce qu'il exécuta très-vigoureusement sans autre perte que celle de quelques cavaliers; après quoi il gagna Mariandal. Il passa le Tauber où il fit fermer deux ou trois fois, pour s'opposer aux Bavarois, qui voulaient passer au même gué que nous: il continua sa retraite en faisant tête aux ennemis à tous les défilés; et, en ralliant à droite et à gauche tous ceux qui s'écartaient, il arriva au Mein, qu'il passa à gué; et craignant que quelque corps de cavalerie ne nous poursuivît, il demeura deux jours entiers dans les bois, avec quinze cents chevaux, avant que d'entrer dans la Hesse, où il rejoignit enfin ses troupes.

Il n'arrive guère de malheurs à une armée, qui ne soient d'abord imputés au général; mais bien loin qu'on rejetât celui-ci sur le vicomte de Turenne, qui au fond avait pris de grandes précautions pour s'en garantir, on releva beaucoup la présence d'esprit avec laquelle il prit le parti de marcher aux Bavarois dans le moment même où il apprit qu'ils venaient à lui; car, s'il fût demeuré à Mariandal pour y attendre ses gens, le général Mercy aurait pu attaquer ses quartiers les plus avancés l'un après l'autre, et les enlever avant qu'ils eussent pu le joindre; au lieu qu'ayant gagné la tête de tout, il se trouva en état de résister aux ennemis sitôt qu'ils parurent. On fit encore extrêmement valoir cette pénétration par le moyen de laquelle il forma le projet de sa retraite, et

en prévit toutes les conséquences comme en un instant. On admira enfin, au-delà de tout ce que j'en saurais dire, cette profondeur de jugement et cet esprit de ressource qui lui firent prendre la résolution de mener si avant dans l'Allemagne les débris de son armée battue; car il n'y avait personne qui en sa place ne se fût retiré du côté du Rhin, et qui n'eût cru faire un coup de grand capitaine en allant couvrir Philisbourg, et se mettre tous ensemble à couvert de cette place. Mais le vicomte de Turenne, qui avait des vues plus étendues qu'un autre, jugea plus à propos d'aller dans la Hesse, persuadé que les ennemis ne manqueraient pas de l'y poursuivre dans l'espérance d'achever sa défaite, et qu'en y attirant ainsi la guerre, d'un côté nos conquêtes du Rhin seraient en sûreté, et de l'autre la landgrave de Hesse, qui, suivant l'usage de l'Allemagne, voulait absolument laisser encore un mois ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, serait obligée de les en faire sortir incessamment pour la défense de son propre pays, et de les joindres aux nôtres, ce qui nous mettrait aussitôt en état de pouvoir résister aux ennemis.

En effet, nous ne fûmes pas plutôt dans le comté de Valdek que le général Mercy vint assiéger Kircheim, ville située à l'entrée du pays de Hesse. Nous n'avions pas plus de trois mille chevaux et douze cents hommes de pied. La landgrave de Hesse fut donc obligée malgré elle de faire sortir ses troupes de leurs quartiers pour aller au secours de Kircheim. Le vicomte de Turenne fit même si bien qu'il engagea le comte

de Konigsmarck, général des Suédois qui hivernaient dans le duché de Brunswick, à sortir aussi de ses quartiers, et à joindre les quatre mille hommes qu'il commandait aux six mille que la landgrave de Hesse envoya sous la conduite du général Geis. A la tête de cette armée le vicomte de Turenne s'avança vers Kircheim, et le général Mercy se retira aussitôt de devant cette place. Nos soldats qui savaient que la disgrâce de Mariandal était arrivée au vicomte de Turenne en partie par son trop de bonté pour eux, brûlaient d'envie de le venger, et voulaient qu'il les menât en Franconie, où les ennemis s'étaient retirés après la levée du siége de Kircheim; mais comme il reçut ordre de la cour de ne rien entreprendre jusqu'à ce que le duc d'Enghien et le maréchal de Grammont fussent arrivés avec les huit mille hommes qu'ils conduisaient, il fallut qu'il suspendît l'ardeur de ses soldats; et tout ce qu'il put, pour satisfaire en quelque façon à leur impatience, fut de les mener au-devant du duc d'Enghien, afin d'avancer de quelques jours la jonction des deux armées, et être plus tôt en état de poursuivre les ennemis. Pour cela il repassa le Mein, il traversa le pays de Darmstadt et le Bergstrass. Il prit, chemin faisant, la ville de Venheim, et arriva enfin à Spire, où le duc d'Enghien ayant passé le Rhin et ayant joint son armée à celle du vicomte de Turenne, on marcha vers Hailbron, à dessein d'y passer le Neker; mais comme les ennemis nous avaient prévenus, et avaient déjà rangé leur armée en bataille sur les hauteurs, nous descendîmes à Wimphen, qui est à

deux lieues au-dessus de Hailbron. Nous nous rendîmes maîtres de cette ville, nous y fîmes un pont, et le général Mercy voyant que nous avions un passage sur le Necker, se retira à Feuchtwang, qui est à plus de vingt lieues de là dans la Franconie.

Ce fut immédiatement après le passage du Necker, que le général Konigsmark et le général Geis, piqués de ce que le duc d'Enghien leur avait parlé avec un certain air de hauteur, en leur commandant quelque chose, déclarèrent qu'ils allaient quitter notre armée, et emmener avec eux leurs troupes. Le duc d'Enghien voulait qu'on les chargeât, pour les retenir par la crainte d'être taillés en pièces; mais le vicomte de Turenne lui ayant fait entendre que ces étrangers n'étaient pas accoutumés à être traités de cette manière, il parla aux chefs avec sa douceur et sa politesse ordinaires; et il fit si bien qu'il engagea le général Geis à rester avec nous. Quant au général Konigsmarck, il fit monter un fantassin en croupe derrière chacun de ses cavaliers, et se retira de cette sorte à Bremen, dans la basse Saxe. Les Suédois nous ayant quittés, nous marchâmes avec les Hessois vers le Tauber, et nous nous emparâmes de toutes les villes qui se trouvèrent sur la route. Les ennemis ne défendirent que Rottembourg; mais cette place ayant été prise d'assaut en une nuit, le général Mercy décampa de Feuchtwang, et se retira du côté de Donawert, après avoir jeté beaucoup de troupes dans Dunckelspield, persuadé que nous allions faire le siége de cette ville, et que nous n'aurions garde de nous en-

gager entre son armée et une place où il avait mis une si grosse garnison. En effet nous y ouvrîmes la tranchée, mais dès le soir même, ayant été avertis que le général Mercy s'avançait vers Norlinghen, nous quittâmes Dunckelspield, et toute l'armée se mit en marche à minuit, dans le dessein de prévenir les ennemis.

A la pointe du jour nous découvrîmes leur avant-garde qui tenait la route qu'on nous avait dit. Le général Mercy nous aperçut aussi dans le même temps; et comme l'endroit où il se trouvait lui était très-favorable, il y rangea son armée en bataille, et résolut de nous y attendre. Il avait une rivière devant lui, et de grands étangs à sa droite et à sa gauche. Nous ne pouvions aborder les ennemis par aucun endroit; nous fîmes avancer notre canon, et les Bavarois mirent aussi le leur à la tête de leur camp. On se canonna pendant toute la journée avec une perte à peu près égale de part et d'autre; et comme on ne pouvait faire autre chose en ce lieu-là, nous en décampâmes deux heures avant le jour, pour aller à Norlinghen, où il nous était aisé d'arriver avant les ennemis. En effet, dès les neuf heures du matin nous nous trouvâmes dans la grande plaine qui est devant cette ville, et sur le midi nous apprîmes que le général Mercy, persuadé que nous allions nous attacher au siége de Norlinghen, avait passé la petite rivière de Wernitz, et commençait à faire travailler aux retranchements d'un camp déjà très-avantageux qu'il avait occupé à deux lieues de nous, et d'où il avait

dessein de nous disputer la prise de cette place. Nous nous rangeâmes aussitôt en bataille; nous marchâmes aux ennemis, laissant nos bagages derrière nous, dans les village de Petitzhein et de Mexeingheim, et sur les quatre heures, nous étant trouvés en leur présence, nous reconnûmes la disposition de leur camp.

Vers le milieu de la plaine de Norlinghen, qui est très-étendue, se trouve un vallon d'une médiocre grandeur, devant lequel est Allerheim, gros village qui est comme flanqué de deux montagnes qu'il a à ses côtés. La montagne de Wineberg, qui est fort haute, est à droite, quand on va du village à Norlinghen, et la montagne sur laquelle est le château d'Allerheim est à gauche.

Ces deux montagnes sont à un quart de lieue l'une de l'autre, et le village qui est entre elles deux est plus avancé vers Norlinghen d'environ trois cents pas. Le terrain qui est entre le château d'Allerheim et le village, est uni comme une plaine; et celui qui est de l'autre côté est une pente qui descend insensiblement de la montagne de Wineberg jusqu'au même village.

C'est là où le général Mercy avait rangé son armée en bataille. Son aile droite, commandée par le général Gléen, s'étendait jusque sur le haut de la montagne de Wineberg, et son aile gauche, où était le général Jean de Wert, jusqu'au château d'Allerheim. Le corps de bataille où il s'était mis occupait le vallon qui faisait le centre de l'armée, et avait à sa tête le village d'Allerheim. Ses deux ailes étaient toutes composées de sa cavalerie, excepté quelques

bataillons qu'il avait mis aux extrémités, c'est-à-dire sur la montagne de Wineberg, et sur celle du château d'Allerheim, et tout le reste de l'infanterie formait le corps de bataille. Il avait fait entrer quelques bataillons dans le village, et avait jeté quantité de mousquetaires dans l'église, dans le clocher et le cimetière qui était fermé de murailles. Il avait fait faire des retranchements à la tête de toutes ses troupes, et ceux des deux montagnes étaient bordés de canon, ainsi que le rideau qui règne de l'un à l'autre, où il avait fait dresser plusieurs batteries. C'est dans cette situation qu'il prétendait nous recevoir si nous venions à lui, ou demeurer campé, si nous formions le siége de Norlinghen. Son armée était de quatorze à quinze mille hommes, et la nôtre de seize à dix-sept mille.

Tout ayant été examiné dans le conseil de guerre, le vicomte de Turenne fut d'avis qu'on ne pouvait engager une affaire générale avec les ennemis ainsi postés et retranchés, sans exposer notre armée à être entièrement défaite. Mais le duc d'Enghien et le maréchal de Grammont, qui étaient d'un autre sentiment, l'ayant emporté sur lui, il fut résolu qu'on donnerait bataille; que le maréchal de Grammont commanderait l'aile droite, le vicomte de Turenne l'aile gauche, le comte de Marsin, maréchal-de-camp, le corps de bataille, et le chevalier Chabot, aussi maréchal-de-camp, le corps de réserve. Quant au duc d'Enghien, qui disposa de tous ces postes, il n'en choisit aucun pour lui, disant qu'il voulait être partout ce jour-là.

Il était déjà cinq heures après midi quand tout fut en état de notre côté. Alors nous commençâmes à canonner le village, ce qui ne dura qu'une demi-heure, car les batteries des ennemis, qui avaient été dressées les premières, avaient beaucoup d'avantage sur les nôtres, et le duc d'Enghien voyant qu'il n'avançait pas beaucoup avec l'artillerie, fit attaquer le village par quelques bataillons à la tête desquels était le comte de Marsin.

Les premiers retranchements furent bientôt forcés; mais quand on fut auprès des maisons, les ennemis qui s'y étaient logés, et qui les avaient percées et crénelées, firent de si furieuses décharges de mousqueterie, que nos gens s'arrêtèrent tout court d'abord, plièrent ensuite, et enfin reculèrent. Le comte de Marsin y ayant été très-dangereusement blessé, le duc d'Enghien y renvoya le marquis de la Moussaye avec un renfort de quelques régiments, qui ne purent soutenir le feu des ennemis non plus que les autres, et le marquis de la Moussaye ayant été mis hors de combat par les blessures qu'il reçut, le duc d'Enghien mena lui-même nos bataillons à la charge, et se fit suivre de toute l'infanterie. Le général Mercy voyant ce moment, vint aussi lui-même à la tête du village, et se fit soutenir par tout son corps de bataille. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Le duc d'Enghien y reçut quelques coups dans ses habits, et y eut deux chevaux blessés sous lui. Le général Mercy y fut tué d'un coup de mousquet; et la mort de ce grand homme excita dans le cœur de ses soldats une fureur de

vengeance qui les fit fondre sur nos gens comme un torrent qui tire de nouvelles forces de tous les obstacles qu'on oppose à sa violence : ce fut plutôt un carnage qu'un combat. Le duc d'Enghien y fit des actions de valeur étonnantes; mais il ne put néanmoins empêcher que la plus grande partie de notre infanterie ne fût taillée en pièces, et que toute notre cavalerie française ne fût entièrement défaite par le général Jean de Werth, qui, à la tête de l'aile gauche des ennemis, culbuta du premier choc notre aile droite, fit prisonnier le maréchal de Grammont qui la commandait, battit le chevalier Chabot à la réserve, et pénétra jusqu'à nos bagages avec quelques escadrons qui se mirent à les piller.

Cependant le vicomte de Turenne, avec notre aile gauche, qui était toute composée d'Allemands, avait marché à la montagne de Wineberg contre l'aile droite des ennemis; et essuyant les décharges continuelles de leur artillerie, sans s'arrêter un moment, avait eu un cheval blessé sous lui, et avait reçu un coup dans sa cuirasse d'un canon chargé à cartouches; mais il était enfin arrivé en bon ordre au haut de la montagne, où le duc d'Enghien vint le joindre, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire ni à l'aile droite ni au corps de bataille. Ce prince se mit à la tête de la seconde ligne, et le vicomte de Turenne ayant mené la première à la charge, il rompit du premier effort tous les escadrons ennemis qui étaient sur la montagne; il défit l'infanterie qui y était aussi, fit prisonnier le général Gléen, gagna le canon,

le fit pointer contre le reste de cette aile qui s'étendait jusqu'au village, et prenant les ennemis en flanc, les chargea si vigoureusement qu'ils furent obligés d'abandonner le champ de bataille, et de se retirer plus de cinq cents pas au-delà du village. Les régiments qui s'étaient retranchés dans l'église et dans le cimetière, se voyant près d'être forcés, se rendirent à discrétion. Le général Jean de Werth ayant appris ce qui se passait à la montagne de Wineberg, y accourut avec son aile victorieuse; mais le jour était déjà fini lorsqu'il y arriva, et d'ailleurs il trouva les choses dans un si grand désordre, qu'il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de profiter de l'obscurité de la nuit pour gagner Donawert, et sauver les débris de son armée en se retirant au-delà du Danube. Le vicomte de Turenne le poursuivit jusqu'au bord de ce fleuve, avec trois mille chevaux, et ne revint point qu'il ne l'eût vu repasser avec toute ses troupes. Après la retraite de l'armée ennemie, les villes de Norlinghen et de Dunckespield nous ouvrirent leurs portes. Le duc d'Enghien tomba malade dans ce temps-là, et, s'étant fait porter à Philisbourg, et ensuite à la cour, il laissa son armée sous la conduite du maréchal de Grammont, qui avait été échangé contre le général Gléen.

Comme les états du duc de Bavière se trouvaient exposés par la victoire de Norlinghen, ce prince sollicita fortement l'empereur de lui envoyer un renfort de troupes qui fût capable de nous empêcher de prendre des quartiers d'hiver dans son pays, et lui manda que s'il n'était

promptement secouru, il serait obligé de s'accommoder avec nous. L'empereur, qui appréhendait qu'il n'écoutât les propositions que nous lui faisions, et qui, venant de faire la paix avec le prince de Ragotzki, n'avait plus de troupes en Hongrie, lui envoya un grand corps de cavalerie et de dragons sous les ordres de l'archiduc Léopold, qui prit Galles avec lui; comme il ne menait point d'infanterie, il eut bientôt joint Gléen, Jean de Werth et les Bavarois. L'archiduc, secondé de tant de grands capitaines, marcha avec toute la diligence possible.

Le maréchal de Grammont et le vicomte de Turenne, qui n'avaient pas la moitié tant de troupes que lui, se retirèrent au plutôt vers le Rhin, et ne crurent point leurs armées en sûreté qu'elles ne fussent sous le canon de Philisbourg. Là ils envoyèrent chercher des bateaux à Spire pour faire un pont sur le Rhin; mais à peine en avait-on amené quelques-uns, que l'archiduc Léopold arriva avec toute son armée, et se campa à une demie-lieue de Philisbourg, dans l'espace qui est entre cette place et le Rhin. Nous nous y retranchâmes; nous fîmes passer nos bagages dans des bateaux au-delà du Rhin, à la faveur de notre retranchement et du canon de Philisbourg. Le maréchal de Grammont y passa lui-même avec l'armée du duc d'Enghien et toute la cavalerie de celle du vicomte de Turenne, qu'il mena à Landau.

L'archiduc Léopold demeura deux jours à tâter de tous côtés le camp du vicomte de Turenne, et désespérant enfin de le pouvoir forcer par aucun endroit, il rebroussa chemin, et mar-

cha à Wimphen, qu'il assiégea dans les formes. Comme tout le gros canon de notre armée était dans cette place, le vicomte de Turenne voulut la secourir. Pour cela il envoya chercher sa cavalerie, que le maréchal de Grammont avait conduite à Landau. Les Français vinrent ; mais les Allemands refusèrent d'obéir à leurs officiers qui voulaient les amener, de sorte que Wimphen n'ayant point été secouru, l'archiduc Léopold s'en rendit maître en huit jours ; après quoi, ayant passé le Necker, il s'empara des villes de Dunckelspield et de Norlinghen, et continua sa route vers la Bohême, pour y mettre son armée en quartier d'hiver.

Les ennemis étant tout-à-fait retirés, le maréchal de Grammont s'en retourna en France avec l'armée du duc d'Enghien, et le vicomte de Turenne demeura encore sur le Rhin avec la sienne. Tout le monde était dans l'impatience de voir comment il en userait avec les Allemands. Il est vrai que par leur désobéissance ils avaient été cause de la perte de Wimphen et de celle de notre gros canon. Néanmoins, comme tous les corps étaient coupables, il ne jugea pas à propos de les punir; d'autant plus qu'il était persuadé qu'on ne pouvait avoir de trop grands ménagements pour les étrangers; cette qualité d'étranger lui ayant toujours paru avoir quelque chose de sacré qui rendait les personnes inviolables : outre qu'il avait besoin de ces Allemands pour le succès d'une entreprise dont il avait formé le dessein, et qu'il ne doutait point que, touchés d'une indulgence qu'ils méritaient si peu, ils ne se piquassent d'honneur, et ne vou

lussent expier eux-mêmes leur faute en signalant leur courage à la première occasion qui se présenterait.

Le rétablissement de l'électeur de Trèves était cette entreprise qu'il méditait comme une chose qui était capable d'honorer la régence de la reine; car il y avait plus de dix ans que l'empereur et le roi d'Espagne avaient dépouillé ce prince de ses états, parce qu'il avait fait un traité particulier d'alliance avec nous. Le vicomte de Turenne ayant donc résolu de rétablir cet électeur dans Trèves, il y marcha, quoi qu'il en fût à quarante lieues et qu'il fît un froid très-rigoureux pour la saison. Il laissa quelques troupes pour garder les passages du Rhin et les bagages de l'armée : il ne mena avec lui que très-peu d'infanterie, pour faire plus de diligence; mais il en fit venir un corps de l'armée du duc d'Enghien, laquelle était à Metz, d'où il fit aussi descendre du canon par la Moselle. Il se donna le soin de tout le détail du siége; il se saisit des passages par où on pouvait secourir la place, il l'investit; et ayant su que les ennemis s'assemblaient pour venir la secourir, il fit passer la Moselle au colonel Schûts, et l'envoya contre eux avec les Allemands, qui, brûlant d'envie de réparer leur faute, ne respiraient que l'occasion de combattre. Le colonel Schûts ayant donc marché aux ennemis, il les dissipa entièrement, et les aurait taillés en pièces s'ils ne se fussent jetés dans les bois dont le pays est tout couvert. Le gouverneur de Trèves voyant qu'il ne pouvait plus être secouru, demanda à capituler, et se rendit. Le vicomte de Turenne remit ainsi

l'électeur en possession de ses états; et pour faire éclater cette glorieuse action dans toute l'Europe, on frappa une médaille où l'on voit la France sous la figure d'une femme, qui remet dans les mains de l'électeur, une épée, une crosse et un bouclier où sont les armes de l'électeur. Les mots de la légende, *Tutelæ Gallicæ fidelitas*, signifient : *La France fidèle à protéger ses alliés*. Ceux de l'exergue, *Elector Treviensis in integrum restitutus*. *M. D. C. XLV*, veulent dire : *L'électeur de Trèves rétabli dans la possession de tous ses états*. 1645.

Ce rétablissement engagea nos alliés à nous demeurer fidèles, frustra le duc de Lorraine des quartiers qu'il avait compté prendre dans cet électorat, et fit de la Moselle une nouvelle barrière à la France. Le vicomte de Turenne fit faire un réduit près le pont de Trèves, dans lequel il laissa cinq cents hommes; il prit Oberwesel, château que les ennemis occupaient encore en-deçà du Rhin; il renforça la garnison de Philisbourg; il visita toutes nos autres places, et les mit en état de défense; il distribua son armée le long du Rhin et de la Moselle, et s'en alla à la cour au commencement du mois de février. Il y fut reçu avec tous les applaudissements que méritait une campagne si glorieuse. Pour lui, il ne cessa de représenter qu'on ne ferait jamais rien en Allemagne tant que notre armée et celle des Suédois nos alliés seraient séparées; que comme l'une était toujours vers les pays héréditaires de la maison d'Autriche, et l'autre du côté du Rhin, il était facile aux impériaux et aux Bavarois qui se trouvaient entre

deux, de jeter leurs plus grandes forces du côté où ils étaient le plus pressés, et d'empêcher, ainsi qu'on ne remportât de grands avantages sur eux. Ces raisons furent enfin goûtées du cardinal Mazarin, en qui la reine avait une confiance sans réserve, qui avait sous la régence presque la même autorité que le cardinal de Richelieu avait eue sous le règne de Louis XIII. La jonction des deux armées fut donc résolue. Quant à l'exécution de ce grand projet, le cardinal Mazarin s'en remit entièrement à la prudence du vicomte de Turenne.

Cependant ce ministre, maître des grâces, et chargé du poids des affaires, voulant reconnaître les services rendus à la couronne par le vicomte de Turenne, et en faire le principal appui de son ministère, lui offrit le duché de Château-Thierry. Il est peu de cadets de quelque maison que ce soit qui n'eussent accepté l'offre avec joie. Néanmoins, comme ce duché était du nombre des terres que le conseil avait proposé de joindre ensemble pour faire l'équivalent qu'on devait donner au duc de Bouillon en échange de Sedan, le vicomte de Turenne appréhendant que ce qu'il prendrait ne fût autant de diminué sur ce qu'on devait donner au duc de Bouillon son frère, remercia le cardinal Mazarin, et quoique le cardinal l'assurât qu'on remplacerait le duché de Château-Thierry par quelque autre terre, il le refusa toujours avec la même générosité; et ayant déclaré qu'il n'accepterait rien que l'affaire de l'échange ne fût consommée, il s'en retourna sur le Rhin. Il assembla son armée aux environs de Mayence; il

fit descendre un pont de bateaux auprès de Baccarach : il envoya un homme de confiance au général Wrangel qui commandait l'armée Suédoise, pour lui donner part du dessein qu'il avait de passer le Rhin à Baccarach, de traverser le comté de Nassau, et de l'aller trouver dans la Hesse, et concerta avec lui toutes choses pour la jonction.

Il allait faire marcher l'armée, lorsque le cardinal Mazarin, se fiant aux promesses que faisait le duc de Bavière de ne point joindre son armée à celle de l'empereur si la nôtre demeurait en-deçà du Rhin, lui envoya ordre de ne point passer ce fleuve, d'abandonner tous les projets qui devaient être exécutés ensuite de la jonction, et d'aller assiéger Luxembourg. Le vicomte de Turenne fut assez surpris de ce changement; il pénétra tout d'un coup les artifices du duc de Bavière : néanmoins, pour ne pas contrevenir à un ordre aussi positif, il ne passa point le Rhin, mais comme il était persuadé que le siége de Luxembourg, dans l'état où les choses étaient pour lors, eût causé la ruine entière de nos affaires du côté de l'Allemagne, il se donna bien de garde de l'entreprendre. Cependant, tandis que le duc de Bavière amusait le cardinal Mazarin par de belles promesses, son armée marchait toujours, et ayant enfin joint celle de l'empereur dans la Franconie, les impériaux et les Bavarois avec toutes leurs forces réunies se mirent encore entre nous et les Suédois, de sorte que notre pont du Rhin nous devint inutile, puisque nous ne pouvions plus aller dans la Hesse par le comté de Nassau que les ennemis occupaient.

Turenne alors ayant pris son parti, manda au cardinal Mazarin ce qu'il avait dessein de faire, et, sans attendre sa réponse, il laissa une partie de son infanterie à Mayence, marcha avec l'autre et avec toute sa cavalerie vers la Moselle, qu'il passa à un gué, six lieues au-dessus de Coblentz. Il traversa l'électorat de Cologne et le comté de Meurs, et ne pouvant avoir de passage sur le Rhin que par les villes de Hollande, il envoya demander permission aux Hollandais de le passer à Wesel, où il arriva après quatorze jours de marche. Il dépêcha en même temps un courrier au général Wrangel, pour lui faire part de son dessein : après quoi il passe le Rhin, marche par le comté de la Mark, le long de la rivière de Lippe jusqu'à Lipstat ; là, il prend sur la droite, traverse toute la Westphalie ; et ayant trompé les ennemis par un si grand détour, il joignit l'armée suédoise sur les frontières de la Hesse, entre Wetzlar et Giessen, où le général Wrangel, serré de près par les impériaux et les Bavarois, se tenait retranché dans les postes avantageux en nous attendant.

A la nouvelle de cette jonction, les ennemis se retirèrent six lieues par-delà l'endroit où ils étaient, et allèrent se camper près de la ville de Fridberg. Nous n'avions que quatorze à quinze mille hommes, et ils en avaient vingt-trois à vingt-quatre mille. Néanmoins le vicomte de Turenne résolut de marcher à eux, et de forcer tout ce qui s'opposait au dessein qu'il avait d'aller au Mein, afin de pouvoir faire venir le reste de son infanterie, qui était à Mayence.

Il fit donc avancer les deux armées à Fridberg; mais l'archiduc Léopold nous voyant si près de lui, bien loin d'accepter la bataille, ne s'occupa qu'à faire encore creuser nuit et jour les retranchements de son camp, où il était déjà presque tout-à-fait enterré avec son armée. Le vicomte de Turenne, qui ne voulait que le passage, et qui n'eût eu garde de se flatter qu'on ne le lui eût point disputé, laissa l'archiduc sur ses retranchements, et continua sa route vers le Mein, où étant arrivé entre Francfort et Hanau, il fit venir son infanterie de Mayence, qui n'était qu'à dix lieues de là. Toutes nos troupes étant ainsi jointes, le vicomte de Turenne et le général Wrangel passèrent le Mein avec les deux armées, et prirent les villes de Selingestat et d'Aschaffenbourg, dans l'électorat de Mayence.

On peut se figurer quelle fut l'alarme qui se répandit dans tout le pays, où l'on croyait devoir jouir d'une grande tranquillité à l'abri de deux aussi puissantes armées que celles de l'empereur et du duc de Bavière, qui le couvraient. Les paysans se réfugient en foule dans les villes; les magistrats de ces villes viennent au-devant de nous nous en apporter les clefs. Mais comme notre armée serait devenue à rien si nous avions laissé des garnisons dans toutes ces villes, on se contenta de faire sauter les fortifications des unes, et d'emmener les principaux habitants des autres pour otages. Ces otages voyant que nous n'avions pas dix-huit mille hommes, ne pouvaient comprendre comment, avec si peu de troupes, nous pouvions être les maîtres

d'une aussi grande étendue de pays. Cependant le duc de Bavière ayant su que nous avions passé le Mein, envoya faire rompre les ponts de Dilinghen et de Hochstet, sur le Danube, qui était la seule barrière qui restait entre nous et ses états. Il fit transporter de Munich à Burckausen ce qu'il avait de plus précieux; il envoya faire de grandes plaintes à l'empereur contre l'archiduc Léopold, qui avait si mal défendu l'Allemagne. En effet, en nous laissant passer Fridberg, il nous avait ouvert les trois cercles de Franconie, de Souabe et de Bavière : les places y étaient remplies de toutes sortes de provisions; les ennemis n'avaient pris aucune précaution pour en empêcher le pillage, les croyant fort en sûreté derrière toutes les forces de l'empire, qui devaient défendre le passage du Mein. Nous y aurions pu faire un butin inestimable; et le vicomte de Turenne aurait tiré pour lui seul, s'il l'avait voulu, plus de cent mille écus de contributions par mois, et cela sans rien faire qui ne fût selon les usages de la guerre; mais par un désintéressement sans exemple, il se contenta de tirer des villes où les ennemis avaient fait leurs magasins, de quoi faire subsister son armée; et pendant qu'au grand étonnement de toute l'Europe, les impériaux et les Bavarois demeuraient dans le pays de Fulde, où ils s'étaient retirés, l'armée de France et celle de Suède, entrant dans la Franconie et dans la Souabe, prirent de force Schorendorff, Dunckelspield et Norlinghen, qui voulurent faire quelque résistance, et passèrent le Danube à Donawert et à Lawinghen,

dont les ennemis n'avaient point encore fait rompre les ponts.

Le duc de Bavière n'eut pas plutôt appris que nous avions passé le Danube, qu'il se retira à Brunau, sur la rivière d'Inn, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale. Le vicomte de Turenne et le général Wrangel avançant toujours dans le pays, passèrent le Lech et se rendirent maîtres de la ville de Rain, la meilleure forteresse de la Bavière de ce côté-là; et voyant que l'archiduc Léopold ne faisait pas le moindre mouvement pour arrêter les progrès de nos conquêtes, ils marchèrent à Augsbourg, en-deçà du Lech, persuadés qu'ils forceraient cette place à se rendre comme les autres, si on leur en laissait aussi tranquillement faire le siége. Mais le duc de Bavière fit déclarer si positivement à l'empereur qu'il s'accommoderait avec nous si on laissait prendre cette importante ville, entre laquelle et Munich il n'y avait plus aucune place de défense, que l'archiduc Léopold eut ordre d'en aller faire lever le siége. L'ordre était le plus absolu qui se pût donner. Il vint donc dans la Bavière, où on lui envoya encore de grands renforts de troupes; et ayant paru à la vue d'Augsbourg avec une armée fort supérieure à la nôtre, nous nous retirâmes à neuf ou dix lieues de là, du côté de Lawinghen. L'archiduc passa le Lech, vint se camper aux environs de Memmmenghen, et ayant un grand magasin de vivres à Landsberg, il résolut de demeurer là si long-temps que nous fussions obligés de sortir de la Bavière, et aller

prendre des quartiers d'hiver au-delà du Danube.

Les choses étaient dans cet état, lorsque le vicomte de Turenne et le général Wrangel, ayant concerté ensemble un nouveau dessein, firent partir notre armée des environs de Lawinghen, quoique la terre fût déjà toute couverte de neige, et marchèrent droit aux ennemis. L'archiduc, qui avait devant lui de grands marais et de longs défilés, crut que nous allions le venir attaquer dans un camp si avantageux. Pour le confirmer dans cette persuasion, le vicomte de Turenne et le général Wrangel s'étant approchés à une lieue de lui, laissèrent là deux mille chevaux qui faisaient face à son camp, et marchèrent avec tout le reste de l'armée vers le Lech. Ils y trouvèrent le pont des impériaux, sur lequel ils passèrent; ils s'avancèrent aussitôt jusqu'à Landsberg, qu'ils prirent par escalade; et s'étant ainsi rendus maîtres du magasin des ennemis, où ils trouvèrent de quoi faire subsister notre armée pendant six semaines, ils se campèrent en cet endroit, et commencèrent à envoyer des partis jusqu'aux portes de Munich.

Cependant l'archiduc Léopold se trouvant sans vivres, avec deux grandes armées qu'il était obligé de faire subsister, fut contraint de décamper et de repasser le Lech pour gagner les pays héréditaires de la maison d'Autriche, où il mena hiverner l'armée de l'empereur, et laissa celle du duc de Bavière dans les états de ce prince, lequel voyant tout son pays en proie à nos troupes, et ne pouvant espérer de

secours d'aucun endroit, nous demanda la paix, offrit de se détacher entièrement du parti de l'empereur, et de demeurer à l'avenir inviolablement attaché à nos intérêts : promesses frivoles dont on ne se contente, ainsi que nous avions fait au commencement de la campagne, que quand on n'est pas en pouvoir d'exiger d'autres sûretés; mais comme nous étions alors en état de lui donner la loi, nous l'obligeâmes à nous remettre entre les mains Lawinghen, Gundelfinghen et Hochstet, dont il était le maître, afin que s'il venait encore à nous manquer de parole, nous pussions nous en faire raison par le moyen de ces places, qui nous ouvraient passage dans ses états. Ce fut en partie à l'occasion de ces conquêtes que la France fit frapper une médaille où l'on voit Mars portant un javelot chargé de plusieurs couronnes murales. La légende, *Mars expugnator*, signifie *Mars preneur de villes.* L'exergue, XIII *Urbes aut arces captæ. M. D.C. XLVI*, veut dire : *Treize villes ou forteresses prises en* 1646.

De ces treize villes, le duc d'Orléans, le duc d'Enghien, le marquis de la Ferté, le maréchal de la Meilleraye, et le maréchal du Plessis en prirent huit, et le vicomte de Turenne en prit lui seul cinq.

La paix ayant été ainsi faite avec le duc de Bavière, et les Suédois étant assez forts pour soutenir eux seuls la guerre contre l'empereur en Allemagne, le cardinal Mazarin envoya ordre au vicomte de Turenne de mener ses troupes en Flandre, où notre armée n'était pas à

beaucoup près si forte que celle des Espagnols, qui était commandée alors par l'archiduc Léopold. Le vicomte de Turenne quitte donc la Bavière, et avant que d'aller à Philisbourg pour passer le Rhin, prend Béblighen et Tubingue, dans le duché de Wirtemberg; Stenneim et Hoechst, sur le Mein; Darmstadt, Ghetsheim, et quelques autres places qui pouvaient assurer nos conquêtes le long du Rhin, et nous ouvrir divers passages dans le reste de l'Allemagne.

Cependant les Allemands qui étaient à notre solde dans son armée, ayant témoigné assez ouvertement la répugnance qu'ils avaient à aller en Flandre, Rosen, le plus accrédité d'entre eux, pensa à se rendre maître de ce corps de troupes de la même manière que le duc de Weimar l'avait été de son armée. Pour cela il engagea les étrangers à refuser d'aller où on les voulait mener, sous prétexte qu'il leur était dû cinq ou six mois de leur paie; si bien que lorsque l'armée, qui avait passé le Rhin à Philisbourg, fut arrivée à Saverne, on vint dire au vicomte de Turenne que les Allemands ne voulaient plus marcher, et qu'ils disaient tout haut qu'ils ne passeraient pas outre. Ce prince, qui était bien éloigné de croire que l'auteur de cette révolte fût Rosen, à qui il venait tout récemment de procurer le grade de lieutenant-général de cavalerie, l'envoya vers ses compatriotes, pour les porter à faire leur devoir: mais bien loin de faire ce qu'il devait pour cela, il demeura avec eux, et il envoya dire au vicomte de Turenne qu'ils le retenaient

par force; et commençant à donner des ordres comme un général qui ne reconnaissait plus de supérieur, il fit marcher jour et nuit les Allemands, et les mena au-delà du Rhin, qu'il passa au-dessous de Strasbourg. Le vicomte de Turenne le suivit aussitôt avec tout ce qui lui restait de troupes, et quoiqu'il eût trois mille hommes d'infanterie, il fit quatorze lieues en un jour, et joignit bientôt les rebelles. Rosen fut bien étonné de voir le vicomte de Turenne: il ne pouvait guère douter que son infidélité ne lui fût connue; néanmoins, s'imaginant qu'il pouvait encore la lui déguiser, ou plutôt n'ayant ni assez de temps ni assez de liberté d'esprit dans une aussi grande surprise pour réfléchir sur le parti qu'il devait prendre: *Vous voyez*, lui dit-il, *comme on m'emmène malgré moi.*

Le vicomte de Turenne feignit de croire ce qu'il lui disait de la prétendue violence qu'on lui faisait. Il était en droit de donner sur les rebelles, et comme il était beaucoup plus fort qu'eux, il pouvait les faire passer au fil de l'épée; mais considérant le besoin que la France avait alors de ces troupes, il aima mieux essayer de les ramener à leur devoir. Il pria Rosen de persévérer dans l'attachement qu'il avait pour la couronne au service de laquelle il s'était dévoué depuis si long-temps, et d'employer ses bons offices auprès de ses compatriotes. Il renvoya toutes ses troupes, pour ne donner aucun ombrage aux Allemands; il ne prit avec lui que quatre de ses domestiques, et marchant toujours avec Rosen, sans

le quitter d'un pas, cet officier n'eut bientôt plus aucun crédit parmi ses propres soldats, qui le soupçonnèrent de tramer quelque chose contre eux avec le vicomte de Turenne, parce qu'il vivait bien en apparence avec lui; à quoi il était alors en quelque façon engagé d'honneur, sans pouvoir faire autrement. Il voulut persuader au vicomte de Turenne qu'il y avait peu de sûreté pour lui parmi ces étrangers, afin qu'il retournât à son armée; mais il lui répondit sur cela d'un ton qui lui fit comprendre qu'il n'avait nul besoin d'être rassuré. Il continua donc de marcher. On arriva à Etlinghen, petite ville du marquisat de Bade, à huit lieues de Philisbourg, et là, le vicomte de Turenne voyant que Rosen avait perdu toute la confiance des Allemands, fit venir de Philisbourg cent mousquetaires qui l'enlevèrent et qui le conduisirent dans cette forteresse. Alors deux régiments entiers vinrent se joindre au vicomte de Turenne, et le reconnurent pour leur général : tous les officiers de ce corps de troupes, jusqu'aux caporaux, se rendirent aussi auprès de lui, protestant qu'ils lui obéiraient en toutes choses. Les autres ayant choisi un des cavaliers pour commandant, prirent le chemin de la Franconie; et le vicomte de Turenne voyant qu'il n'y avait plus rien à ménager avec eux, les poursuivit à la tête de ceux qui étaient rentrés dans leur devoir; et les ayant atteints à Konigshoven, dans la vallée du Tauber, il les fit charger; il en tailla en pièces trois cents; il en fit un pareil nombre prisonniers, et le reste lui

échappa par la fuite. Il aurait pu faire punir les prisonniers comme rebelles, mais ayant égard à leurs services passés, il leur pardonna; il les incorpora dans les troupes qu'il alla rejoindre, et étant enfin arrivé dans le Luxembourg, il se rendit maître de la ville de Virtron, du château de Manguin, et de quelques autres places.

L'archiduc Léopold croyant qu'il avait de grands desseins sur cette province, fut obligé d'y envoyer un détachement de son armée, et l'ayant ainsi affaiblie, non-seulement il ne fut plus en état de rien entreprendre en Flandre, mais encore il ne put sauver les villes de Dixmude, de la Bassée et de Lens, qui furent prises par les maréchaux de Rantzau et de Gassion.

La cour rendit toute la justice qu'elle devait à la conduite que le vicomte de Turenne avait tenue à l'égard des Allemands : elle donna de grandes louanges à la prudence avec laquelle, prenant de sages tempéraments dans cette conjoncture délicate, il avait su si à propos dissimuler, punir, pardonner, ménager les esprits, sans rien perdre de son autorité; faire des exemples des particuliers, et conserver la confiance du corps; et pour faire passer jusqu'à la dernière postérité le souvenir des conquêtes qu'il avait faites durant cette campagne, on fit frapper une médaille où l'on voit un quadrige chargé d'un trophée que couronne la Victoire.

La légende, *Diverso ex hoste*, signifie *La France triomphante de différents ennemis.*

L'exergue, XI *Urbes aut arces captæ. M. D. C. XLVII*, veut dire *Onze villes ou forteresses prises.* 1647.

De ces onze villes, les maréchaux de Rantzau et de Gassion en prirent trois, et le vicomte de Turenne en prit lui seul huit.

Cependant le duc de Bavière voyant que les Suédois remportaient de très-grands avantages sur l'empereur, et craignant qu'ils ne devinssent trop puissants, joignit son armée à celle des impériaux, sans avoir égard au traité qu'il venait de faire avec nous et avec la couronne de Suède; et le général Melander, qui était alors à la tête des deux armées, étant entré dans la Hesse, avait déjà poussé le général Wrangel jusque dans le pays de Brunswick, lorsque le vicomte de Turenne reçut ordre d'aller à son secours. Il part aussitôt du duché de Luxembourg avec son armée, s'avance dans le Palatinat, fait lever chemin faisant le siége de Worms aux impériaux et aux Espagnols, et passe le Rhin à Mayence. A cette nouvelle les impériaux et les Bavarois quittent le pays de Hesse, et se retirent vers le Danube.

Le général Wrangel, se trouvant ainsi délivré d'eux, traverse la Hesse, et s'avance jusqu'à Ghelenhausen, dans le comté de Hanau, entre la Hesse et la Franconie, où le vicomte de Turenne l'étant venu joindre, ils résolurent de passer le Mein, et d'aller chercher les ennemis pour les combattre. Le général Melander ayant appris que nous avions passé le Mein, passe le Danube à la hâte, et marche vers Augs-

bourg. Nous le poursuivons encore avec pl
de diligence. Nous passons le même fleuv
après lui à Lawinghen, où nous laissons n
gros équipages, nos malades, tout ce qui po
vait nous embarrasser. Le vicomte de Turen
et le général Wrangel prennent les devan
avec la cavalerie, en donnant ordre à l'infa
terie de suivre avec le canon, le plus promp
ment qu'il se pourrait.

On atteignit bientôt à Zusmarshausen l'
rière-garde de l'armée ennemie qui ache
de passer un bois à la faveur de trente escadr
que commandait le comte de Montecucul
Comme l'armée du vicomte de Turenne a
l'avant-garde de ce jour-là, il chargea
trente escadrons à la tête de notre cavaler
il les rompit, les mit en désordre, les obli
à se sauver au travers du bois, et les pours
vit jusqu'à une petite plaine qui était au b
de ce bois, où il trouva le général Meland
qui, l'ayant averti de ce qui se passait à
arrière-garde, y était accouru avec un gra
corps de cavalerie. Le combat fut sanglant
cet endroit, et le terrain long-temps dispute
mais le général Melander ayant été tué; sa ca
valerie gagna un second bois qui était au bou
de la plaine, pour se retirer à la faveur de l'in
fanterie, dont il était tout bordé du côté d
cette plaine. Le vicomte de Turenne poursuivi
les fuyards jusqu'au bois : le feu de l'infanterie
ennemie suspend l'ardeur de ses soldats; mais
le général Wrangel ayant trouvé moyen d'en-
trer au milieu du bois par un chemin détourné
qui était sur la gauche, les ennemis qui se vi-

rent coupés perdirent courage. Tout ce qu'ils avaient là d'infanterie fut taillé en pièces; leur canon et leurs bagages furent pris; on poursuivit la cavalerie, qu'on mena toujours battant pendant une heure et demie, et on arriva à un ruisseau fort profond où il n'y avait qu'un seul gué très-étroit, qui était gardé par le duc de Wirtemberg, général-major de l'armée impériale; et ce prince avait avec lui six ou sept escadrons de cavalerie, et trois bataillons retranchés au-delà du ruisseau, pour en défendre le passage. Comme nous n'avions point là d'infanterie pour le forcer, on pointa contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avait prise, croyant les contraindre à coups de canon à quitter ce poste; mais on eut beau les canonner, le duc de Wittenberg vit tuer plus de la moitié de ses gens sans abandonner le passage; il essuya notre feu jusqu'à la fin du jour, il eut cinq chevaux tués sous lui, et par cette étonnante fermeté il empêcha que toute l'armée ennemie ne fût taillée en pièces. Ce qui en restait se retira durant la nuit vers Augsbourg, et y passa le Lech. Le vicomte de Turenne et le général Wrangel les y poursuivirent sans leur donner de relâche; mais ils n'eurent pas plutôt passé le Lech, que les ennemis fuyant toujours passèrent l'Amber, l'Iser et l'Inn, et se refugièrent dans l'Autriche, abandonnant toute la Bavière à notre armée.

Alors le duc de Bavière ne trouvant plus de sûreté pour lui dans aucune ville de ses états, en sortit, et se retira dans l'archevêché de Salzbourg, où il fut obligé d'aller chercher

bourg. Nous le poursuivons encore avec plus de diligence. Nous passons le même fleuve après lui à Lawinghen, où nous laissons nos gros équipages, nos malades, tout ce qui pouvait nous embarrasser. Le vicomte de Turenne et le général Wrangel prennent les devants avec la cavalerie, en donnant ordre à l'infanterie de suivre avec le canon, le plus promptement qu'il se pourrait.

On atteignit bientôt à Zusmarshausen l'arrière-garde de l'armée ennemie qui achevait de passer un bois à la faveur de trente escadrons que commandait le comte de Montecucully. Comme l'armée du vicomte de Turenne avait l'avant-garde de ce jour-là, il chargea les trente escadrons à la tête de notre cavalerie; il les rompit, les mit en désordre, les obligea à se sauver au travers du bois, et les poursuivit jusqu'à une petite plaine qui était au bout de ce bois, où il trouva le général Melander, qui, l'ayant averti de ce qui se passait à son arrière-garde, y était accouru avec un grand corps de cavalerie. Le combat fut sanglant en cet endroit, et le terrain long-temps disputé; mais le général Melander ayant été tué; sa cavalerie gagna un second bois qui était au bout de la plaine, pour se retirer à la faveur de l'infanterie, dont il était tout bordé du côté de cette plaine. Le vicomte de Turenne poursuivit les fuyards jusqu'au bois : le feu de l'infanterie ennemie suspend l'ardeur de ses soldats; mais le général Wrangel ayant trouvé moyen d'entrer au milieu du bois par un chemin détourné qui était sur la gauche, les ennemis qui se vi-

rent coupés perdirent courage. Tout ce qu'ils avaient là d'infanterie fut taillé en pièces; leur canon et leurs bagages furent pris; on poursuivit la cavalerie, qu'on mena toujours battant pendant une heure et demie, et on arriva à un ruisseau fort profond où il n'y avait qu'un seul gué très-étroit, qui était gardé par le duc de Wirtemberg, général-major de l'armée impériale; et ce prince avait avec lui six ou sept escadrons de cavalerie, et trois bataillons retranchés au-delà du ruisseau, pour en défendre le passage. Comme nous n'avions point là d'infanterie pour le forcer, on pointa contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avait prise, croyant les contraindre à coups de canon à quitter ce poste; mais on eut beau les canonner, le duc de Wittenberg vit tuer plus de la moitié de ses gens sans abandonner le passage; il essuya notre feu jusqu'à la fin du jour, il eut cinq chevaux tués sous lui, et par cette étonnante fermeté il empêcha que toute l'armée ennemie ne fût taillée en pièces. Ce qui en restait se retira durant la nuit vers Augsbourg, et y passa le Lech. Le vicomte de Turenne et le général Wrangel les y poursuivirent sans leur donner de relâche; mais ils n'eurent pas plutôt passé le Lech, que les ennemis fuyant toujours passèrent l'Amber, l'Iser et l'Inn, et se refugièrent dans l'Autriche, abandonnant toute la Bavière à notre armée.

Alors le duc de Bavière ne trouvant plus de sûreté pour lui dans aucune ville de ses états, en sortit, et se retira dans l'archevêché de Salzbourg, où il fut obligé d'aller chercher

un asile à l'âge de soixante-quinze ans. De là il dépêcha courriers sur courriers à l'empereur, et il le pressa tellement de faire la paix, qu'elle fut enfin conclue à Munster entre l'empereur et le roi de France, et les alliés de l'un et de l'autre. Toute l'Europe reconnut qu'elle était due en partie aux grandes actions que le vicomte de Turenne avait faites cette année en Allemagne; et la France, pour immortaliser une campagne si glorieuse, fit frapper la médaille où l'on voit la Victoire qui d'une main tient une couronne de laurier, et de l'autre une pique au bout de laquelle est un trophée.

La légende, *Victoria fractæ fidei ultrix*, signifie *La Victoire vengeresse de la foi violée*.

L'exergue, *Pulso trans Oenum Bavaro. M. D. C. XLVIII*, veut dire *Le duc de Bavière chassé au-delà de la rivière d'Inn*. 1648.

Par le traité de Munster, le landgraviat d'Alsace, le Suntgaw, Brisach, et la préfecture des dix villes impériales qui sont en Alsace, ainsi que le droit de mettre garnison dans Philisbourg, furent accordés à la France, avec tous les droits de souveraineté que l'empereur et l'empire pouvaient avoir sur Pignerol, et sur les villes et évêchés de Metz, Toul et Verdun. On céda aussi à la landgrave de Hesse, qui avait toujours été attachée à nos intérêts, l'abbaye d'Hirchfeld, avec le droit de seigneurie sur quatre bailliages de la Westphalie; et aux Suédois nos alliés les duchés de Brémen et de Ferden, avec la ville de Wilshusen, la

ville et le port de Wismar, toute la Poméranie citérieure, les îles de Rugen et de Wollin, les villes de Stettin, Gartz, Dam et Golnau, et plusieurs autres avantages très-considérables. Ainsi finirent nos guerres avec l'empereur et avec l'empire.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

PENDANT que nos guerres étrangères se terminaient si glorieusement, il s'en formait une beaucoup plus dangereuse au milieu de l'état, où la fureur des dissensions civiles s'étant élevée, l'esprit de révolte gagna en moins de rien tout ce qu'il y avait de plus fidèle dans le royaume : les parlements, les princes du sang, et même le vicomte de Turenne ; triste, mais sincère partie de l'histoire de ce grand homme, où je raconterai ses fautes sans en dissimuler la honte, comme j'ai raconté jusqu'à présent ses belles actions sans en exagérer le mérite ; mais afin de pouvoir faire bien entendre quelle part il eut à nos malheureuses divisions, il faut remonter jusqu'à leur origine, et faire voir la situation où était la France alors par rapport au gouvernement.

Le roi Louis XIV était encore mineur, et la reine régente ne faisant rien que par le conseil du cardinal Mazarin, c'était proprement lui qui gouvernait le royaume. Ce ministre, chargé des entreprises, et persuadé que l'argent était le ressort des succès, multipliait par toutes sortes de moyens les impositions publiques. Le parlement de Paris, qui croyait que ces impo-

sitions ne se pouvaient faire sans son consentement, s'opposa formellement à l'exécution d'un édit par lequel on voulait faire une nouvelle levée de deniers sur le peuple. Le cardinal Mazarin, choqué de l'obstacle que le parlement mettait à ses desseins, retrancha par un autre édit les gages de tous les officiers de justice, afin de regagner sur eux ce qu'on l'empêchait de prendre sur le peuple. Le parlement, piqué à son tour de ce retranchement de gages, entreprit d'établir une chambre de justice qui prît connaissance des malversations commises aux maniement des finances, et de faire rendre compte au cardinal Mazarin de l'emploi de tous les deniers levés depuis le commencement de la régence. Le cardinal regarda cette entreprise comme un attentat contre l'autorité royale, et fit arrêter quelques membres du parlement, croyant intimider par là tout le corps. Mais à cette nouvelle, le peuple, qui était persuadé que le parlement n'avait en vue que le soulagement du public, s'étant soulevé et ayant pris les armes, la cour fut obligée de remettre en liberté les officiers qu'elle avait fait arrêter. Le cardinal Mazarin, outré d'avoir été ainsi réduit à céder aux rebelles, qui semblaient triompher de son peu d'autorité, résolut de se venger du parlement et du peuple. Il sortit de Paris; il emmena le roi et la reine à Saint-Germain-en-Laye; et se flattant de forcer les Parisiens à tout ce qu'il voudrait par la famine, il engagea le prince de Condé à bloquer Paris. Le parlement, de son côté, se prépara à une vigoureuse défense, donna un arrêt par lequel il déclarait

le cardinal Mazarin perturbateur du repos public, et lui enjoignait de sortir du royaume, délivra des commissions pour lever des gens de guerre; et les ducs de Bouillon et d'Elbœuf lui étant venu offrir leurs services, il les donna pour lieutenants-généraux au prince de Conti, qu'il fit généralissime de ses troupes. En cette qualité, le prince de Conti envoya un homme de confiance à l'archiduc Léopold, pour le porter à joindre les forces des Espagnols à celles du parlement.

Telle était la situation des affaires lorsque le cardinal Mazarin envoya ordre au vicomte de Turenne d'amener ses troupes aux environs de Paris, et que le duc de Bouillon lui écrivit pour l'engager à prendre le parti du parlement, lui représentant que le cardinal Mazarin faisait naître tous les jours de nouvelles difficultés pour empêcher la consommation de l'échange de Sedan, et que s'il ne savait tirer avantage de l'armée à la tête de laquelle il était, on n'aurait bientôt plus aucun égard pour sa maison. Chacun était fort en peine de savoir quel parti il prendrait. D'un côté une conjoncture si favorable de revenir contre la cession forcée d'une souveraineté faisait craindre qu'il ne voulût profiter de la conjoncture; et de l'autre l'exacte probité dont il faisait profession donnait lieu de croire qu'il ne voudrait pas sacrifier son devoir au rétablissement de sa maison. Toute la France était dans l'impatience de voir à quoi il se déterminerait, lorsqu'on apprit qu'il s'était déclaré pour le parlement, et qu'il avait pris le serment de tous les officiers des troupes qui étaient

à ses ordres; tant il est vrai qu'il arrivera plutôt que l'homme agisse contre son propre caractère, qu'on ne voie une vertu entièrement pure en ce monde. Le parlement ravi d'avoir le vicomte de Turenne de son côté, donna un arrêt par lequel il était enjoint *à tous officiers et sujets du roi d'obéir à ce général*, et par lequel il était ordonné qu'on ferait un fonds pour fournir à la subsistance de son armée. Mais le cardinal Mazarin ayant envoyé Hervard à cette armée avec beaucoup d'argent, la plus grande partie des officiers et des soldats abandonnèrent le vicomte de Turenne.

Ce général voyant qu'il ne pouvait rien exécuter de fort considérable avec le reste des troupes qui voulaient suivre sa fortune, se retira en Hollande, où il demeura jusqu'à la conclusion du traité de paix qui se fit peu de temps après entre le roi et le parlement. Par un des articles de ce traité, « le roi déclarait qu'en » échange de la principauté de Sedan, il don» nerait incessamment de ses domaines au duc » de Bouillon jusqu'à la concurrence de la va» leur de ladite principauté; que ce qui lui avait » été promis pour le rang de ceux de sa maison » serait ponctuellement exécuté; que quand il » disposerait du commandement de ses armées, » il aurait égard au mérite du vicomte de Tu» renne, et qu'il le gratifierait même en toutes » sortes d'occasions de ce qui lui conviendrait » selon sa naissance. » Sur la foi de ce traité, le vicomte de Turenne partit de Hollande, et revint à la cour, où il arriva justement dans le temps que le cardinal de Mazarin et le prince

de Condé voulant être chacun seul le maître, faisaient paraître quelque chose de si aigre et de si piquant, jusque dans les premières froideurs par où commença leur mésintelligence, qu'il était aisé de juger qu'elle dégénérerait bientôt en une haine implacable. Leur division partageant toute la cour, il n'y avait personne qui ne prît parti pour l'un ou pour l'autre. Le vicomte de Turenne seul demeurait neutre, et ne s'était point encore déclaré pour aucun des deux.

Cependant notre armée d'Allemagne ayant appris son retour en France, envoya à la cour des députés qui le demandèrent pour général; mais on ne jugea pas à propos de lui confier sitôt un pareil emploi. Le vicomte de Turenne regardant ce procédé comme une contravention à ce qu'on lui avait promis par le traité de paix, et s'en prenant au cardinal Mazarin, fit auprès du prince de Condé quelques démarches par lesquelles il semblait qu'il eût dessein d'entrer dans son parti. Mais le cardinal Mazarin ne se mit point en peine de rompre cette liaison, se persuadant que la fortune éclatante où était alors le prince de Condé lui attirait tous ses partisans, et que quand il aurait exécuté ce qu'il méditait contre ce prince, on ne s'empresserait pas beaucoup de s'attacher à lui. Enfin il le fit arrêter avec le prince de Conti, son frère, et le duc de Longueville, leur beau-frère, et il les fit conduire tous trois au château de Vincennes. Il envoya le marquis de Ruvigni au vicomte de Turenne, pour l'assurer de son amitié, lui promettre le commandement de l'armée

de Flandre, lui offrir une de ses nièces en mariage, et lui protester qu'il voulait désormais partager sa fortune avec lui.

Mais le vicomte de Turenne, qui était bien éloigné de régler ses affections sur la prospérité ou la disgrâce des personnes, n'accepta aucune de ces offres. Ce qui lui faisait prendre ce parti n'était ni la naissance du prince de Condé, ni son rare mérite, ni même les avances qu'il lui eût faites; car bien loin de le rechercher avec les empressements avec lesquels, au jugement de tout le monde, il méritait d'être recherché, il l'avait assez négligé; mais il suffisait qu'un homme fût persécuté ou malheureux, pour que le vicomte de Turenne se sentit aussitôt porté par son penchant naturel à le secourir. Ainsi dès qu'il vit les princes au pouvoir du cardinal Mázarin, il sortit de Paris, et s'étant rendu à Stenay, place forte sur la Meuse, qui appartenait au prince de Condé, il invita tous les amis et toutes les créatures de ce prince à l'y venir joindre. Le cardinal Mazarin envoya après lui, ajoutant encore de nouvelles promesses à celles qu'il lui avait faites; mais le vicomte de Turenne n'y voulut point entendre; et, persévérant dans le dessein qu'il avait formé, il vendit sa vaisselle d'argent pour lever des troupes; il employa au même usage les pierreries de la duchesse de Longueville, qui les lui vint apporter; il fit tenter la fidélité des troupes qui avaient servi sous lui en Allemagne, et il en débaucha trois régiments qui vinrent le trouver. Il proposa une ligue à l'archiduc Léopold, qui commença par demander qu'on

lui remit la ville de Stenay; mais le vicomte de Turenne la lui refusa, ne voulant point se dessaisir de l'unique place où il pouvait se retirer et se mettre hors du pouvoir des Espagnols. On ne laissa pas néanmoins de conclure le traité par lequel l'archiduc Léopold s'engagea, pour le roi d'Espagne, à ne point faire la paix qu'on n'eût rendu la liberté aux princes, et le vicomte de Turenne promit de ne point mettre les armes bas que la France n'eût offert des articles de paix justes et raisonnables aux Espagnols; et ce traité ayant été ratifié par le roi d'Espagne, le vicomte de Turenne et l'archiduc Léopold joignirent leurs troupes, et à la tête de leur armée, qui était de dix-sept à dix-huit mille hommes, ils entrèrent en France par les frontières de la Picardie. Ils assiégèrent le Catelet, petite place à la source de l'Escaut, qu'ils prirent en trois jours : de là ils allèrent assiéger la ville de Guise; mais il tomba une telle abondance de pluie pendant ce siége, que les chemins en furent entièrement rompus; de sorte que les chariots destinés à voiturer des vivres aux assiégeants ne pouvant plus aller sans un nombre prodigieux de chevaux, et les Espagnols en ayant très-peu, la disette devint si grande dans leur camp, qu'ils furent obligés de lever le siége, et d'aller chercher des vivres du côté de la Capelle. La pluie ayant enfin cessé, le vicomte de Turenne et l'archiduc Léopold assiégèrent la Capelle, et s'en rendirent maîtres en dix jours. Après la prise de cette place ils passèrent la rivière d'Oise. Le vicomte de Turenne s'avança avec trois mille chevaux jusqu'à Ver-

vins, pour observer notre armée qui était à Marle. Mais le maréchal du Plessis Praslin, qui la commandait, en délogea aussitôt, et se retira derrière les marais de Notre-Dame-de-Liesse. Le vicomte de Turenne se voyant maître de la campagne par la retraite de ce maréchal, alla prendre Rhetel, Château-Porcien et Neufchâtel, passa la rivière d'Aisne, prit la ville de Fisme, força le maréchal du Plessis à s'aller enfermer dans Reims avec son armée, envoya prier l'archiduc Léopold de lui amener le reste des troupes, en posta un corps derrière la Marne; en fit avancer un autre à la Ferté-Milon, et s'étant ainsi rendu maître de tous les passages jusqu'à Paris, il se disposait à venir le lendemain investir le château de Vincennes, pour en tirer les princes; et il aurait peut-être exécuté ce dessein, si on ne les eût promptement transférés au château de Marcoussis, qui est entre Paris et Orléans. Le vicomte de Turenne ayant ainsi manqué son coup, fut obligé de rebrousser chemin, et ayant repassé l'Aisne avec son armée, il alla assiéger Mouzon sur la Meuse. La pluie qui tomba en abondance durant ce siége, et le peu d'artillerie qu'avaient les Espagnols, fut cause qu'il demeura sept semaines à prendre cette place. L'archiduc Léopold ayant ramené ensuite le gros de l'armée hiverner en Flandre, le vicomte de Turenne demeura avec huit mille hommes sur la frontière, entre l'Aisne et la Meuse, pour veiller à la conservation des places qu'il avait prises sur ces deux rivières.

Quoique la saison fût déjà si avancée, le ma-

réchal du Plessis et le cardinal Mazarin qui l'était venu joindre, ne laissèrent pas d'entreprendre le siége de Rethel avec l'armée du roi, qui s'était reposée durant toûte la campagne, et qui, grossie de plusieurs détachements que le cardinal Mazarin y avait fait venir, se trouvait alors forte de dix-neuf à vingt mille hommes. Le vicomte de Turenne laissa investir cette place, et ne voulut marcher pour la secourir que lorsqu'elle serait assiégée dans les formes : il comptait défaire aisément notre armée quand elle serait partagée en quartiers autour de Rethel, et faire ainsi lever le siége de cette ville. Delliponti, le premier homme de ce temps-là pour la défense des places, en était gouverneur. Il y avait dedans dix-sept à dix-huit cents hommes de garnison, et le vicomte de Turenne n'aurait eu garde de croire qu'elle n'eût tenu que trois jours; néanmoins y étant arrivé le quatrième jour du siége, il trouva que Delliponti l'avait lâchement vendue et livrée, et que le maréchal du Plessis, ayant aussitôt levé ses quartiers, avait remis toutes ses troupes en un seul corps d'armée, qui était même déjà rangé en bataille. Le vicomte de Turenne n'ayant donc point d'autre parti à prendre que celui de la retraite, retourne au plus vite sur ses pas, fait quatre grandes lieues sans s'arrêter, gagne la vallée de Bourg, et y fait reposer son armée, après avoir toutefois laissé derrière lui quelques cravates pour le venir avertir en cas que nous le poursuivissions, comme en effet nous le fîmes : car le maréchal du Plessis ayant entrepris de forcer le vicomte

de Turenne à combattre ou à repasser la Meuse, marcha après lui presque toute la nuit, si bien qu'à la pointe du jour le vicomte de Turenne fut averti par les cravates, que nous nous avancions avec toute la diligence possible, que nous n'étions pas fort éloignés de lui. Le vicomte de Turenne sort aussitôt de la vallée, et prenant sur celle des deux hauteurs qui est à gauche lorsqu'on vient de Rethel, fait encore deux grandes lieues, en se retirant avec son armée par un brouillard si épais que nous ne le voyions nullement, quoique nous marchassions de l'autre côté du vallon, sur la hauteur qui était à droite; mais le soleil dissipant peu à peu le brouillard, sur les dix heures et demie les deux armées, qui n'étaient séparées que par le vallon, se découvrirent l'une l'autre en même-temps. Le vicomte de Turenne persistant dans le dessein de se retirer, continua sa route, et le maréchal du Plessis, résolu de le combattre, poursuivit aussi la sienne, marchant plus d'une lieue durant sur une colline parallèle à celle où était le vicomte de Turenne. Il passa ainsi le village de Semuyde et le bourg de Saint-Etienne, les deux armées se côtoyant tantôt à la demi-portée du canon, tantôt à la simple portée du mousquet, selon que la vallée était plus large ou plus étroite. Il cherchait quelque passage aisé par où il pût aller attaquer le vicomte de Turenne, et il s'était déjà repenti plus d'une fois d'en avoir laissé d'assez faciles, dans l'espérance d'en rencontrer de plus commodes qu'il ne trouvait pourtant point, lorsque voyant qu'il était midi, et qu'il n'y avait plus guère que trois

heures de soleil, il résolut de passer le vallon de quelque manière que ce fût, dans la crainte de ne plus retrouver le lendemain le vicomte de Turenne, s'il lui laissait la nuit pour se retirer. Il fit donc faire halte à son armée entre le bourg Saint-Étienne et le bourg de Sommepy, dans la plaine nommée *le Blanc-Champ*, et commanda qu'on la mît en ordre de bataille pendant qu'il irait reconnaître le fond du vallon. Le vicomte de Turenne, qui s'aperçut de ce mouvement, vit bien qu'il allait être attaqué, et qu'il ne pouvait absolument s'empêcher d'en venir aux mains avec nous, quoique la partie fût fort inégale. Il avait un grand avantage sur nous, en demeurant sur la hauteur où il était, puisque nous ne pouvions venir à lui qu'en montant; mais d'un autre côté notre infanterie n'était pas encore arrivée, et il lui était avantageux de nous attaquer avant que nous eussions toutes nos troupes ensemble : il balança quelque temps ces deux avantages, et s'étant enfin déterminé à attaquer le premier, il passa le vallon; il s'avança dans la plaine de Blanc-Champ avec son armée, ou plutôt avec ce petit corps de troupes qui lui tenait lieu d'armée, et qui était composé d'Allemands, de Lorrains et de Français; il n'avait que huit mille hommes en tout, et ils furent bientôt rangés en bataille; il mit les Allemands à l'aile droite, avec le sieur de Lavau pour les commander; les Lorrains à l'aile gauche avec leurs officiers, et les Français au centre de ces deux ailes.

D'autre côté, le maréchal du Plessis avait aussi rangé son armée, quoique toute son in-

fanterie ne fût pas encore arrivée. Il avait donné le commandement de son aile droite au marquis de Villequier, et celui de l'aile gauche au marquis d'Hocquincourt, tous deux lieutenants-généraux, et il s'était mis au milieu de la première ligne, à la tête du corps de bataille; il avait avec lui les vieux régiments allemands qui avaient servi sous le vicomte de Turenne, et son armée était de quinze à seize mille hommes.

Les choses étant dans cette disposition, les deux armées commencèrent à s'approcher fort près l'une de l'autre. Le vicomte de Turenne, à la tête de son aile gauche, chargea l'aile droite du maréchal du Plessis; et de cette première charge furent tués, de notre côté, le fils aîné du maréchal du Plessis, et le prince palatin du côté des Espagnols. Il est vrai que le vicomte de Turenne enfonça l'aile droite du maréchal du Plessis; mais il lui fallut faire pour cela de si grands efforts, que ses escadrons ne se trouvèrent guère moins rompus que les nôtres : de sorte qu'ayant été obligé de reculer pour se remettre en ordre, le maréchal du Plessis eût aussi le temps de se rallier, et la contenance avec laquelle il se préparait à soutenir un second choc faisant juger au vicomte de Turenne qu'il ne trouverait pas moins de résistance qu'au premier, il fit mettre les deux lignes de l'aile où il était en une seule, et ayant fondu sur nous avec encore plus plus de vigueur que la première fois qu'il nous avait chargés, il rompit entièrement nos escadrons, et se rendit maître de notre

canon. Mais il n'en allait pas de même à son aile droite.

Le sieur de Lavau, qui la commandait, eut bien quelque avantage à la première charge, sur le marquis d'Hocquincourt, qui commandait la gauche de notre armée; mais à la seconde charge, ayant été fait prisonnier, et les Allemands qui étaient de ce côté-là ayant pris la fuite, le marquis d'Hocquincourt détacha un officier-général avec quelques escadrons après eux pour les poursuivre; et ayant mené le reste de son aile victorieuse au secours du maréchal du Plessis, nous chargeâmes à notre tour le vicomte de Turenne avec beaucoup de vigueur, et ce fut là que le fort de la bataille étant tombé, on combattit avec tout l'acharnement qu'on voit dans les combats les plus opiniâtres et les plus sanglants. Les escadrons de l'un et de l'autre partis furent plusieurs fois rompus, se rallièrent autant de fois, et revinrent toujours à la charge. Le vicomte de Turenne fit un ravage effroyable dans notre armée avec son canon chargé à cartouches, à la tête de son bataillon. Mais le maréchal du Plessis, qui avait là l'élite de ses deux ailes, ayant encore joint sa seconde ligne à la première, tomba d'abord très-rudement sur le vicomte de Turenne, et étendant ensuite sa droite et sa gauche autour de ce général, l'enveloppa d'une si grande multitude de troupes, qu'il se trouva avec le seul la Berge son capitaine des gardes, au milieu de notre camp. Huit cavaliers qui le reconnurent voulurent se saisir de lui; mais en ayant mis quelques-uns hors de combat, il se débar-

rassa fort vigoureusement du reste. A peine était-il sauvé de ce danger, qu'il fut arrêté par quelques autres de nos soldats, qui, l'ayant vu aux prises avec les huit cavaliers, jugèrent qu'il devait être de l'armée ennemie; mais la Berge leur ayant dit qu'ils étaient de l'armée de France, et que ces huit cavaliers étaient des Allemands, qui ne les avaient voulu tirer que parce qu'ils ne les connaissaient point, ils laissèrent aller le vicomte de Turenne, qui n'aurait jamais pu leur échapper s'il eût été obligé d'en venir une seconde fois aux mains, car son cheval était blessé de cinq coups. Il marcha encore longtemps au petit pas, et rencontra enfin un officier de ses troupes, qui lui prêta un cheval avec lequel il arriva à l'endroit où il avait rangé son armée en bataille. Les deux lignes avaient été entièrement rompues; la cavalerie lorraine et allemande était en fuite; leur artillerie avait été prise, et dont Estevant de Gamarre, qui la commandait, fait prisonnier : toute son infanterie avait jeté les armes bas, excepté le seul régiment de Turenne, qui s'était fait hacher en pièces; de sorte qu'il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de ramener les débris de son armée.

Il donna ordre qu'on menât, dans le duché de Luxembourg ce qu'on pourrait sauver. Comme il ne restait pas encore une heure de jour, et que les troupes du maréchal du Plessis étaient extrêmement fatiguées, le vicomte de Turenne fut faiblement poursuivi dans sa retraite; et n'ayant perdu en tout que la moitié de son armée, il retrouva encore quatre mille

hommes qu'on lui ramena à Montmédy, ville du Luxembourg, où il se rendit le lendemain du combat. Il se retira dans cette place plutôt qu'à Stenay, dont il était le maître, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il voulût abandonner les Espagnols par la mauvaise opinion qu'il pouvait avoir du parti depuis la perte de la bataille; ce que l'archiduc Léopold ayant appris, il lui en en sut si bon gré qu'il lui envoya un pouvoir pour nommer à toutes les charges qui vaquaient par la mort des officiers qui avaient été tués dans le combat, et pour donner aux troupes qui lui restaient des quartiers en tel endroit des terres du roi d'Espagne qu'il voudrait. Il lui envoya même, peu de temps après, cent mille écus sur la somme qu'il lui avait promise par le traité fait entre eux; mais le vicomte de Turenne ayant reçu alors des lettres par lesquelles on lui mandait qu'on travaillait fortement à la liberté des princes, renvoya les cent mille écus, ne croyant pas pouvoir avec justice prendre l'argent des Espagnols dans un temps où il estimait que son engagement avec eux allait finir. Le cardinal Mazarin en avait agi avec tant de hauteur depuis la victoire de Rethel, que sa fierté avait réveillé la haine publique, de manière que la reine voyant tout le monde réuni contre lui, fut enfin obligée à le faire sortir du royaume, et à remettre les princes en liberté.

Turenne ayant appris cette nouvelle à la Roche en Ardenne, où il était, se retira à Stenay, d'où il écrivit à l'archiduc Léopold, pour l'assurer qu'il ne sortirait point de cette place qu'il

n'eût exécuté ce à quoi il s'était engagé par le traité qu'il avait fait avec les Espagnols; à savoir, *de ne point mettre les armes bas que la France n'eût offert à l'Espagne des articles de paix justes et raisonnables.* Il écrivit aussi en même-temps au prince de Condé, pour le prier de faire en sorte que la cour envoyât incessamment une personne de considération à Stenay, avec ordre d'y travailler à la paix, lui représentant que sans cela il ne pouvait se retirer honnêtement d'avec les Espagnols. Le prince de Condé ayant sollicité fortement cette affaire, la reine régente envoya à Stenay le sieur de Croissy, conseiller du parlement, et le sieur Friquet y étant aussi venu de la part de l'archiduc Léopold, le vicomte de Turenne pressa si fort la négociation, que la France offrit d'abondonner la Catalogne, de ne se plus mêler des affaires du roi de Portugal, et d'envoyer sur la frontière le duc d'Orléans, avec un plein pouvoir de conclure la paix, si les Espagnols y voulaient aussi envoyer l'archiduc avec le même pouvoir. Mais le roi d'Espagne refusa de le faire; et le vicomte de Turenne l'ayant enfin sollicité pendant deux mois pour cela, il se crut suffisamment dégagé d'avec les Espagnols, de sorte qu'après les avoir remerciés avec toute la reconnaissance possible de l'assistance qu'ils lui avaient donnée, et des manières honnêtes avec lesquelles ils en avaient toujours usé envers lui, il partit pour Paris; et ayant appris en chemin que les princes et plusieurs grands du royaume voulaient venir au-devant de lui, il prit si bien ses mesures qu'il arriva un jour

plutôt qu'on ne l'attendait, pour ne pas recevoir des honneurs d'un si grand éclat à la vue de toute la cour; estimant que c'aurait été insulter en quelque manière à la faiblesse du prince, forcé à le bien recevoir au retour d'une guerre où il venait de porter les armes contre lui, que d'entrer d'une manière si brillante dans la capitale de ses états, et que la majesté royale, si fort humiliée, exigeait au moins la bienséance d'un air modeste dans ses sujets qui triomphaient si visiblement du souverain. Sitôt que le prince de Condé sut qu'il était arrivé, il l'alla voir, le mena au Louvre; il l'anima à former des vues pour les plus grands établissements qui fussent dans le royaume, lui protestant qu'il s'emploierait avec chaleur pour les lui faire obtenir, et il l'assura que si jamais l'occasion s'en présentait, il lui rendrait le même service qu'il venait de recevoir de lui. Le vicomte de Turenne répondit à ses honnêtetés comme il le devait, et sans vouloir tirer aucun avantage du crédit de ce prince pour son utilité particulière, il le pria seulement de faire en sorte que les troupes qui venaient de travailler avec tant d'ardeur pour sa liberté eussent de bons quartiers d'hiver.

Peu de temps après, le prince de Condé se plaignant de ce que l'esprit du cardinal Mazarin régnait toujours dans le conseil, malgré son éloignement, rompit ouvertement avec la cour, et fit tout ce qu'il put pour engager le vicomte de Turenne dans ses intérêts, offrant de lui donner Stenay, et promettant de faire rétablir le duc de Bouillon dans sa souveraineté de Se-

dan. Mais la reine, qui avait encore la même autorité pour le gouvernement, quoique le roi eût été déclaré majeur, voulant aussi de son côté gagner le vicomte de Turenne, fit passer au parlement l'échange de Sedan, et par là donna la dernière main à la consommation de cette grande affaire; de sorte que le prince de Condé étant allé dans son gouvernement de Guienne pour se préparer à la guerre, et la reine ayant mené le roi à Poitiers, pour être plus à portée d'observer les démarches du prince de Condé, le vicomte de Turenne, qui n'avait plus aucun lieu de se plaindre de la cour, partit de Paris, et alla offrir ses services à la reine.

Comme le maréchal d'Hocquincourt avait déjà été mis à la tête de l'armée, la reine fit demander au vicomte de Turenne s'il voudrait bien la commander conjointement avec ce maréchal. On doutait que le vicomte de Turenne voulût s'accommoder de cette association; mais ce prince entrant dans la nécessité où la cour était alors de ménager toutes les personnes de service, ne voulut pas qu'on dégoûtât un homme de ce mérite-là en le dépouillant tout-à-fait du commandement, et se contenta de le partager avec lui.

Cependant le prince de Condé fortifiait de jour en jour son parti, et la reine ayant su qu'il avait fait un traité avec les Espagnols, rappela auprès d'elle le cardinal Mazarin pour se servir de ses conseils, et lui redonna l'administration générale de toutes les affaires. Le rétablissement de ce ministre irrita de telle

sorte le parlement de Paris, qu'il mît sa tête à prix, et que le duc d'Orléans se déclara pour le prince de Condé, dans le parti duquel entrèrent le prince de Tarente, les ducs de Beaufort, de Nemours et de Rohan, les comtes de Tavannes et de Marsin, et plusieurs autres personnes considérables, qui, ayant levé des troupes chacun de leur côté, trouvèrent le moyen de faire une armée de quatorze à quinze mille hommes, qu'ils menèrent aux environs de Montargis.

Le prince de Condé ayant appris cette agréable nouvelle, partit aussitôt de Guienne pour venir joindre cette armée, avec laquelle il se promettait de défaire aisément celle du roi, qui était fort inférieure.

Le roi avait alors quitté Poitiers pour se rendre à Saumur dans l'Anjou; et le cardinal Mazarin ayant jugé à propos de mener la cour le plus près qu'il se pourrait de Paris, pour maintenir dans le devoir cette grande ville, qui donne ordinairement le branle au reste du royaume, il fut résolu qu'on marcherait de Saumur où l'on était, jusqu'à Gien, en remontant la Loire, pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette rivière. Tours, Amboise, Blois et toutes les autres places donnèrent au roi des marques de leur obéissance, et il n'y eut que la seule ville d'Orléans qui lui ferma ses portes, à la sollicitation de mademoiselle, fille du duc d'Orléans, qui l'y avait envoyée exprès pour cela. Comme on approchait fort des quartiers de l'armée ennemie, le vicomte de Turenne fut chargé du soin de couvrir la

marche de la cour, et de veiller à sa sûreté. Aussitôt qu'il eut reçu cet ordre, il partit avec seulement vingt ou vingt-cinq personnes, pour aller reconnaître l'état de Gergeau, petite ville entre Orléans et Gien, sur le pont de laquelle les ennemis auraient pu passer la Loire, et surprendre la cour dans sa marche. Ce pont avait deux portes, l'une à la droite de la rivière, du côté où était l'armée ennemie, et l'autre du côté de la ville, sous les murailles de laquelle la cour devait passer, et il y avait un petit pont-levis devant cette porte. Les ennemis, qui voyaient l'importance des suites que pouvait avoir pour eux la prise de ce passage, y avaient envoyé le baron de Sirot, lieutenant-général, avec un corps de troupes, pour s'en rendre le maître; et lorsque le vicomte de Turenne y arriva, il entendit un grand bruit du canon et de la mousqueterie des ennemis, qui avaient déjà forcé la porte qui était au-delà de la rivière, et cassé les chaînes du pont-levis, et qui n'avaient plus que la porte de la ville à enfoncer pour entrer dedans. Le vicomte de Turenne voyant que tout était perdu si les ennemis venaient à bout de leur entreprise, et résolu de périr s'il le fallait pour sauver le roi d'un danger si imminent, envoya ordre à quelques régiments qui étaient à deux lieues de là, de venir en diligence : il ordonna aux soldats de la garnison de la ville, qui n'avaient ni balles ni poudre, de se faire voir sur les remparts avec leurs mousquets : il fit en même temps ouvrir la porte du pont : il mit pied à terre avec le peu de gens qu'il avait, et se tournant vers le rem-

part de dessus le pont-levis, il cria de toute sa force aux soldats, qu'il leur défendait de tirer sans son ordre, sous peine de la vie, afin que les ennemis l'entendant, crussent qu'ils avaient de quoi tirer. Après cela, ayant ordonné qu'on fît une barricade la plus forte qu'on pourrait devant le pont-levis, il s'avança jusqu'au milieu du pont pour couvrir ce travail, s'abandonnant à tout le feu des ennemis, qui lui tuèrent dix à douze de ses domestiques à ses côtés, et blessèrent presque tous les autres; et la barricade ayant été achevée, il se mit derrière en attendant ses troupes. Le baron de Sirot fit en vain tout ce qu'il put pour forcer cette barricade, pendant que ses gens travaillaient à un logement vers le milieu du pont. Le vicomte de Turenne la défendit durant trois heures entières, au bout desquelles le secours qu'il avait envoyé chercher étant venu, il défit lui-même la barricade; il chargea l'épée à la main les troupes du baron Sirot; il les chassa du logement où elles s'étaient établies; il les poussa au-delà de la rivière, dans une seconde charge où le baron de Sirot fut tué; il rompit le pont, et ayant ôté par là aux ennemis toute espérance de passer, il alla rejoindre la cour, en présence de laquelle la reine dit tout haut qu'il venait de sauver l'état. En effet, jamais le roi n'avait couru un si grand danger; et la sûreté de sa personne et de tout l'état dépendait tellement du succès de cette affaire, que si les ennemis eussent emporté Gergeau, ils auraient enlevé toute la cour sans aucun obstacle.

Gergeau ayant été ainsi sauvé, le roi marcha

à Gien, et l'armée y ayant passé la Loire, le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt, qui commandaient chacun la moitié des troupes, allèrent se poster, le premier à Briare, et le second à Blesneau, avec l'infanterie, et répandirent la cavalerie en divers quartiers aux environs, afin qu'elle pût subsister plus commodément pour les fourrages, n'y ayant point encore d'herbe sur la terre. Le lendemain, le vicomte de Turenne étant allé dîner à Blesneau avec le maréchal d'Hocquincourt, et ayant vu par occasion la disposition de ses quartiers qui étaient extrêmement éloignés les uns des autres, il lui dit « qu'il ne pouvait s'empêcher de » lui témoigner qu'il le trouvait bien exposé, et » qu'il lui conseillait de resserrer ses quartiers. » A quoi le maréchal d'Hocquincourt répondit « qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'en fai- » sant une bonne garde on remédierait à tout. » Le vicomte de Turenne n'ayant répliqué rien autre chose, sinon « qu'il ne présumait pas as- » sez de lui-même pour prétendre lui donner » des avis, » il s'en retourna à son poste de Briare, et la nuit suivante on lui vint dire que le prince de Condé, qui était alors à la tête de l'armée ennemie, ayant forcé la garde avancée du maréchal d'Hocquincourt, avait pénétré jusqu'aux quartiers qui en étaient les plus éloignés. A cette nouvelle, le vicomte de Turenne prenant l'infanterie qu'il avait auprès de lui, résolut d'aller promptement au secours du maréchal d'Hocquincourt, quelque danger qu'il y y eût pour lui à se mettre en marche sans sa cavalerie, à qui il envoya ordre de le venir join-

dre en diligence à Ouzouer, entre Blesneau et Gien, où il fallait nécessairement qu'il allât se poster, afin de mettre la cour hors d'insulte : malheureusement pour lui il ne put trouver aucun guide; de manière que la nuit étant très-obscure, il devait craindre de donner à tous moments dans les troupes du prince de Condé. Il fallait donc qu'il s'arrêtât presque à chaque pas pour écouter les tambours et les timbales, et voir si nous ne nous approchions point trop des ennemis. Ayant marché dans ces inquiétudes durant toute la nuit, enfin il se trouva à la pointe du jour dans une fort grande campagne où la cavalerie l'étant venue joindre, il vit deux ou trois des quartiers du maréchal d'Hocquincourt en feu; et il apprit que le prince de Condé en avait enlevé cinq de suite, pillé tous les bagages, forcé l'infanterie à se renfermer dans Blesneau, et poussé la cavalerie trois ou quatre lieues vers la Bourgogne. La nouvelle de cette défaite répandit l'alarme dans la ville de Gien, et jeta la cour dans la dernière consternation. On crut que le roi allait être enlevé par le prince de Condé; on ne savait où le sauver, et le conseil, auquel assista le maréchal du Plessis-Praslin, délibéra sur la proposition qui fut faite de le mener promptement à Bourges, et de rompre le pont de Gien dès qu'il aurait passé la Loire. Cependant le vicomte de Turenne jugeant qu'il aurait bientôt le prince de Condé sur les bras, cherchait quelque poste avantageux où il pût l'arrêter seulement pendant un jour, pour donner le temps au maréchal d'Hocquincourt de rassembler les troupes

dissipées. Tous les officiers-généraux, au contraire, étaient d'avis qu'au lieu d'attendre avec des forces si inégales l'armée victorieuse, il fallait retourner vers Gien, pour mettre la personne du roi en sûreté, soutenant que c'était le seul parti qu'il y eût à prendre dans cette extrémité. Mais le vicomte de Turenne persistant dans son dessein, marchait toujours en avant. Fortement occupé du soin de pourvoir à un si grand danger, il n'écoutait personne : ainsi, sans rien répondre, il donnait ses ordres, et se hâtant de gagner un endroit qu'il avait remarqué la veille en revenant du quartier du maréchal d'Hocquincourt, et qu'il croyait tout-à-fait propre pour exécuter ce qu'il avait envie de faire, il pressait les troupes, qui allaient déjà à grands pas, de hâter encore leur marche; tellement qu'étant arrivé à ce poste qu'il cherchait, il résolut d'y attendre les ennemis. La Berge, son capitaine des gardes, lui vint dire là que chacun murmurait, et qu'on croyait qu'il allait tout perdre, s'il ne retournait au plutôt à la personne du roi pour le sauver. Le vicomte de Turenne, plus attentif alors à ce qu'on lui disait, par le plaisir qu'il avait d'avoir heureusement trouvé un endroit si favorable, qu'il n'avait remarqué le jour précédent qu'en passant, répondit à la Berge, qu'on proposait là une plaisante ressource; lui demandant si, après ce qui venait de se passer à Orléans, où l'on avait fermé les portes au roi, dont l'armée n'avait encore reçu aucun échec, on pouvait se flatter qu'aucune ville voulût le recevoir lorsqu'il se présenterait vaincu et fugitif. Il faut

ajouta-t-il, vaincre ou périr ici. Persuadé donc que les armes du roi seraient entièrement décréditées s'il fuyait devant les ennemis, il se disposait à leur faire tête dans une assez grande plaine, au milieu de laquelle était un bois et un marais qu'il avait devant lui; le bois était sur sa droite, le marais sur sa gauche. Il y avait entre l'un et l'autre une espèce de levée de terre ou chaussée par laquelle on pouvait venir à lui, et par où il ne pouvait passer que deux escadrons de front. Le prince de Condé avait quatorze mille hommes, et lui n'en avait que trois mille cinq cents. Néanmoins ayant fait ses réflexions sur le succès de son dessein, par rapport à la situation des lieux, il envoya le sieur Pertuis dire au cardinal Mazarin que le roi pouvait demeurer à Gien en assurance.

D'autre part, le prince de Condé, qui venait de défaire le maréchal d'Hocquincourt, ne croyant pas que le vicomte de Turenne osât l'attendre, s'avançait vers Gien, à dessein d'y envelopper le roi et toute la cour, et il fut fort surpris, lorsqu'étant arrivé au bout de la chaussée opposé à celui où était le vicomte de Turenne, il le vit arrêté là de manière qu'il semblait vouloir lui disputer le passage. Il est certain que s'il avait eu la liberté de mettre toute son armée en bataille dans le même côté de la plaine où était le vicomte de Turenne, il l'aurait taillée en pièces; et il eût pu passer également par sa droite et par sa gauche, en faisant le tour du marais ou du bois; mais le vicomte de Turenne voulant l'empêcher d'y faire réflexion, et l'engager à entrer dans la plaine, en passant

par la chaussée, sans lui laisser le temps d'examiner s'il ne pouvait point aller d'une manière plus sûre par un autre endroit, leva tout d'un coup son camp; et reprenant le chemin de Gien, il fit marcher ses troupes avec la même vitesse que s'il avait pris la fuite.

Le prince de Condé persuadé qu'il se sauvait à Gien, enfila aussitôt la chaussée pour le poursuivre. Le vicomte de Turenne, de son côté, ravi de le voir donner dans le piége, continuait à fuir devant lui; mais ne voulant pas laisser passer plus de troupes qu'il n'en pouvait battre, il fit enfin tout d'un coup volte-face et marcha l'épée à la main aux ennemis. Le prince de Condé, qui vit bien alors qu'il s'était laissé surprendre, envoya ordre à ses troupes de passer au plus vite; mais le vicomte de Turenne ayant prévu ce mouvement, avait fait pointer tout son canon droit à la chaussée, si bien que le canon emportant des files entières de ceux qui la repassaient, elle fut bientôt toute couverte de morts.

Cependant la cour était dans de grandes inquiétudes touchant le succès de cette journée, quelque chose que le vicomte de Turenne lui eût fait dire pour la rassurer. On envoyait des gens à tous moments pour savoir des nouvelles de ce qui se passait, et être averti assez à temps pour se sauver : on commençait à détendre l'appartement de la reine; les équipages avaient même passé le pont, et les pionniers se tenaient tout prêts à le rompre, pour mettre la Loire entre le roi et les ennemis, lorsqu'on apprit que le prince de Condé ayant manqué son coup, s'était retiré avec son armée, et que le vicomte

de Turenne revenait à Gien sans avoir perdu un seul homme. Le roi, le cardinal Mazarin et toute la cour lui donnèrent mille marques de reconnaissance, et la reine rendant témoignage à ce qui lui était dû pour un si important service, dit encore devant tout le monde, *qu'il venait de remettre une seconde fois la couronne sur la tête de son fils*.

Le prince de Condé se plaignit fort du malheur qui lui avait justement fait trouver en son chemin le seul homme du monde qui le pouvait empêcher de mettre fin à la guerre ce jour-là; et laissant son armée sous les ordres du comte de Tavannes, il s'en alla à Paris, pour y rassurer ses partisans, qui étaient fort ébranlés de ces deux grands coups par lesquels le vicomte de Turenne venait de donner tant de réputation aux armes du roi.

Le cardinal Mazarin fit faire une relation de cette heureuse journée, où, reprenant les choses dès la veille, il commençait par le conseil que le vicomte de Turenne avait donné au maréchal d'Hocquincourt de rapprocher ses quartiers; mais le vicomte de Turenne ayant vu cette relation avant qu'on l'imprimât, pria le cardinal Mazarin d'ôter cet article, lui représentant que ce maréchal avait déjà assez de chagrin d'avoir été battu, sans l'augmenter encore par une circonstance si mortifiante; et l'article fut ôté à sa prière, pendant que le maréchal d'Hocquincourt, voulant rejeter sa faute sur le vicomte de Turenne, se plaignait hautement de ce qu'il n'était pas venu assez tôt à son secours, et faisait tout ce qu'il pouvait pour lui imputer sa dé-

faite; ce qui ayant été rapporté au vicomte de Turenne, il ne dit autre chose, sinon : « Qu'un » homme aussi affligé que l'était ce maréchal » devait avoir au moins la liberté de se plaindre ».

La faute du maréchal d'Hocquincourt ayant été si glorieusement réparée, le roi continua sa route vers Paris, le long de la rivière d'Yonne. Le comte de Tavannes se mit aussitôt en campagne pour surprendre la cour en quelque endroit; mais le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt qui couvraient la marche, laissant Montargis et l'armée du prince de Condé sur leur gauche, firent passer le roi à Auxerre et à Sens, pour gagner Melun; et ne bornant pas leur attention à garantir la cour de toutes surprises, mais tâchant encore de dérober une marche au comte de Tavannes, pour couper son armée, firent une telle diligence, qu'ayant passé la rivière de Loing à Moret, et traversé la forêt de Fontainebleau, ils arrivèrent à la Ferté-Alais avant les ennemis; ils assurèrent par là Melun et Corbeil au roi, qui se rendit à Saint-Germain-en-Laie, et ayant de cette sorte couvert sa marche l'espace de près de quatre-vingt lieues, vinrent se camper à Chartres, entre l'armée du prince de Condé et Paris; ôtant ainsi au comte de Tavannes toute communication avec cette grande ville, de laquelle il tirait ses recrues et toutes les autres choses dont il pouvait avoir besoin.

Le comte de Tavannes n'ayant plus de fourrages à Montargis, et craignant les entreprises de l'armée du roi, s'il s'écartait dans la campagne pour y chercher de la subsistance, s'alla

enfermer avec son armée dans Étampes, où l'on avait retiré toute la récolte de la Beauce, province très-fertile en blés; et quelques jours après, mademoiselle y étant venue pour s'en retourner de là à Paris, et ayant envoyé demander un passeport au vicomte de Turenne par un trompette, le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt, qui savaient que l'armée du comte de Tavannes n'avait point été au fourrage ces deux jours-là, se doutant bien qu'elle irait sitôt que mademoiselle serait partie, marchèrent toute la nuit avec leurs troupes vers Étampes, pour voir s'ils ne pourraient point entreprendre quelque chose contre l'armée lorsqu'elle ferait son fourrage. Les premiers prisonniers qu'ils firent en approchant leur apprirent que le comte de Tavannes avait rangé son armée en bataille sur le chemin par où devait passer mademoiselle, qui avait souhaité de la voir sous les armes; curiosité qui coûta cher au prince de Condé : car le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt s'avancèrent avec tant de diligence, que le comte de Tavannes n'eut pas le temps de faire rentrer toute son armée dans la ville lorsqu'il les eut aperçus; si bien qu'ils lui taillèrent en pièces deux mille hommes dans le faubourg, outre plusieurs officiers, du nombre desquels fut le comte de Furstemberg, et firent deux mille sept cents prisonniers qu'ils emmenèrent avec eux à Chartres, avec tout ce qui fut pris dans le faubourg qui fut pillé. Trois jours après le succès de cette affaire, dont le vicomte de Turenne seul avait conçu le dessein, le maréchal d'Hocquincourt étant allé dans son gou-

vernement de Péronne, toute l'armée du roi demeura sous les ordres du vicomte de Turenne. Ce général, alors maître d'entreprendre ce qu'il jugerait à propos, voyant que toutes les forces du prince de Condé et de ses partisans, en-deçà de la Loire, étaient réduites à ce qui leur restait de troupes dans Étampes, et qu'en les dissipant il mettrait fin à la guerre civile, résolut d'aller assiéger cette ville, ou plutôt l'armée qui était dedans. Cette armée était de six mille hommes, et il n'en avait que sept mille cinq cents. Ainsi tout le monde regarda ce siége comme l'entreprise la plus téméraire; mais le prince de Condé, qui connaissait mieux que personne la capacité et la prudence du vicomte de Turenne, en jugea autrement. L'armée qui était dans Étampes était tout ce qui lui restait de troupes; il craignit que le vicomte de Turenne n'eût de tels avantages au siége de cette place, que cette armée ne fût enfin forcée de se rendre à discrétion, auquel cas il se trouverait sans ressource : il manda donc à l'archiduc Léopold, que s'il ne lui envoyait promptement du secours, son parti allait être entièrement détruit. L'archiduc voyant le pressant danger où il était, fit marcher en diligence vers Paris le duc de Lorraine, qui, dépouillé de ses états, n'avait pour tout bien que neuf à dix mille hommes de troupes qu'il s'était engagé d'employer au service du roi d'Espagne pour cette année-là.

Cependant le vicomte de Turenne continuait à battre la ville d'Étampes, au siége de laquelle le duc d'Yorck, qui fut depuis roi de la Grande-Bretagne, vint se trouver pour apprendre sous

lui le métier de la guerre; et quoique ce prince fugitif du royaume de ses pères fût alors dans une fortune fort au-dessous de sa naissance, le vicomte de Turenne en usa envers lui avec des manières si respectueuses et si tendres, qu'il lui fit en quelque façon oublier toutes ses infortunes. Il ne pouvait guère commencer par une plus belle occasion d'apprendre le métier que par celle de ce siége; car si les attaques furent vives, la défense ne fut pas moins vigoureuse : les assiégés, qui étaient en aussi grand nombre que les assiégeants, chassèrent ceux-ci de quelques ouvrages qu'ils avaient pris, de sorte qu'il fallut les reprendre une seconde fois; et le vicomte de Turenne n'était pas encore fort avancé lorsque ayant appris que le duc de Lorraine marchait à grandes journées; il manda au cardinal Mazarin qu'il croyait ne devoir pas attendre qu'il se trouvât enfermé entre l'armée de ce prince et celle du prince de Condé. Mais le duc de Lorraine ayant fait accroire au cardinal Mazarin que c'était pour le service du roi qu'il amenait ses troupes en France, ce cardinal envoya des routes pour les faire venir par Étampes, et manda au vicomte de Turenne qu'il eût à demeurer sans rien craindre; qu'il avait un traité secret avec le duc de Lorraine, et qu'il était sûr de lui et de son armée. Le vicomte de Turenne continua donc le siége, pressa ses attaques, se rendit maître de la contrescarpe et de la demi-lune, et allait attacher le mineur aux murailles de la ville, lorsque le cardinal Mazarin lui fit savoir par un courrier, que sitôt que le duc de Lorraine était arrivé à Paris, il s'était déclaré

pour le prince de Condé ; que son armée était au-dessus de Charenton, entre la Seine et la Marne, et qu'il faisait remonter de Paris un grand nombre de bateaux à dessein de faire un pont. A cette nouvelle le vicomte de Turenne leva le siége d'Étampes, vint passer la Seine à Corbeil, traversa la forêt de Senart, et s'approcha le plus près qu'il put du duc de Lorraine. Ce prince s'était campé sur la hauteur de Villeneuve-Saint-Georges, poste très-avantageux ; où il avait devant lui la rivière d'Yerre, à sa gauche un bois, et à sa droite la Seine, sur laquelle il faisait faire un pont, afin que son armée et celle du prince de Condé se pussent joindre. Le vicomte de Turenne ayant reconnu cette disposition, alla sur le soir passer l'Yerre auprès de Brunoy, marcha toute la nuit autour de Grosbois, et ayant gagné le derrière du camp des ennemis à la pointe du jour, il se disposa à aller les attaquer, quoiqu'il eût trois mille hommes moins qu'eux. Le duc de Lorraine, qui ne subsistait plus que par le moyen de ses troupes, ne voulant pas les exposer au sort d'une bataille, lui envoya demander quartier. Le vicomte de Turenne, qui savait que l'armée d'Étampes venait joindre les Lorrains, et qui craignait qu'elle ne parût à tous moments, demanda au duc de Lorraine qu'il lui livrât son pont sur-le-champ, et qu'il sortît de son poste à l'heure même pour s'en retourner d'où il était venu ; et s'avançant toujours plus près pour achever de le déterminer, le duc, qui vit bien qu'il allait charger, livra son pont, qui fut aussitôt rompu, et donna des otages pour assurance qu'il sortirait du royaume à jours comp-

tés et par la route qui lui serait prescrite; et au même instant il commença à faire défiler ses troupes devant le vicomte de Turenne, qui demeura en bataille jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement sorties de leurs retranchements. L'armée d'Étampes, qui arriva alors de l'autre côté de la Seine, voyant le pont rompu et le duc de Lorraine parti, se retira à Villejuif, où le prince de Condé étant venu en prendre le commandement, il la mena à Saint-Cloud : il la fit camper le long de la rivière jusqu'à Suresne, et s'étant assuré du pont de Saint-Cloud, il crut n'avoir rien à craindre dans ce poste, quoiqu'il n'eût plus que cinq mille hommes.

D'autre part, le vicomte de Turenne persistant dans le dessein qu'il avait formé de dissiper ce reste de troupes pour mettre fin à la guerre, et voyant que de quelque côté qu'il marchât au prince de Condé, ce prince pouvait toujours mettre la Seine entre son armée et celle du roi, en faisant rompre le pont de Saint-Cloud, et éviter le combat; il engagea le cardinal Mazarin à faire venir de Lorraine le maréchal de la Ferté avec le corps qu'il y commandait, afin d'avoir assez de troupes pour aller attaquer les ennemis par devant et par derrière en même temps, ce qu'il ne pouvait faire avec son armée, qui, par les pertes qu'il avait faites à Étampes, n'était plus que de six mille hommes. En attendant ce renfort, il alla prendre la cour à Melun où elle était alors; il passa la Marne à Lagny, et la mena à Saint-Denis, où son armée se rendit aussitôt; et le maréchal de la Ferté l'ayant joint avec trois mille hommes, ils ordonnèrent qu'on

leur amenât de Pontoise des bateaux pour faire un pont à Épinay, et y faire passer une partie de leurs troupes, afin que le maréchal de la Ferté pût attaquer le prince de Condé de l'autre côté de la Seine, pendant que le vicomte de Turenne l'attaquerait en-deçà. Mais à peine le pont fut-il achevé, que le prince de Condé en ayant eu avis, et voyant que sa défaite était inévitable s'il demeurait dans son camp, résolut de mener son armée dans cette langue de terre où se fait la jonction de la Seine et de la Marne au-dessus de Charenton, comme le meilleur poste qu'il pût prendre aux environs de Paris. Dans cette vue il décampa à l'entrée de la nuit; il passa sur le pont de Saint-Cloud, et le fit rompre; il traversa le bois de Boulogne, descendit au Cours la Reine, croyant venir passer au milieu de la ville par la porte de la conférence; mais les Parisiens n'ayant point voulu la lui ouvrir, il fut obligé de faire le tour de la ville pour gagner le poste où il voulait aller. Il tourna donc au bout du Cours la Reine, prit entre le Roule et la porte Saint-Honoré, marcha par la Ville-l'Évêque, par les Porcherons, et laissant Montmartre à gauche, il alla passer le long des faubourgs Saint-Denis, Saint-Martin et du Temple, faisant défiler ses troupes par les fossés et les jardinages qui se trouvent autour de la ville de ces côtés-là, et pressant la marche tant qu'il pouvait, dans la crainte que le vicomte de Turenne ne tombât sur son arrière-garde avant avant qu'il fût à Charenton. Mais le vicomte de Turenne ayant su que le prince de Condé avait décampé, et se doutant bien qu'il voulait aller

prendre le poste d'entre la Seine et la Marne, où il aurait pu tirer les choses en longueur, partit aussitôt d'Epinay pour le suivre; et ayant fait avertir le maréchal de la Ferté qui était déjà au-delà de la rivière, de revenir le joindre avec ses troupes, marcha toute la nuit avec les siennes; il passa par Saint-Denis et par la Chapelle; il joignit sur les huit heures l'arrière-garde de l'armée du prince de Condé au faubourg Saint-Martin, et l'ayant fait charger, l'alarme se répandit en un moment jusqu'à l'avant-garde qui était déjà bien près du faubourg Saint-Antoine. Le prince de Condé voyant alors qu'il lui était impossible de gagner le poste où il voulait mener son armée, fit faire halte; et trouvant à la tête du faubourg Saint-Antoine des retranchements que les Parisiens y avaient faits pour arrêter les Lorrains qui venaient piller jusqu'aux portes de Paris pendant qu'ils étaient à Villeneuve-Saint-Georges, il profite de cet avantage que le hasard lui offre : à mesure que ses troupes arrivent il les fait entrer dans ce faubourg, à toutes les avenues duquel il trouve encore des barrières faites pour arrêter les denrées qui paient des droits d'entrée, outre les retranchements qui étaient à la tête. Les Parisiens ne voulant pas recevoir ses bagages dans la ville, il les fait mettre le long du fossé; il fortifie les retranchements et les barrières autant que le temps le peut permettre; il fait faire des barricades et des traverses au milieu des rues; il fait percer les maisons, et y loge des mousquetaires qui puissent tirer à couvert; il garnit de cavalerie et d'infanterie tous les endroits par où il peut être atta-

qué, et il en donne le commandement à des officiers également distingués par leur expérience; il fait sa place d'armes du grand espace qui est devant la porte de la ville, et prend toutes les précautions nécessaires pour une vigoureuse défense.

Cependant le vicomte de Turenne avait continué de charger l'arrière-garde de l'armée ennemie, en la suivant le long des faubourgs, et était enfin arrivé à celui de Saint-Antoine, où il voulait demeurer sans combattre jusqu'à ce que le maréchal de la Ferté l'eût joint, afin qu'attaquant ensemble le prince de Condé, l'un du côté de Rambouillet et l'autre du côté de Pincourt, il ne pût absolument échapper, et de cette sorte sa défaite paraissait infaillible. Mais le cardinal Mazarin croyant que les troupes du vicomte de Turenne seules étaient suffisantes, lui fit donner ordre d'attaquer les ennemis par le roi même qu'il avait amené sur la hauteur de Charonne, afin que de cet endroit il pût voir tout ce qui se passerait dans une action qui allait, selon toutes les apparences, donner le dernier coup au parti du prince de Condé, et finir la guerre civile.

Le vicomte de Turenne suspendit néanmoins l'exécution de cet ordre; et différant tant qu'il pouvait le combat pour s'assurer mieux la victoire, il envoya représenter à la cour que son canon n'était point encore arrivé, et qu'il y aurait de la témérité à attaquer sans canon une armée dans un poste aussi bien retranché que l'était le faubourg où le prince de Condé s'était logé. Mais le cardinal Mazarin impatient de voir enta-

mer l'affaire, lui envoya un second ordre de la commencer, et cela en termes si absolus, que ce prince ne pouvant s'empêcher de l'exécuter, s'y prépara tout de bon, et prit toutes les mesures qui pouvaient le faire réussir dans cette importante journée.

Pour avoir une idée juste du terrain qui servit de scène à cette grande action, il faut se figurer le faubourg Saint-Antoine comme une espèce de patte d'oie dont la partie la plus large s'étend du côté de la campagne, et va toujours en se resserrant du côté de la porte de la ville. Tout cet espace est divisé par cinq rues, dont trois grandes le percent de part en part, savoir, la grande rue qui est au milieu du faubourg, et qui va depuis la porte jusque dans la campagne; la rue de Charenton, qui est sur la droite, et la rue de Charonne sur la gauche. Ces trois rues suivent la disposition de la patte d'oie, et sont plus écartées l'une et l'autre à proportion qu'elles sont près de la campagne. Des deux autres, l'une perce depuis la campagne jusqu'au milieu du faubourg, et aboutit dans la grande rue du côté de celle de Charenton, et l'autre est du côté de Charonne. Outre ces cinq rues, qui partagent le faubourg dans sa longueur, il y en a plusieurs qui le traversent dans sa largeur, plus ou moins longues, selon qu'elles sont plus proches de la ville ou de la campagne.

Le vicomte de Turenne, qui connaissait parfaitement ce faubourg, commença par étendre son armée sur une seule ligne courbe, depuis le bas de Charonne jusqu'à la rivière de Seine.

pour ne laisser aucune issue libre aux troupes du prince de Condé. Après cela il fit plusieurs détachements pour les attaques qu'il ordonna de faire à la tête de chaque rue, lorsqu'on aurait forcé les premiers retranchements. Il commanda qu'on eût soin de s'assurer des rues de traverse à mesure qu'on avancerait dans le faubourg, afin que les divers corps de troupes pussent se prêter la main l'un à l'autre dans les grandes rues et s'entre-secourir. Ayant donné ses ordres pour toutes les autres choses qu'il jugea à propos, il marcha aux retranchements des ennemis, qui faisaient un feu terrible; il les chassa néanmoins par un feu supérieur; il fit combler les retranchements, et se trouvant à l'entrée du faubourg, il s'avança vers la grande rue, dont il s'était destiné l'attaque; il en fit abattre la barrière à coups de hache; il en força même la barricade, malgré la vigoureuse résistance de ceux qui la défendaient, et, marchant en bataille dans cette grande rue, en renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, il allait emporter les traverses, derniers retranchements des ennemis, lorsque le prince de Condé, estimant qu'il devait marcher lui-même pour repousser le vicomte de Turenne, ramassa autour de lui toutes les personnes de qualité de son armée, qui n'avaient point de commandement, les volontaires et les gentilshommes qui étaient à son service, et à la tête de ce corps de cavalerie, ayant fondu sur les troupes du roi, il les fit plier et les ramena battant jusqu'à la barricade, derrière laquelle le vicomte de Turenne ayant pris des gens frais

pendant que le prince de Condé faisait reprendre haleine aux siens, il passa une seconde fois la barricade, taillant en pièces tous ceux qui se présentaient devant lui. Il força toutes les traverses, et il avait déjà pénétré jusqu'à l'abbaye de Saint-Antoine, qui est au milieu du faubourg; mais le prince de Condé étant revenu fondre sur lui avec son escadron choisi, le fit encore reculer jusqu'au-delà de la grande barricade. Le vicomte de Turenne revint une troisième fois à la charge; il entra encore très-avant dans la rue, et trouvant toujours le prince de Condé devant lui, il fut encore repoussé. On ne saurait combattre avec plus d'opiniâtreté qu'on le fit en cet endroit. Les maisons de cette rue furent prises et reprises par les deux partis. Le prince de Condé et le vicomte de Turenne essuyèrent souvent le feu des mousquetaires qui étaient dedans, pour aller l'un à l'autre. Jamais deux généraux n'en vinrent aux prises de plus près que firent là ces deux grands hommes. Ils se mêlèrent, l'épée à la main, à toutes les charges qui furent faites. Ils se trouvèrent partout au milieu du feu des armes. Ils combattirent souvent l'un contre l'autre à la portée du pistolet, et ils étaient tous deux couverts de sang. Les autres attaques se firent et furent soutenues avec la même vigueur. La confusion fut si grande en quelques endroits, que deux escadrons du prince de Condé se prenant pour ennemis, se chargèrent l'un l'autre pendant que ceux du vicomte de Turenne donnaient également sur tous les deux. Les comtes de Bossut et de Castres, les marquis

de Flammarin et de la Roche-Giffart y furent tués du côté du prince de Condé, et le duc de la Rochefoucault y reçut un coup de mousquet dont il pensa perdre la vue. Du côté de l'armée du roi, les marquis de Saint-Maigrin et de Nantouillet furent tués, et le marquis de Mancini, neveu du cardinal Mazarin, blessé à mort. Enfin le vicomte de Turenne après avoir bien des fois avancé et reculé dans la grande rue, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de forcer ce gros de gens de qualité et de braves qui étaient autour du prince de Condé, affaiblit adroitement son attaque, pour fortifier celle du comte de Navailles qui combattait à sa gauche dans la rue de Charenton, de sorte que le comte de Navailles ayant forcé les barricades et les traverses, se voyait maître de toute la rue, et allait prendre le prince de Condé par derrière pour l'envelopper, si ce prince, averti qu'il allait être coupé, n'eût promptement gagné sa place d'armes. Les troupes du prince de Condé, rebutées de tant d'attaques, refusèrent d'avancer, et ne lui voulurent plus obéir. Le canon du vicomte de Turenne étant arrivé en ce moment, il le fit pointer à la tête de chaque rue, où personne n'osa plus paraître, et toute l'armée du prince de Condé s'étant recognée contre la porte de la ville et dans la place qui est au-devant, le vicomte de Turenne fit avancer son canon, et allait faire un carnage épouvantable de toutes ces troupes ainsi serrées et ramassées, lorsque les Parisiens, qui jusque-là étaient demeurés spectateurs neutres entre les deux partis, voyant l'extrémité où était réduit

le prince de Condé, se déclarèrent en sa faveur, et lui ouvrirent les portes de la ville. Le maréchal de la Ferté, qui arriva alors, ayant joint le corps qu'il commandait au vicomte de Turenne, ce prince allait suivre les ennemis jusque dans la ville, où ils se sauvaient avec beaucoup de désordre; mais Mademoiselle s'étant fait ouvrir la Bastille, et ayant fait tirer le canon sur l'armée du roi, le vicomte de Turenne fut obligé de se retirer.

Le prince de Condé ayant passé au travers de Paris avec son armée, la mena au-delà du faubourg Saint-Victor, vers la Salpêtrière, entre la Seine et la rivière de Bièvre ou des Gobelins, et s'étant retranché entre ces deux rivières de telle sorte qu'on ne pouvait ni le forcer ni affamer son armée, qui avait derrière elle Paris, d'où elle tirait abondamment toutes sortes de subsistances, il écrivit à l'archiduc Léopold, pour lui représenter qu'il n'était plus en état de tenir la campagne, et que s'il ne lui envoyait de plus puissants secours que par le passé, il ne pouvait pas résister à l'armée du roi. L'archiduc craignant que le prince de Condé n'abandonnât le parti s'il ne lui accordait tout ce qu'il demandait, lui envoya aussitôt son armée de Flandre, sous les ordres du comte de Fuensaldaigne, et engagea en même-temps le duc de Lorraine, qui était demeuré sur les frontières, à marcher avec ses troupes. Ces deux armées faisaient plus de vingt mille combattants : elles avaient ordre de joindre le prince de Condé, et d'aller ensuite accabler l'armée du roi, qui n'était que de huit mille hommes.

Mazarin n'eut pas plutôt appris ce dessein, qu'il crut que tout était perdu. Il voulut traiter avec le prince de Condé; mais ce prince, qui, à l'approche de tant de troupes, se flattait d'être bientôt en état de lui faire la loi, n'écouta ses propositions que pour gagner du temps, en le leurrant d'un accommodement. On envoya à Rouen pour savoir si on voudrait recevoir la cour; mais les Normands, de qui le cardinal Mazarin n'était pas plus aimé que des Parisiens, refusèrent de donner retraite au roi tant que ce cardinal serait auprès de lui. On chercha un autre asile en Bourgogne, mais ce fut sans succès. Le cardinal Mazarin, rejeté de tous côtés, avait enfin résolu de mener le roi à Lyon, et il se disposait déjà à partir pour s'y en aller avec toute la cour, lorsque le vicomte de Turenne lui fit pour ainsi dire toucher au doigt et à l'œil que si on s'éloignait si fort de Paris, les Espagnols en seraient bientôt les maîtres, et que de se retirer à Lyon c'était leur abandonner tout ce qui était depuis cette ville jusqu'en Flandre. Il lui fit comprendre qu'il n'y avait rien à craindre ni du duc de Lorraine ni du comte de Fuensaldaigne, tant qu'ils n'auraient pas joint le prince de Condé; et que, pour empêcher leur jonction, il fallait faire en sorte que l'armée du roi fût toujours entre lui et eux; si bien qu'ayant fait goûter ces raisons au cardinal Mazarin, il mena la cour à Pontoise, afin qu'elle ne fût pas si exposée aux entreprises du prince de Condé; et ayant su que les ennemis étaient déjà arrivés à Chauny, petite ville sur la rivière d'Oise, il marcha à Compiègne, pour défendre le passage de la rivière d'Aisne.

Ce fut durant ce séjour de la cour à Pontoise que le duc de Bouillon y mourut après quatorze jours de maladie, dans un temps où par la supériorité de ses lumières pour le gouvernement, il avait pris un si grand ascendant sur tous les ministres dans le conseil, qu'on commençait à le regarder comme un homme plus capable d'être à la tête des affaires que le cardinal Mazarin même, et qu'il allait être bientôt en état, par son crédit, de rétablir les brèches irréparables qu'il avait faites à sa maison. C'est ce que le duc de la Rochefoucauld donne assez à connaître dans ses mémoires, et la réflexion qu'il fait sur cela est si belle qu'assurément on me saura bon gré d'en avoir paré mon ouvrage. La voici en propres termes : « Dans le temps » que M. de Chavigny mourut, le duc de Bouillon » mourut à Pontoise. Cette mort devrait elle » seule guérir les hommes de l'ambition, et les » dégoûter des plans divers qu'ils font pour leur » élévation, car l'ambition du duc de Bouillon » était soutenue de toutes les grandes qualités » qui pouvaient la rendre heureuse. Il était » vaillant et savait parfaitement tous les ordres » de la guerre : il avait une éloquence facile, na- » turelle et insinuante; il avait l'esprit net; fer- » tile en expédients, et propre à soutenir les af- » faires les plus difficiles. Outre qu'il avait un » sens droit et un discernement admirable, il » écoutait les conseils qu'on lui donnait avec » douceur, avec attention et avec un certain » égard avec lequel il faisait valoir les raisons » des autres, et semblait en tirer ses résolutions. » Ces avantages pourtant lui furent presque inu-

» tiles, par l'opiniâtreté de sa fortune, qui s'op» posa toujours à sa prudence, et il mourut pré» cisément dans le temps que cette même pru» dence et les besoins de la cour l'avaient appa» remment surmontée. »

Quoique le vicomte de Turenne ne fût pas insensible au rétablissement de sa maison, ce ne fut point par cet endroit qu'il fut touché de la mort du duc de Bouillon : il pleura un frère très-aimable, et pour qui il avait toute la tendresse possible. Il faudrait être d'un aussi bon naturel que lui pour comprendre combien sa douleur fut vive; et ce qui achevait de la rendre accablante pour lui, c'est qu'il était obligé, malgré qu'il en eût, de l'étouffer et de la renfermer en lui-même; l'état étant alors en un si grand danger que, s'il avait paru la moindre altération sur son visage, on aurait cru les affaires du roi entièrement ruinées.

En effet, le comte de Fuensaldaigne, après la prise de Chauny, avait joint le duc de Lorraine : ils avaient passé l'Aisne; ils avaient marché à Fismes, et allaient s'avancer vers la Marne, si le vicomte de Turenne ne s'y fût opposé. Mais ce général se tenant toujours vis-à-vis d'eux pour observer leurs mouvements, fit si bien poster son petit corps de troupes, qu'en quelque endroit qu'ils se présentassent il leur en fit partout une barrière impénétrable; de sorte que le comte de Fuensaldaigne fut contraint de retourner en Flandre avec son armée, de laquelle il détacha néanmoins six mille hommes qu'il laissa au duc de Lorraine qui les lui demanda, l'assurant qu'avec ce renfort il

saurait bien venir à bout de joindre l'armée du prince de Condé. Ainsi, le duc de Lorraine se trouvant à la tête de seize mille hommes, manda au prince de Condé qu'il allait tâcher de se se poster encore une fois à Villeneuve-Saint-Georges, où il ferait faire un pont sur la Seine, par le moyen duquel leurs armées pourraient se joindre. Dans cette vue il proposa quelques articles à la cour, se flattant qu'on ne prendrait pas si près garde aux mouvements qu'il ferait faire à son armée pendant qu'on traiterait d'un accomodement avec lui; mais comme on y avait déjà été trompé, le vicomte de Turenne observa ses démarches d'une manière qui lui fit bien voir qu'on ne faisait aucun fond ni sur ses propositions ni sur sa parole. Ayant donc tenté en vain de passer la Marne aux environs de Lagny, de Meaux et de Château-Thierry, et sachant bien que le vicomte de Turenne n'oserait pas s'éloigner beaucoup de Pontoise où était le roi, à cause du voisinage du prince de Condé, il alla passer la Marne vers Châlons, presqu'à l'extrémité de la Champagne, et redescendant ensuite entre cette rivière et la Seine, il s'avançait à grandes journées par la Brie, se hâtant de gagner la hauteur de Villeneuve-Saint-Georges; mais le vicomte de Turenne ayant passé la Marne à Lagny, arriva à ce poste avant le duc de Lorraine, et s'y retrancha d'une manière à ne pas craindre qu'on osât l'y attaquer. Cependant, comme en demeurant là les deux armées ennemies pouvaient se joindre sans aucune opposition, on crut que le parti qu'il avait pri[illegible] [illegible]es suites très-

fâcheuses pour lui. Le prince de Condé ne manqua point de venir avec son armée trouver le duc de Lorraine qui était à Montgeron.

Ils unirent leurs troupes; ils délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire; et ne jugeant pas à propos d'attaquer le vicomte de Turenne de ce côté-là, où il leur aurait fallu passer la rivière d'Yerre devant lui, ils résolurent de s'y prendre comme il avait fait lui-même lorsque le duc de Lorraine occupait ce même poste. Ils allèrent donc passer l'Yerre aux environs de Brunoy; ils tournèrent autour de Grosbois, et vinrent se présenter en bataille dans la plaine qui est du côté de Charenton. Ils avaient vingt mille hommes, et le vicomte de Turenne n'en avait que huit mille. Néanmoins, lorsqu'ils eurent vu comment il avait fortifié son camp, ils ne crurent pas pouvoir mieux réussir par cet endroit que par l'autre; et n'osant entreprendre de forcer ses retranchements, ils résolurent de lui fermer tellement le passage de ce côté-là, qu'il ne pût se retirer que par l'une des deux rivières entre lesquelles il était resserré, et de profiter de l'avantage qu'ils auraient à l'attaquer dans sa retraite. Comme il n'avait que vingt-huit escadrons de cavalerie, et qu'ils en avaient quatre-vingt, il leur fut aisé de lui barrer la plaine; ils s'approchèrent de lui à la portée du canon; ils se campèrent là; ils s'y retranchèrent, et le tenant assiégé dans l'angle des deux rivières, où il était, ils mandèrent à ceux de leur parti qui étaient à Paris, qu'ils avaient enfin réduit le vicomte de Turenne, ou à combattre ou à périr de faim dans son camp; qu'il ne leur pou-

vait plus échapper, et que sa défaite était inévitable; et il n'y avait personne qui ne le crût et qui n'en jugeât ainsi. Tout le monde frondait ouvertement la conduite de ce général, sur ce qu'il s'était laissé enfermer de cette manière; quelques-uns même l'accusaient d'intelligence avec les ennemis. Jamais la cour ne ne s'était vue si embarrassée : le roi avait encore une fois éloigné le cardinal Mazarin pour faire cesser le prétexte de la guerre civile; mais les ennemis n'en avaient que plus d'audace, regardant l'éloignement de ce cardinal comme un effet de la faiblesse du conseil, qui cédait à la nécessité où ils avaient su le réduire. Le parlement avait déclaré le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, et le prince de Condé généralissime des armées de la couronne. Les ministres tremblants faisaient des offres excessives à ce prince, qui, se regardant déjà comme l'arbitre de tout, rejetait bien loin tous les projets d'accommodement qu'on lui proposait, quelque avantageux qu'ils lui fussent, et jamais il n'avait conçu de si hautes espérances, lorsque le vicomte de Turenne, ne pouvant subsister plus long-temps dans son camp, où il y avait déjà cinq semaines qu'il était, et voyant qu'il fallait nécessairement en déloger, se mit à observer les ennemis comme s'il se fût promis quelque avantage dans son poste, sur les mouvements de son armée. Il ordonna même à son avant-garde d'escarmoucher de temps en temps pour leur faire croire qu'il voulait en venir aux mains; il fit remplir de pieux de bois fichés en terre tout l'espace qu'il avait dessein de laisser

derrière lui pour y embarrasser les ennemis, en cas qu'ils voulussent le poursuivre. Il fit faire plusieurs ponts sur la rivière d'Yerre; il fit défiler son armée si secrètement durant cette nuit, qu'avant que les ennemis s'aperçussent d'aucun mouvement, il était déjà arrivé à Corbeil avec son artillerie et ses bagages. Cette retraite le combla de gloire, et couvrit de confusion les ennemis.

Peu de jours après le duc de Lorraine s'en retourna en Flandre, et le prince de Condé se retira parmi les Espagnols. Les affaires ayant ensuite changé de face, la reine ramena le roi à Paris, où il fut reçu au milieu des acclamations et des applaudissements du peuple. Elle y établit l'autorité royale avec tant de hauteur, qu'au premier ordre le duc d'Orléans se retira à Limours, mademoiselle à Saint-Fargeau, et tous les officiers du parlement qui étaient suspects, aux divers endroits qui leur furent désignés pour exil. Le vicomte de Turenne fut toujours auprès de la personne du roi, à son entrée dans Paris, mais il ne demeura pas longtemps à la cour; et sachant que le prince de Condé avait pris Château-Porcien, Rethel, Mouson, Sainte-Menehould, Bar-le-Duc et quelques autres places, à la faveur desquelles il se flattait d'hiverner en France, il résolut de recommencer la campagne, quoiqu'on fût dans la saison où les autres ont coutume de la finir. Il dit au roi en partant, qu'il espérait empêcher les ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans le royaume. Il alla se remettre à la tête de l'armée avec le maréchal de la Ferté. Il s'avança

du côté de la Lorraine, et sans s'amuser à toutes les petites places où les ennemis avaient mis garnison pour l'arrêter, il marcha droit à eux dans le dessein de leur livrer bataille. Il passa la Meuse derrière laquelle était le prince de Condé, aux environs de Toul, et le prince de Condé se retira aussitôt à Commercy. Le vicomte de Turenne l'y poursuivit, et le poussant toujours devant lui, il le fit reculer de Commercy à Saint-Michel, de Saint-Michel à Damvilliers, et de Damvilliers encore plus loin dans le Luxembourg, où il le força de se retirer; et rabattant ensuite sur les petites places de la Lorraine, il les prit toutes à discrétion. Le cardinal Mazarin apprenant ces succès, rentra dans le royaume, et vint trouver le vicomte de Turenne comme il assiégeait Bar-le-Duc, se flattant qu'on attribuerait à ses conseils les entreprises de ce général, et que cela le réconcilierait peut-être avec les peuples dont il était si prodigieusement haï. Le siége de Bar-le-Duc ne dura que sept jours, et après la prise de cette ville le vicomte de Turenne marcha à Château-Porcien, dont il se rendit maître en six jours. Il est vrai que le prince de Condé avait pris Vervins durant le siége de cette dernière place; mais le vicomte de Turenne ne voulant laisser aux ennemis aucun poste en Picardie, mena son armée à Vervins, et cette place ne tint que douze heures, quoique la garnison fût de seize cents hommes. Il eût bien voulu enlever encore au prince de Condé Rethel, Mouson et Sainte-Menehould, avant de quitter la frontière; mais le froid excessif qu'il

faisait cette année avait tellement gelé la terre, qu'il fut impossible d'ouvrir la tranchée devant aucune de ces places.

Il s'en retourna à Paris avec le cardinal Mazarin, qui fut aussitôt remis à la tête des affaires. Le roi donna le gouvernement du Limousin au vicomte de Turenne, et le fit ministre d'état, afin qu'il eût entrée au conseil pendant tout le temps qu'il resterait à la cour.

Ce fut sur la fin de cet hiver que le vicomte de Turenne épousa mademoiselle de la Force. Elle était d'une des plus grandes maisons de la Guienne, et fille unique et héritière du maréchal duc de la Force; mais les qualités de l'esprit et du cœur étaient en elle fort au-dessus des avantages de la naissance et de la fortune. Les vertus que l'on a tant de peine à inspirer aux personnes de son sexe à force d'instruction et d'exemples, semblaient être le fond même de son tempérament et de son caractère. Elle avait naturellement dans l'âme je ne sais quelle grandeur qui ne devait rien à l'éducation. C'était l'esprit le plus élevé et en même-temps le plus docile. Elle possédait les langues savantes, et avait des connaissances qui passent de beaucoup la portée ordinaire des femmes, sans se croire pour cela au-dessus d'elles. Ses manières, quoique pleines de dignité, étaient toutes simples et tout unies. Enfin, pour faire comprendre tout son mérite en deux mots, elle était véritablement digne d'être la femme du vicomte de Turenne.

Ce prince passa avec elle le printemps de cette année là; car, comme nos troupes avaient

fatigué durant presque tout l'hiver, nous ne pûmes nous remettre en campagne qu'au mois de juin. Il prévint néanmoins encore les ennemis, et sachant qu'une partie de leur armée était sur la Sambre et l'autre dans le Luxembourg, il s'alla mettre entre deux avec ses troupes, et ayant obligé par là les ennemis à faire un grand détour pour se joindre, il eut le temps de leur prendre Rethel avant qu'ils pussent être assemblés.

Il est vrai qu'alors ayant trente mille hommes, et le vicomte de Turenne n'en ayant que douze mille, ils firent trembler la Picardie, sur les frontières de laquelle le prince de Condé vint se présenter, menaçant le royaume d'une invasion générale. Il n'y avait point de garnison dans la plupart des places, et s'il y en avait dans quelques-unes, c'était si peu de chose qu'on n'y devait faire aucun fond en cas de siége. Cependant, comme elles étaient également exposées, on ne savait laquelle serait la première attaquée : les ennemis pouvaient choisir à leur gré Corbie, Péronne, Ham, Saint-Quentin, Guise ou Noyon. Il aurait fallu jeter des troupes dans toutes ces places, ce que le vicomte de Turenne ne pouvait faire sans réduire son armée à rien, n'ayant que sept mille hommes d'infanterie. Dans cet état il résolut de conserver son armée entière; de suivre le prince de Condé partout où il irait, et de ne s'éloigner jamais plus de trois lieues des ennemis, afin que s'ils venaient assiéger quelque place, il pût être à portée d'en renforcer la garnison, et de choisir toujours à trois lieues à la

ronde autour de leur camp, l'endroit le plus avantageux pour s'y poster; et c'est ce qu'il exécuta avec succès durant toute cette campagne. Le prince de Condé vint plusieurs fois reconnaître son camp et son armée; mais l'ayant toujours trouvé très-bien retranché, il ne jugea pas à propos de l'attaquer. Il voulut faire venir de Cambrai un grand convoi de vivres; mais le vicomte de Turenne en ayant été averti, passa promptement la Somme, et s'étant avancé avec cinq cents chevaux jusqu'à Bapaume, les ennemis, qui étaient déjà sortis de Cambrai, n'osèrent passer outre, et y rentrèrent au plutôt avec leur convoi. Le prince de Condé détacha le comte de Duras avec trois mille chevaux, pour aller investir Guise; mais le vicomte de Turenne ayant aussitôt repassé la Somme, envoya dans Guise deux mille chevaux qui y arrivèrent avec le comte de Duras, quoiqu'ils eussent la moitié plus de chemin à faire que lui. Le prince de Condé et l'archiduc Léopold, qui avaient joint depuis peu l'armée ennemie, voyant ainsi tous leurs desseins traversés, furent quinze jours à délibérer sans rien entreprendre; et après avoir tenu beaucoup de conseils, ils quittèrent enfin la Picardie, et marchant à grandes journées en Champagne, ils allèrent assiéger Rocroi, qui est la dernière ville frontière de cette province du côté de la Flandre. Comme cette place est tout entourée de bois, et qu'il est impossible de la secourir quand elle est une fois investie, le vicomte de Turenne leur laissa faire le siége, et cependant nous allâmes prendre Mouson et

Sainte-Menehould, de sorte que les ennemis furent entièrement chassés de la France, où il ne leur resta plus aucune place que Rocroi.

L'année suivante le roi étant allé se faire sacrer à Reims, le cardinal Mazarin, pour donner de l'éclat à cette cérémonie, eut dessein de faire en même-temps quelque conquête sur les ennemis; et le ressentiment qu'il avait contre le prince de Condé lui ayant fait choisir Stenay, qui était la place de sûreté favorite de ce prince, Fabert eut ordre d'en faire le siége, et le vicomte de Turenne fut chargé du soin d'en empêcher le secours.

Le prince de Condé, piqué de ce qu'on s'attachait à une ville qui lui appartenait, et ne voyant pas jour à la pouvoir secourir, se proposa d'assiéger de son côté quelque place de réputation dont la conquête pût le venger de la prise de Stenay, et même dédommager les Espagnols de toutes leurs pertes passées. Dans cette vue il fit consentir l'archiduc Léopold au siége d'Arras, capitale du pays d'Artois, laquelle n'est qu'à quarante lieues de Paris; la place était déjà investie, qu'on ne pouvait encore croire que les ennemis osassent former une pareille entreprise. Mondejeu, qui était gouverneur d'Arras, s'attendait si peu à être assiégé, qu'il avait envoyé toute sa cavalerie, à la réserve de cent maîtres, à de Bar, qui avait ordre de se jeter avec le camp volant qu'il commandait sur la frontière, dans la première ville des environs qui serait investie; et il ne put rentrer dans Arras, où Mondejeu se trouvait avec deux mille cinq

cents hommes de pied et cent chevaux pour toute garnison.

Le cardinal Mazarin, alarmé de cette entreprise, s'adressa au vicomte de Turenne pour y mettre ordre, lui offrant pour cela de faire lever le siége de Stenay s'il avait besoin des troupes qui étaient devant cette place; mais le vicomte de Turenne croyant qu'on pouvait bien secourir Arras sans abandonner Stenay, en laissa continuer le siége, et commença par détacher le chevalier de Créquy et deux autres officiers avec douze cents chevaux, leur ordonnant d'aller par divers endroits se jeter dans Arras, où ils entrèrent heureusement, et où il marcha après eux avec le maréchal de la Ferté. Les ennemis avaient trente mille hommes, et nous n'en avions que quatorze mille. Avec si peu de troupes il n'était pas possible de les chasser de devant Arras à force ouverte. Aussi le vicomte de Turenne n'entreprit-il pas de les attaquer dans leurs lignes; il se proposa seulement d'empêcher qu'ils ne fissent venir des vivres d'aucun endroit, afin que, ne pouvant subsister devant la place, ils fussent obligés de lever le siége. Pour cela il s'avança jusqu'à la vue de leur camp, auprès de Mouchy-le-Preux, entre la Scarpe et le petit ruisseau qui descend à Arleux. Le maréchal de la Ferté se campa sur le bord de la Scarpe, et le vicomte de Turenne s'étant posté sur la hauteur de Mouchy, pour couper les vivres aux Espagnols du côté de Douai, de Bouchain et de Valenciennes, il envoya sur sa gauche le colonel d'Elpense à Bapaume, pour empêcher les ennemis de faire rien venir de Cambrai, et sur sa droite le comte de

Broglio à Lens, pour leur ôter la communication de Lille, et le comte de Lillebonne à Pernes, pour barrer le passage à tout ce qu'ils auraient pu tirer d'Aire et de Saint-Omer. Il s'empara des autres postes qui étaient entre eux, et des places dont ils pouvaient tirer leurs munitions; il se saisit des châteaux et autres lieux de défense des environs, tout autour d'Arras; il y logea quelques troupes, et il les fit si bien retrancher, qu'on ne devait pas craindre que les ennemis les vinssent attaquer. Il les resserra enfin, et il les bloqua pour ainsi dire tellement de tous côtés, que, n'ayant plus la liberté de la campagne pour les fourrages et pour les convois, ils manquèrent bientôt de toutes choses. Dans cette extrémité ils pressèrent leurs attaques le plus vivement qu'ils purent, pour emporter au plutôt la place, mais ils n'en purent venir à bout. Toutes leurs ressources étaient dans un grand convoi que le comte de Bouteville leur devait amener du côté de Saint-Pol. Le vicomte de Turenne marcha aussitôt à ce poste, et s'en saisit encore. On fit ce qu'on put pour enlever le convoi, et l'on empêcha bien les chariots de passer; mais le comte de Bouteville ne laissa pas de trouver moyen de faire entrer de nuit dans les lignes un grand nombre de cavaliers qui portaient en croupe des munitions, de sorte que les assiégeants s'étant remis à pousser leurs attaques avec de nouveaux efforts, Mondejeu fit savoir au vicomte de Turenne qu'il ne pouvait plus tenir que très-peu de jours, et qu'il serait bientôt forcé de se rendre, s'il n'était secouru. Le vicomte de Turenne savait fort bien qu'il n'était pas aussi

pressé qu'il le disait; mais voyant qu'on ne pouvait plus désormais sauver la place qu'en secourant les assiégés, il résolut d'attaquer les lignes dès le lendemain. Néanmoins, ayant appris le soir, par un courrier du cardinal Mazarin, que Stenay capitulait et qu'on lui allait envoyer les troupes qui en avaient fait le siége, il jugea à propos d'attendre ce renfort, et cependant il alla reconnaître le camp des Espagnols. Il fit pousser toutes leurs gardes jusque dans leurs retranchements, pour mieux découvrir l'état des lignes et du terrain qui était devant; il visita tous les côtés du camp, pour donner également jalousie à tous les quartiers, et tenir les ennemis dans l'incertitude de l'endroit par où ils seraient attaqués; et ce fut en passant auprès du quartier du prince de Condé que le duc de Joyeuse, qui était avec le vicomte de Turenne, fut blessé dans une escarmouche, d'un coup de carabine dont il mourut.

Cette visite des lignes ayant fait juger aux ennemis qu'on avait dessein de les attaquer, ils redoublèrent d'une part leurs efforts pour hâter la prise de la place, et de l'autre ils fortifièrent de nouveau leur camp, dans la crainte d'y être forcés. Ils avaient presque partout doubles fossés et doubles lignes. Celle de circonvallation avait deux toises de largeur et neuf pieds de profondeur, avec des redoutes et des fortins d'espace en espace, et de l'artillerie dans toutes les embrasures. L'avant-fossé qu'ils avaient fait faire au-devant de cette ligne, et qui régnait tout autour, était large de neuf pieds et profond de six. Ils ordonnèrent outre cela qu'on élevât des

épaulements partout leur camp, pour se couvrir du canon de la ville aussi-bien que de celui de la campagne. Ils embarrassèrent tous les passages de chariots renversés dont ils firent des espèces de barrières; et dans tout le terrain qui était entre la ligne de circonvallation et l'avant-fossé, ils firent creuser douze rangées de puits ou grands trous de cinq pieds de profondeur, disposés en forme d'échiquier, avec de petites palissades élevées seulement d'un pied et demi hors de terre, dans les intervalles. Enfin ils fortifièrent leur camp par toutes sortes de travaux et de retranchements, et même par de nouveaux ouvrages qui jusque-là n'avaient point encore été usités, tellement que l'attaque des lignes effrayait toute l'armée, et que, quand on vint à en parler, chacun en murmurait tout haut comme d'une entreprise impossible. Cependant le maréchal d'Hocquincourt arriva avec les troupes de Stenay; et le vicomte de Turenne voulant faire revenir nos soldats de cette terreur dangereuse dont ils étaient prévenus, les mena au mont Saint-Éloi, poste que les ennemis occupaient à une lieue de leur camp, et il s'en rendit le maître. Il se saisit avec la même facilité de l'endroit nommé le *Camp de César*. Il fit attaquer divers autres postes que les assiégeants tenaient autour de la place, et nos gens battirent partout l'ennemi; de sorte que demandant eux-mêmes qu'on les menât aux lignes, le vicomte de Turenne se disposa tout de bon à les attaquer.

Le prince de Condé, l'archiduc Léopold, le duc de Wirtemberg, le prince de Lorraine et

de Ligne, les comtes de Fuensaldaigne, de Garsie et de Ligne-Ville, les barons de Châtelet et de Briorde, et don Ferdinand de Solis, partageaient toute la circonvallation par leurs différents quartiers, et ils étaient convenus d'un signal par le moyen duquel celui d'entre eux qui serait le premier attaqué avertirait les autres, si toutefois on osait les attaquer dans la situation où ils étaient, ce qu'ils avaient bien de la peine à croire. Néanmoins le vicomte de Turenne ayant concerté l'exécution de cette entreprise avec les maréchaux d'Hocquincourt et de la Ferté, commença par disposer les choses de manière que si on ne venait pas à bout de chasser les ennemis de devant Arras, on y fît du moins entrer un bon corps de troupes, et que si on ne pouvait pas même forcer les lignes, chacun pût revenir dans son camp, et y trouver une retraite assurée. Il fit avertir de son dessein Mondejeu, afin qu'il le secondât par ses sorties. Il régla que les trois corps donneraient tous trois sur un même front, et non point par des endroits séparés, parce qu'alors les uns s'attendant aux autres, on ne fait pas toujours tous les efforts qu'on pourrait faire soi-même pour forcer. Il voulut que l'attaque se fît de nuit, afin que l'ennemi ne voyant point de quel côté on viendrait l'attaquer, n'osât dégarnir aucun endroit. Il commanda divers pelotons d'infanterie et plusieurs petites troupes de cavalerie, pour donner l'alarme de toutes parts aux environs des lignes, ayant résolu de faire partout de fausses attaques pour couvrir les véritables; et après avoir pris toutes les autres mesures [illegible] tous les ordres qu'il jugea néces-

saires, les trois généraux, chacun à la tête du corps qu'il commandait, commencèrent à faire défiler leurs troupes à l'entrée de la nuit. Le vicomte de Turenne étant à l'avant-garde avec le duc d'Yorck, fit prendre la marche par des lieux couverts, afin d'en dérober la connaissance aux ennemis. Il était deux heures après minuit quand on arriva aux lignes : on marcha le plus secrètement qu'on pût. Néanmoins un coup de canon qu'on entendit du côté des Espagnols, ne pouvant avoir été tiré que pour servir de signal, fit juger au vicomte de Turenne que nous étions découverts. C'est pourquoi, sans attendre le maréchal d'Hocquincourt qui devait combattre à sa droite, et qui s'était égaré par la faute de ses guides, il résolut de commencer aussitôt l'affaire avec le maréchal de la Ferté, pour ne pas laisser aux ennemis le temps de se reconnaître. Il envoya néanmoins auparavant quelques soldats autour de la circonvallation, portant de longs cordeaux garnis de mèches allumées, afin de faire croire aux Espagnols que c'était autant de mousquetaires qui les environnaient, et qui les allaient attaquer de tous côtés à-la-fois, et de les obliger par là à se tenir tous dans leurs quartiers, sans en affaiblir aucun pour fortifier les autres. Après quoi, ayant mis son infanterie sur deux lignes, sa cavalerie derrière, et à la tête de tout quelques cavaleries détachées, pour fournir aux gens de pied les fascines et les outils dont ils pouvaient avoir besoin, il marcha au quartier de don Ferdinand de Solis, où il s'était proposé de faire son attaque. L'avant-fossé fut comblé et passé en moins de rien. Il fit aus-

sitôt jeter des claies sur tous les trous qui étaient entre l'avant-fossé et la ligne de circonvallation; il fit arracher ou enfoncer tout-à-fait les petites palissades qui étaient dans les espaces entre ces trous, et franchissant tous les obstacles par lesquels les assiégeants avaient cru rendre leur camp inabordable, il arriva jusque sur le bord du fossé de la ligne. Il est vrai qu'en cet endroit les Espagnols firent une furieuse décharge sur nos gens, mais cela ne servit qu'à nous faire pousser plus vivement l'attaque : on essuya le feu des ennemis; on se mit à combler le fossé avec les fascines.

Les soldats du régiment de Turenne n'attendirent pas même qu'il fût comblé, ils se précipitèrent dedans à la suite de leurs capitaines. On leur y jeta des échelles avec lesquelles ils escaladèrent le retranchement, et Fisica, capitaine dans ce régiment, ayant le premier gagné le haut du fossé, y planta le drapeau de sa compagnie, en criant : *Vive Turenne!* A ce cri, nos gens sentant redoubler leur ardeur, commencèrent avec une émulation incroyable à arracher les palissades à l'envi les uns des autres, à ébouler le parapet, et à renverser tous les travaux de la circonvallation. Le marquis de Bellefond fut le premier qui ouvrit un passage à la cavalerie, en forçant une barrière. Les lignes furent bientôt après percées et ouvertes en cet endroit : toute la cavalerie y trouva entrée à la pointe du jour. Il est vrai que le maréchal d'Hocquincourt n'était pas encore arrivé, et que le maréchal de la Ferté n'avait pu venir à bout de forcer le côté qu'il avait attaqué; mais les troupes

de ce dernier étant entrées à la suite de celles du vicomte de Turenne, on abattit les épaulements et tous les ouvrages par lesquels les assiégeants avaient fortifié leur camp. Les Espagnols saisis d'épouvante abandonnèrent leurs retranchements avec le désordre et la confusion qu'on peut s'imaginer dans une pareille déroute. L'ennemi essuya toute la fureur du soldat victorieux : tout plia et prit la fuite devant nous, jusqu'aux généraux, à la réserve du prince de Condé, qui voyant la plupart de nos soldats courir au pillage, vint avec les troupes de son quartier charger le maréchal de la Ferté, et poussa si vigoureusement tout ce qui était devant lui, qu'on vit l'heure que, par une révolution subite, il allait faire changer la fortune de cette grande journée, le maréchal de la Ferté n'ayant plus d'autre ressource que celle de se jeter dans Arras pour se sauver. Lorsque le vicomte de Turenne fut averti des grands efforts que le prince de Condé faisait de ce côté-là, il y vint à la tête de son régiment de cavalerie, chargea les escadrons ennemis, les rompit entièrement, et les fit fuir dans un grand désordre. Le prince de Condé ne laissa pas de tourner tête avec beaucoup de fierté, et de rallier plusieurs fois ses troupes devant nous; mais enfin le vicomte de Turenne le força à se retirer comme les autres généraux. Il défit quelques-uns des escadrons que ce prince avait laissés derrière lui pour faire sa retraite, et il aurait pu les tailler tous en pièces, s'il avait eu plus de troupes pour les poursuivre; mais l'impatience de piller possédait tellement nos gens, qu'il fut impossible de les mener plus loin que la circonvalla-

tion, et qu'on ne put de tout le jour rallier l'armée. Les ennemis perdirent en cette occasion près de sept mille hommes qu'on leur tua ou qu'on fit prisonniers. On leur prit soixante-quatre pièces de canon, deux mille chariots, six mille tentes, neuf mille chevaux, tous les équipages des officiers et le bagage du reste de l'armée. De notre côté nous n'y eûmes que trois ou quatre cents soldats de tués et quelques blessés. Le vicomte de Turenne y reçut un coup de mousquet qui lui fit une contusion, et eut un cheval tué sous lui.

Le roi et le cardinal Mazarin, qui étaient à Péronne, vinrent à Arras exprès pour lui témoigner la reconnaissance qu'ils avaient du service important qu'il venait de rendre à l'état. Ils laissèrent toute l'armée sous ses ordres, et ils emmenèrent les maréchaux d'Hocquincourt et de la Ferté avec eux à Paris. Pour perpétuer le souvenir d'un événement si mémorable, on frappa la médaille où l'on voit deux victoires qui mettent sur un trophée une couronne vallaire semblable à celle que les Romains donnaient aux généraux d'armée qui avaient forcé les retranchements des ennemis. La légende, *Perupto Hispanum, vallo, castris direptis*, signifie : *Les lignes des Espagnols forcées et le camp pillé*. L'exergue, *Atrebatum liberatum. M. DC. LIV*, *Arras secourue*. 1654.

L'heureux succès du secours d'Arras fut suivi de la prise du Quesnoy, et de celle de Clermont en Argonne, par où on finit la campagne.

L'année d'après, quoique l'armée des ennemis fût aussi nombreuse que la nôtre, nous ne

laissâmes pas de prendre Landrecie, Condé, Saint-Guilain et plusieurs autres villes et châteaux des environs, dont nous nous rendîmes maîtres malgré les inondations qu'on avait faites tout autour, et à la vue de toutes les troupes des Espagnols jointes ensemble. Car le prince de Condé vint souvent à la tête de son armée pour nous faire lever le siége de devant ces villes; mais nous avions si bien pris nos mesures que tous ses efforts se réduisirent à de légères escarmouches. Le vicomte de Turenne fit raser celles de ces places qui ne pouvaient nous être d'aucun usage; il fit fortifier les autres, et il les pourvut de vivres et de munitions; il se rendit maître de la campagne, et fit subsister son armée dans le pays ennemi.

Tous ces avantages remportés avec tant de facilité sur les Espagnols, portèrent l'année suivante le vicomte de Turenne à assiéger une de leurs plus importantes places. Dans cette vue il marcha à Valenciennes avec son armée et celle du maréchal de la Ferté qui était alors malade. Comme l'Escaut traverse cette place, il fit passer le marquis d'Uxelles avec la moitié des troupes, à la droite de ce fleuve, et demeura avec le reste à la gauche. Il y jeta deux ponts, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de la ville, pour la communication des deux armées; et les ennemis ayant lâché leurs écluses pour inonder la partie la plus basse du terrain où ses troupes étaient campées, il fit faire une digue plus élevée que l'endroit le plus haut où l'eau pouvait monter. Il fit saigner les réservoirs des assiégés; il fit creuser plusieurs canaux pour faire

écouler l'eau dans l'Escaut; et la digue était construite de manière qu'elle rejetait dans Valenciennes la plus grande partie des eaux qui auraient pu entrer dans notre camp, et inondait un faubourg et un quartier de la ville. Les Espagnols y voulurent jeter du secours; mais le vicomte de Turenne fit faire si bonne garde tout autour, qu'ils n'en purent venir à bout. Les lignes de circonvallation et de contrevallation ayant été faites avec les ouvrages nécessaires pour la sûreté du camp, il fit ouvrir la tranchée en deux endroits; il poussa ses deux attaques avec toute la vigueur possible, et il en était déjà à la contrescarpe lorsque le maréchal de la Ferté, qui n'était pas encore tout-à-fait guéri, vint au siége par ordre du cardinal Mazarin, qui voulut absolument qu'il y allât, peut-être parce qu'il était bien aise qu'il y eût toujours quelqu'un qui eût part aux entreprises du vicomte de Turenne, afin qu'il ne s'accréditât pas autant qu'il aurait fait s'il n'en eût partagé la gloire avec personne. Quoi qu'il en soit, le maréchal de la Ferté étant arrivé devant Valenciennes, il se mit à la tête de son armée, à la droite de l'Escaut où était son quartier. Comme ce quartier était celui où les ennemis pouvaient arriver le plus aisément, le vicomte de Turenne l'avait fait fortifier par des lignes doublées et palissadées; mais le maréchal de la Ferté croyant qu'une seule ligne suffisait, fit raser l'autre, et continua l'attaque que le vicomte de Turenne avait fait commencer.

Cependant don Juan d'Autriche, à qui le roi d'Espagne venait de donner le gouvernement

des Pays-Bas, voulant signaler son arrivée en Flandre, avait ramassé toutes les milices du pays, et les ayant jointes à son armée, ainsi que quelque renforts qu'on lui avait envoyés d'Allemagne, il était venu avec le prince de Condé se camper à la vue de Valenciennes, dans le dessein de secourir cette place.

Le vicomte de Turenne se doutant bien que les ennemis attaqueraient les lignes au quartier du maréchal de la Ferté, parce que ce quartier était le plus exposé, lui manda que « s'il le » voulait, il lui enverrait quatre ou cinq régi» ments. » Mais le maréchal de la Ferté recevant l'honnêteté du vicomte de Turenne comme il aurait fait d'une injure, lui envoya dire « qu'il » gardât ses troupes pour sa propre défense; » qu'il aurait peut-être autant besoin de secours » que lui, et qu'il lui offrait la moitié de son » armée. » Le vicomte de Turenne eut beaucoup de chagrin de ce que ce maréchal prenait la chose de cette manière. Prévoyant le préjudice qui en pouvait arriver aux affaires du roi, il lui envoya faire encore une fois la même offre, en lui représentant le danger où il était; mais le maréchal de la Ferté ne fit que rire de ces avis, et ne daigna pas même tenir hors des lignes ni gardes ni batteurs d'estrade qui pussent l'avertir de l'approche des ennemis. Aussi la nuit suivante le prince de Condé et don Juan d'Autriche étant venu l'attaquer, ils arrivèrent jusque sur le bord du fossé de son premier retranchement sans avoir été découverts. Ils forcèrent la ligne, où ils ne trouvèrent presque aucune résistance, et firent prisonniers le maréchal de la

Ferté, les comtes d'Estrée, de Gadagne et de Grandpré, lieutenants-généraux, plus de quatre cents officiers, et près de quatre mille soldats; ce qui fut fait en moins d'un quart-d'heure: de sorte que le vicomte de Turenne, qui à la première alarme avait couru au secours par-dessus la digue, fut à peine au bout, qu'il vit les ennemis qui s'avançaient déjà de ce côté-là pour le venir forcer. Il ordonna au même instant qu'on rompît la digue, et les ayant arrêtés par là, il fit promptement revenir nos gens de la tranchée, retirer le canon des batteries, charger les bagages, combler les lignes, et ayant fait défiler devant lui l'artillerie et les équipages, il alla former un camp sous le Quesnoy, avec son armée, pour sauver cette place.

Le prince de Condé et don Juan d'Autriche y marchèrent après lui avec leurs troupes, et ne doutant point qu'il ne prît la fuite devant eux, ils avaient déjà commandé mille chevaux pour le poursuivre; de sorte que lorsqu'ils furent arrivés assez près de lui pour découvrir son camp, ils furent fort étonnés de voir que les tentes y étaient dressées, qu'il avait laissé tout ouvert, et qu'il les y attendait de pied ferme. Il est vrai qu'à l'approche des ennemis, nos soldats épouvantés commencèrent à charger les bagages; mais le vicomte de Turenne ayant ordonné que personne ne sortît de son poste, et qu'on ne fît aucun autre travail devant le camp, rassura toute l'armée par le peu de précaution qu'il prenait. Pour désabuser les Flamands, à qui on avait fait croire que nous

n'avions plus de troupes en campagne, il envoya des partis jusqu'aux portes de Bruxelles; et sur le bruit qui courait que les ennemis avaient dessein d'assiéger Condé ou Saint-Guilain, il jeta dans ces deux places mille cavaliers, qui y portèrent chacun un sac de farine en croupe. Un si gros détachement fait d'un aussi petit corps de troupes, en présence des ennemis qui étaient beaucoup plus forts que lui, donna une telle confiance à ses soldats, qu'ils ne respiraient plus que le combat; mais le prince de Condé et don Juan d'Autriche n'ayant pas jugé à propos d'en venir aux mains avec nous, décampèrent les premiers, et tombèrent sur Condé, qu'ils prirent, et dont ils firent démolir les fortifications; après quoi ils allèrent assiéger Saint-Guilain. Mais le vicomte de Turenne qui avait eu le temps de ramasser les débris de l'armée du maréchal de la Ferté, ayant investi la Capelle, où était le principal magasin des ennemis, le prince de Condé et don Juan d'Autriche levèrent aussitôt le siége de Saint-Guilain pour aller au secours de la Capelle. Ils s'approchèrent des lignes avec leur armée; mais ils n'osèrent les attaquer, et le vicomte de Turenne prit la place à leur vue.

La prise de cette ville arrivée sitôt après ce qui venait de se passer à Valenciennes, et dans un temps où la cour semblait désespérer des affaires, fut regardée en France comme un avantage très-considérable; et pour conserver éternellement la mémoire d'un succès si peu espéré, on y frappa la médaille où l'on voit la Fortune qui d'une main tient une corne d'a-

bondance, et de l'autre un gouvernail au haut duquel est une couronne murale. Les mots de la légende, *Fortuna redux*, signifient : *La fortune de retour*, et ceux de l'exergue, *Capella capta. M. D. C. LVI*, *Prise de la Capelle*. 1656.

On félicita fort le vicomte de Turenne sur l'heureux événement de cette entreprise. On lui donna la charge de colonel-général de la cavalerie l'année suivante. On fit même plus pour lui : on lui accorda ce qu'il demandait depuis long-temps, à savoir, qu'on ne le commît plus avec le maréchal de la Ferté ; de sorte que le siége de Cambrai ayant été résolu, il y fut envoyé seul. Mais le prince de Condé ayant entrepris de jeter du secours dans la place avant que nous eussions achevé nos lignes, et y étant entré lui-même avec vingt escadrons de cavalerie, on quitta ce dessein. Le maréchal de la Ferté eut ordre d'aller faire le siége de Montmédy, dans le Luxembourg, et le vicomte de Turenne de tenir la campagne, pour s'opposer à ce que les ennemis pourraient entreprendre. Le prince de Condé et don Juan d'Autriche firent diverses marches et contremarches pour s'approcher de la place et y jeter du secours. Ils firent mine de vouloir assiéger la plupart des villes qui étaient aux environs, pour nous faire abandonner notre entreprise. Mais ils ne surent faire prendre le change au vicomte de Turenne : il se présenta avec son armée partout où ils essayèrent d'aborder les lignes, et ils n'osèrent jamais l'attaquer. Il rompit toutes leurs mesures ; il prévint

tous leurs desseins ; et malgré leurs stratagèmes et leurs efforts, la place fut enfin emportée par le maréchal de la Ferté.

Après la prise de Montmédy, le vicomte de Turenne alla assiéger Saint-Venant, ville située sur la Lys, dans le comté d'Artois. Le prince de Condé et don Juan d'Autriche vinrent encore avec leurs troupes pour secourir cette place; mais ayant été plusieurs jours devant nos lignes sans avoir osé les attaquer, ils passèrent dans la Picardie, et ils assiégèrent Ardres pour obliger le vicomte de Turenne à abandonner le siége de Saint-Venant. Il est vrai que le cardinal Mazarin ne lui ayant envoyé aucun argent pour la dépense de ce siége, il y avait lieu de croire qu'il tirerait assez en longueur pour que les ennemis eussent le temps de prendre Ardres ; mais le vicomte de Turenne ayant fait couper sa vaisselle d'argent en morceaux pour la distribuer aux soldats, il les engagea si bien à avancer les travaux, que le gouverneur de Saint-Venant demanda à capituler. Le vicomte de Turenne, sans attendre que la capitulation fût réglée, détacha aussitôt de son armée quatre mille chevaux, et leur ordonna de marcher à Ardres par les hauteurs d'Aire et de Saint-Omer, sachant bien qu'on ne manquerait pas de tirer sur eux le canon de ces places, et que le prince de Condé et don Juan d'Autriche avertis de notre marche par le bruit du canon, se retireraient aussitôt de devant Ardres. En effet ils levèrent le siége à l'approche de notre détachement, ils allèrent du côté de Bourbourg, et se retranchèrent entre les rivières d'Aa et de la Colme.

Le vicomte de Turenne vint à Ardres avec le reste de l'armée, après la prise de Saint-Venant; et voyant que les ennemis étaient si éloignés, il retourna du côté de la Lys, se saisit de la Mothe-aux-Bois, et fit raser ce château qui incommodait fort Saint-Venant; il marcha ensuite vers la Colme; il se rendit maître de Cassel et de Vate; il prit le fort Rouge, les forts de Hennuyn, de Ruth, de Saint-Christophe et la ville de Bourbourg. Il força le prince de Condé et don Juan d'Autriche à se retirer avec leur armée sous le canon de Dunkerque. Il se rendit maître de Mardick, dont la prise alarma tellement les Espagnols, que dans la crainte que nous n'allassions assiéger Gravelines, ils levèrent leurs écluses, et inondèrent quatre lieues de pays autour de cette place; mais la saison était trop avancée pour une pareille entreprise. Ainsi le vicomte de Turenne ayant mis son armée en quartier d'hiver, s'en retourna à la cour. Les ennemis croyant profiter de son absence, assemblèrent quelques troupes dans le dessein de reprendre Mardick; mais ayant su que ce général était revenu sur la frontière, ils s'en retournèrent chez eux.

Pour transmettre aux siècles à venir la mémoire des principales actions d'une campagne si glorieuse, le roi fit frapper la médaille où l'on voit la France qui d'une main tient une épée nue, et de l'autre un bouclier, pour faire entendre que durant cette campagne nous nous étions également signalés par l'attaque et par la défense. La légende, *Fines defensi et ampliati*, signifie: *Les frontières de la France*

défendues et reculées, et l'exergue, *Mardico et Fano Sancti-Venantii captis, Ardrâ obsidione liberatâ. M. D. C. LVII, Mardick et Saint-Venant pris, Ardres secourue.* 1657.

Cependant il y avait déjà un an que le cardinal Mazarin et Cromwel, protecteur de la nouvelle république d'Angleterre, avaient fait un traité qui portait que les Français et les Anglais attaqueraient à frais communs les villes de Dunkerque et de Gravelines; que la première de ces places serait pour l'Angleterre, et que l'autre resterait à la France; et comme Cromwel demandait l'exécution de ce traité d'un ton qui faisait appréhender qu'il ne rompît avec nous si on n'assiégeait au plutôt Dunkerque, le vicomte de Turenne eut ordre de s'avancer de ce côté-là, pour voir ce qui s'y pourrait faire. Il n'y avait personne qui ne regardât ce siége comme une entreprise chimérique, car, attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Furnes, Bergues et Gravelines, c'était être assiégé en faisant un siége, puisque ces villes environnent Dunkerque. L'attaquer au mois de mai, il n'y avait point encore de fourrage sur la terre; attendre plus tard, c'était donner le temps aux Espagnols de venir en corps d'armée défendre les abords de cette place, qui sont très-marécageux et tout entrecoupés de canaux, et par conséquent hasarder une bataille dans un terrain très-favorable pour les ennemis, et fort désavantageux pour nous.

Néanmoins, comme les Espagnols faisaient de grandes offres à Cromwel pour l'engager à se joindre à eux, et qu'il s'agissait de conserver

après quelque résistance. Le vicomte de Turenne s'empara des redoutes, dans lesquelles les ennemis voulurent lui disputer le passage. Il les chassa des réduits qu'ils gardaient sur les canaux, et arriva enfin devant Dunkerque avec son armée.

La ville de Dunkerque est située au milieu de ces collines de sable blanc qui s'élèvent au bord de la mer germanique, depuis Calais jusqu'à l'Écluse, et qu'on appelle dunes, nom qui vient du vieux mot *dun*, qui, dans le langage des Celtes, signifiait un lieu élevé. Du côté du midi elle est entourée de canaux et de marais; les dunes sont également à son levant et à son couchant; et la mer qu'elle a au nord, et qui vient battre jusqu'au pied de ces dunes dans son flux, laisse à sec, par son reflux, un espace de grève d'environ cinq cents pas qui demeure découvert pendant la basse marée, et qu'on appelle l'*estrang*, du mot *strang*, qui dans la langue teutonique signifiait *rivage*, et qui signifie encore la même chose en flamand. Les eaux noient toutes les terres basses autour de la place; il n'y avait aux environs ni couvert ni bois pour les hutes des soldats. Le vicomte de Turenne fut obligé de faire venir de Calais, par mer, tout ce qui était nécessaire pour les travaux du siége et pour la subsistance de l'armée : des vivres, des fourrages, des outils, des palissades, et jusqu'à des fascines dont on avait besoin pour affermir les retranchements qu'il fallait faire aux dunes dans un terrain sabloneux et qui s'éboule aisément. Lorsque toutes ces choses furent arrivées, il fit travailler aux lignes; il les fit com-

mencer sur le bord de la mer, au pied des dunes qui sont au-devant de Dunkerque; d'où passant par-dessus ces dunes, elles allaient gagner, en tournant autour de la place, les canaux de Furnes, du Honscote, de Bergues, de Bourbourg, de Mardick, et passant sur les autres dunes qui sont au couchant de la ville, elles aboutissaient à l'estrang, faisant ainsi, dans leur contour, une espèce de croissant qui avait la mer à son ouverture. Cromwel, en exécution du traité fait avec nous, envoya de ce côté-là une armée navale, pour empêcher qu'on ne jetât du secours dans la place par cet endroit, de sorte que la ville de Dunkerque se trouva entièrement investie par mer et par terre. Néanmoins, pour clore tout-à-fait notre camp, il nous restait encore à fermer l'estrang; cette étendue de près d'un quart de lieue, qui, demeurant à sec durant six heures chaque jour et chaque nuit, laissait aux ennemis un chemin facile pour venir à Dunkerque, ou de Niéport, du côté du levant, ou de Gravelines, du côté du couchant. Pour leur barrer ces deux passages, le vicomte de Turenne résolut de faire deux estacades par le travers de l'estrang, c'est-à-dire depuis le pied des dunes, où finissaient nos lignes, jusqu'à l'endroit où la mer se retire dans les marées les plus basses. Il fit donc enfoncer très-profondément dans la grève de gros pieux qui sortaient neuf pieds hors de terre; il les fit lier ensemble d'une chaîne de fer doublement entrelacée; il fit faire derrière ces pieux une espèce de barrière de tous les caissons de l'armée qu'on rangeait le long de l'estacade quand la mer descen-

dait; et qu'on ôtait avec les chevaux lorsqu'elle commençait à remonter; enfin, pour s'assurer tout-à-fait de l'estrang, il fit échouer dans le sable, derrière ces caissons, plusieurs barques et chaloupes armées, dont le canon défendait les abords de l'estacade; et pour surcroît de précaution, il faisait garder les bords de la mer par une partie de sa cavalerie durant toute la nuit. Après ces mesures prises, il n'y avait plus rien à craindre, sinon que les Espagnols ne se saisissent de quelques dunes fort hautes qu'on n'avait pas pu enfermer dans notre circonvallation, parce qu'elles en étaient un peu trop éloignées; et comme du sommet de ces dunes on voyait à découvert nos troupes, le vicomte de Turenne les occupa et y fit faire des retranchements. Tous ces travaux étant finis, et les six mille Anglais que le commandant de l'armée navale avait fait débarquer s'étant joints à notre armée, sous les ordres de milord Lockart, on distribua les postes aux officiers-généraux; on fit plusieurs ponts sur les canaux pour la communication des quartiers; le vicomte de Turenne fit ouvrir la tranchée, et le cardinal Mazarin amena le roi avec toute la cour au spectacle de cette grande entreprise. On fit d'abord deux attaques, à l'une desquelles on employa les Français et à l'autre les Anglais. Le vicomte de Turenne ne se coucha point les premières nuits, pour mieux disposer toutes choses par lui-même; et ses neveux, le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne, qu'il avait amenés cette année-là en campagne avec lui, le suivirent partout.

Durant les premiers jours du siége, il se fit

plusieurs sorties où les assiégés, qui vinrent plusieurs fois attaquer les assiégeants en grand nombre et fort vigoureusement, furent toujours repoussés par un plus grand nombre et avec une pareille vigueur. On pressait vivement les attaques; on avançait les travaux avec ardeur; on avait même enlevé quelques palissades sur le glacis, et quelques traverses dans le chemin couvert, et l'on était tout prêt à se loger sur la contrescarpe.

Cependant les Espagnols n'eurent pas plutôt appris que Dunkerque était investi, qu'ils résolurent de secourir cette place à quelque prix que ce fût; ils levèrent un subside particulier sur tous les peuples de la Flandre pour l'exécution de ce dessein. Ils convoquèrent le ban et l'arrière-ban; ils tirèrent toutes les garnisons des places; ils rassemblèrent toutes leurs troupes, comme s'il se fût agi de la conservation ou de la perte entière des Pays-Bas; si bien qu'en très-peu de temps ils formèrent la plus nombreuse armée qu'ils eussent encore eue sur pied. Le prince de Condé et don Juan d'Autriche, à la tête de cette armée qui s'était assemblée aux environs de Nieuport, s'avancèrent vers Dunkerque, et le maréchal d'Hocquincourt, qui s'était jeté depuis peu dans leur parti, s'étant approché trop près de nous, en nous venant reconnaître, fut tué d'un coup de mousquet par quelques soldats avancés.

Dès que le vicomte de Turenne sut que les ennemis venaient à nous, il les alla reconnaître; et ayant vu que toute leur armée était déjà endeçà de Furnes, marchant au milieu des dunes

pour nous venir attaquer, il résolut de les prévenir. Il s'en retourna promptement devant Dunkerque; il laissa un nombre suffisant de troupes pour garder le camp et les tranchées. Il voulut expliquer à milord Lockart les raisons qu'il avait d'aller combattre les ennemis; mais ce général le pria de ne s'en point donner la peine, disant qu'il s'en rapportait bien à lui, et qu'il s'informerait de ces raisons après la bataille, s'il en revenait. Il emmena donc les Anglais avec le reste de l'armée, et marchant au milieu des dunes, du côté d'où venaient les Espagnols, il fit tant de diligence qu'il arriva à la portée du canon de leur armée avant qu'ils sussent que nous fussions sortis de nos lignes. Les ennemis furent bien surpris de nous voir si près d'eux; ils ne s'étaient avancés vers Dunkerque que pour donner courage aux assiégés; ils n'avaient point encore leur canon, et ils avaient fait leur compte de n'en venir aux mains que lorsqu'il serait arrivé; mais le vicomte de Turenne voulant les attaquer dès le lendemain, se saisit des plus hautes dunes qui étaient aux environs, et employa la plus grande partie de la nuit à les fortifier par des retranchements. Il dressa l'ordre de la bataille tout prêt, et ayant pourvu à la sûreté des bagages et à la garde du camp, il se coucha dans le sable d'une dune, enveloppé de son manteau, et dormit ainsi jusqu'à la pointe du jour, qu'il monta à cheval pour ranger son armée.

Il composa sa première ligne de dix bataillons et vingt-huit escadrons de cavalerie, quatorze à l'aile droite et quatorze à l'aile gauche, et le canon était à la tête. La seconde ligne était

de sept bataillons et de dix-huit escadrons de cavalerie, neuf à la droite, et les neuf autres à la gauche. Quatre escadrons de gendarmes étaient derrière la première ligne, pour soutenir l'infanterie du corps de bataille, et les six escadrons de cavalerie qui faisaient la réserve, furent placés à une assez grande distance derrière toute l'armée, afin qu'ils fussent à portée de secourir même nos troupes devant Dunkerque, en cas de besoin. Sa première ligne occupait par son front de bandière tout le travers des dunes avec la prairie qui est à droite et l'estrang qui est à gauche, c'est-à-dire tout cet espace qui est depuis le flot de la mer jusqu'au canal de Furnes, et qui a plus d'une lieue d'étendue. Comme la pente des dunes est assez douce, on y rangea les bataillons et les escadrons à leur distance et à leur mesure naturelle. Les lignes, à la vérité, étaient haut et bas, suivant la disposition du terrain; mais malgré son inégalité, elles étaient dressées avec tant de justesse qu'elles paraissaient avoir été tirées au cordeau. Le vicomte de Turenne donna l'aile droite à commander au marquis de Créqui, l'aile gauche au marquis de Castelnau, et le corps de bataille aux marquis de Gadagne et de Bellefond; et pour lui il se mit au centre de l'armée. Le comte de Schomberg, les marquis d'Humières et de Varennes, et le baron d'Équancourt, qui faisaient les fonctions de lieutenants-généraux, furent distribués aux postes où ils devaient être employés. Le général Lockart commanda les Anglais; le comte de Ligneville les Lorrains; le comte de Soissons les Suisses, dont il était co-

lonel-général; le marquis de la Salle les gendarmes, et le marquis de Richelieu le corps de réserve. Le comte de Bussi-Rabutin y fit sa charge de mestre-de-camp-général de la cavalerie. Le duc de Bouillon, grand chambellan de France, et son frère le comte d'Auvergne, servirent, par ordre du vicomte de Turenne, à la tête de son régiment d'infanterie, comme simples volontaires, quoique le duc de Bouillon eût un régiment à lui.

Quant aux ennemis, le prince de Condé et don Juan d'Autriche firent aussi mettre leurs troupes en ordre avec toute la diligence possible, y employant tous les officiers-généraux, qui eurent bien de la peine à en venir à bout dans un terrain si extraordinaire. Ils ne firent, à proprement parler, de toute leur armée, qu'un corps de bataille sans ailes. Ils mirent sur une seule ligne toute leur infanterie, soutenue par quatre lignes de cavalerie qui étaient derrière. Ces lignes n'avaient pas plus d'étendue que le travers des dunes, et n'allaient que jusqu'au bord de l'estrang d'un côté, et jusqu'au commencement de la prairie de l'autre. Les généraux n'avaient osé mettre des troupes sur l'estrang, comme nous y en avions, parce que le vicomte de Turenne avait fait avancer vis-à-vis l'endroit où l'on aurait pu les placer, une partie des vaisseaux anglais qui avaient ordre de faire feu contre tous les Espagnols qui paraîtraient sur le rivage.

Don Juan d'Autriche prit le commandement de la droite qui regardait la mer. Il avait pour lieutenants-généraux le duc d'Yorck, qui avait été obligé de sortir de France, et le duc de Glo-

céster, tous deux frères du roi d'Angleterre, don Estevant de Gamarre et le marquis de Caracène. Il s'était saisi d'une dune qui était de cent pas plus avancée vers nous que les autres; cette dune était très-haute et très-escarpée; il y avait posté un de ses bataillons, et il en avait fait avancer un autre derrière pour le soutenir. Le prince de Condé eut le commandement de la gauche de l'armée qui était du côté de la prairie que le canal de Furnes traverse, et qui est entrecoupée de petits fossés. Ce prince fit aisément la communication de ces fossés et du canal, sur lequel il fit faire cinq ponts avec des barques. Comme sa cavalerie ne pouvait être employée dans la prairie à cause des fossés, il la rangea dans l'espace qui est depuis le pied des dunes jusqu'à ces fossés, sur sept lignes plus ou moins longues, selon la disposition du terrain. Il mit dans un lieu un peu plus couvert, devant sa cavalerie, un de ses bataillons, et il joignit tous les autres à ceux de don Juan, pour achever de former cette grosse ligne d'infanterie qui était à la tête de l'armée espagnole. Il avait sous lui, pour lieutenants-généraux, les comtes de Coligny, de la Suze, de Meilles, de Guitaud, de Persan et de Bouteville, et pour maréchaux-de-camp, les marquis de Ravenel, de Romainville et de Rochefort.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

Les choses étant en cet état, et les deux armées n'étant éloignées que d'un quart de lieue l'une de l'autre, le vicomte de Turenne commença par canonner celle des ennemis. Comme ils n'avaient point de canon, et qu'à cette distance nous pouvions leur tuer beaucoup de monde avec le nôtre, sans qu'ils pussent nous blesser personne, il semble qu'ils auraient dû s'approcher au plutôt de nous, pour ne pas souffrir la perte que leur causait notre artillerie dans cet éloignement, et rendre la partie égale. Néanmoins, se contentant de resserrer leurs rangs à mesure que notre canon les éclaircissait, ils ne firent aucun mouvement pour s'avancer vers nous, soit qu'ils fussent absolument résolus à ne point engager la bataille qu'ils n'eussent leur canon, ou qu'ils prétendissent tirer de grands avantages de la confusion où ils croyaient que nous ne pouvions nous empêcher de nous mettre en marchant. Quoi qu'il en soit le vicomte de Turenne voyant qu'ils demeuraient immobiles dans leurs postes, fit avancer son armée. Il n'y avait qu'une heure qu'il faisait jour, et il n'était encore que cinq heures du matin. Il ordonna au marquis de

Créqui et de Castelnau, qui étaient la tête des escadrons de nos deux ailes, de modérer leur ardeur dans les approches, et de ne commencer le combat que lorsque l'infanterie serait arrivée, et pourrait donner en même-temps que la cavalerie. On monta et on descendit plusieurs fois dans les dunes : à chaque fois que le canon se trouvait sur les hauteurs, on en tirait quelques volées sur l'armée ennemie, et l'on fit ainsi quatre ou cinq décharges durant la marche. On allait au petit pas, afin de pouvoir garder les rangs dans un terrain si inégal; on était souvent obligé de s'attendre les uns les autres, pour les redresser; de sorte qu'on mit trois heures à faire le quart de lieue qui était entre nous et les ennemis, le vicomte de Turenne reconnaissant toujours davantage leur disposition, leur contenance et leur force, à mesure qu'on approchait plus près d'eux. Il était huit heures quand on fut tout-à-fait en présence. Alors le vicomte de Turenne ayant fait remettre en ordre tout ce que la marche avait dérangé, il se montra à tous les corps de l'armée avec un air de gaîté qui inspire de la confiance à tout le monde; et il fit marcher aux ennemis. Comme les Anglais, par le rang qu'ils avaient dans notre première ligne, se trouvèrent justement vis-à-vis de cette haute dune que les Espagnols avaient occupée, et qui était plus avancée vers nous que les autres, lorsque dans la marche ils furent arrivés au pied, le vicomte de Turenne envoya prier le général Lockart de s'en rendre le maître. Il donna ordre en même-temps au marquis de

Créqui de charger les ennemis avec son aile droite, et au marquis de Castelnau de marcher le long de l'estrang, et de se replier sur les ennemis, pour les prendre en flanc, s'il pouvait, avec son aile gauche. Les Anglais montent aussitôt avec ardeur; la dune se trouve toujours de plus en plus escarpée vers le haut; ils gravissent dans le sable, et les rangs de derrière soutenant ceux qui sont devant avec la crosse du mousquet, ils se poussent l'un l'autre vers la cime; à mesure qu'ils en approchent davantage, les Espagnols les renversent à coups de piques; la résistance irrite le courage des Anglais; ils grimpent de tous les côtés avec acharnement; ils s'accrochent aux armes même des ennemis; ils saisissent la pointe des hallebardes dont on veut les percer, et ils s'en aident pour monter. Ils arrivent enfin sur le sommet de la dune, ils y plantent leurs drapeaux, et ils en précipitent les Espagnols. Notre infanterie se joint aux Anglais, au-delà de cette dune, et le régiment de Turenne s'étant avancé hors de la ligne, chargea vigoureusement deux bataillons des Espagnols, et les rompit. Ces deux bataillons prirent la fuite avec tant de désordre qu'ils entraînèrent avec eux la cavalerie qui devait les soutenir; et le lieutenant-colonel du régiment de Turenne fut blessé à mort dans cette action, entre le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne.

Cependant le marquis de Castelnau ayant, selon l'ordre du vicomte de Turenne, fait marcher le long de l'estrang la cavalerie de l'aile qu'il commandait, prit non-seulement en flanc les ennemis, mais se jeta brusquement entre

leur première et leur seconde ligne; et, ayant ainsi coupé leurs rangs, les prend à revers, les charge de tous les côtés, et les jette dans une très-grande confusion. Tous ceux qui pouvaient encore s'enfuir se sauvèrent. De ceux de la première ligne, qui ne le pouvaient pas, on fit prisonniers ceux qui voulurent bien se rendre, et on passa les autres au fil de l'épée.

Le vicomte de Turenne s'était toujours tenu jusque-là au centre de l'armée, d'où il envoyait partout ses ordres et des troupes, suivant les besoins. Il observait du haut des dunes tout ce qui se passait, et voyant que le marquis de Créqui s'engageait trop avant au milieu des ennemis, il courut aussitôt de ce côté-là. Ce marquis avait d'abord fait plier l'aile gauche qu'il avait eu ordre d'attaquer, et il l'avait même poussée près de quatre cents pas devant lui; mais comme il n'était suivi que par quatre escadrons, les Espagnols ayant reconnu le peu de gens qu'il avait avec lui, l'eurent bientôt ramené battant jusqu'au front de notre aile droite. Le prince de Condé, qui avait coutume de pousser les succès aussi loin qu'ils pouvaient aller, voulut tirer avantage de celui-ci; et s'étant mis à la tête d'un grand corps de cavalerie, avec les officiers-généraux et toutes les personnes de qualité de son armée, il chargea vigoureusement le marquis de Créqui; il rompit même quelques-uns de nos rangs, et peu s'en fallut que, perçant à travers notre armée, il ne pénétrât jusqu'à Dunkerque, et ne secourût la ville assiégée, après avoir perdu la bataille. Mais le vicomte de Turenne étant venu

justement dans ce temps-là pour soutenir le marquis de Créqui, mena lui-même à la charge des escadrons de notre aile droite, enveloppa presque entièrement ceux du prince de Condé, et les prenant tout à la fois par la tête et par les deux flancs, fit faire une si furieuse décharge sur ce corps de cavalerie, qu'il l'ouvrit en plusieurs endroits. Il y fait entrer aussitôt le comte de Bussy avec des troupes fraîches. Les ennemis tombent de toutes parts, ou morts, ou blessés, ou démontés sous le feu de nos gens; tout plie, tout se renverse. Le prince de Condé rallie jusqu'à trois fois ses escadrons; mais ayant toujours été rompus par le vicomte de Turenne, ils se lassent enfin de revenir tant de fois à la charge. Le prince s'avance encore une fois vers nous pour redonner du courage à ses soldats; il s'expose même beaucoup plus qu'il ne l'aurait dû, croyant leur inspirer par émulation quelque désir de gloire, mais il n'en saurait venir à bout, Tous ses gens rebutés l'abandonnent, à la réserve des seigneurs français, qui, fiers d'avoir ce prince à leur tête, ne savent ce que c'est que de se ménager. Cependant le vicomte de Turenne poussant toujours avec la même vigueur le prince de Condé, l'approcha enfin de si près, que le cheval de ce prince fut tué dans une décharge. Groussoles, l'un de ses gentilshommes, lui donne aussitôt le sien aux dépens de sa liberté, ayant été fait prisonnier, ainsi que les comtes de Meilles, de Coligny, de Bouteville et le marquis de Romainville, qui se sacrifièrent pour favoriser la retraite du prince et sauver sa personne. Comme

cette défaite de l'aile gauche des ennemis arriva presque aussitôt que celle de l'aile droite, on vit ainsi toute leur armée se retirer presque en même temps. Le vicomte de Turenne commença par renvoyer le marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la réserve, afin que par ce renfort les troupes qui y étaient restées fussent en état de s'opposer aux sorties que les assiégés pouvaient faire. Il se mit ensuite à poursuivre les ennemis. Ils abandonnent partout leurs postes devant nous; on les chasse de toutes les hauteurs, et on les suit la pique et l'épée dans les reins à leur descente au bas des dunes, et jusque dans les fonds où ils auraient pu se rallier. Les ennemis sont réduits à chercher leur salut dans la fuite ou dans la compassion de nos soldats.

Les Lorrains font prisonniers ceux qui veulent se rendre; les Anglais font main basse sur tout, et ne veulent faire quartier à personne. Presque tous les officiers de l'armée du prince de Condé avaient été pris; mais le Français, né humain et généreux, les laissa aller pour la plupart. On poursuivit les ennemis jusqu'aux portes de la ville de Furnes, derrière laquelle ils se retirèrent. On fit plus de quatre mille prisonniers; on mit leur cavalerie en déroute; la meilleure partie de l'infanterie fut défaite, et toute leur armée tellement dissipée et détruite, qu'à peine purent-ils mettre six mille hommes ensemble pendant le reste de la campagne. Pour ce qui est de nous, nous n'y eûmes que très-peu de soldats tués ou blessés. Le vicomte de Turenne ne suivit point l'armée es-

pagnole plus loin. Voulant retourner au plutôt au siége, il rallia les troupes qui s'étaient un peu dispersées; il renvoya au prince de Condé douze de ses gardes; il donna ordre qu'on menât le reste des prisonniers où on devait les conduire; il fit descendre devant Dunkerque, par le canal de Furnes, les barques chargées de munitions que les ennemis avaient fait venir avec eux par ce canal pour leur subsistance, et il rentra avec l'armée dans son camp. Chacun y prit son premier poste; le vicomte de Turenne y passa la nuit à cheval, crainte de surprise, et fit commencer quelques sapes qui servirent le lendemain pour les approches; on les poussa avec cette confiance et cette fierté que donne une victoire remportée. Les assiégés, de leur part, quoique sans espérance de secours, se défendaient toujours avec la même vigueur, et l'on fut encore trois jours à prendre la contrescarpe au pied de laquelle on était avant la bataille.

De notre côté, le marquis de Castelnau reçut une blessure dont il mourut quelques jours après, avec la triste consolation d'avoir été fait maréchal de France lorsqu'il fut abandonné des médecins, et qu'on sut qu'il n'en pouvait plus réchapper. Du côté des ennemis, le marquis de Leede fut blessé à mort le deuxième jour après notre retour au siége. Enfin tous les dehors ayant été emportés, et nos troupes étant logées au pied du dernier ouvrage, la ville se rendit le septième jour après la bataille, et le dix-huitième depuis l'ouverture de la tranchée, et le roi y entra comme en triomphe.

Pour conserver à la postérité la mémoire de cette importante conquête, et celle de la victoire des dunes, qui l'avait précédée, on frappa deux médailles.

La première fait voir une victoire, qui, le caducée en main, marchait sur les ennemis terrassés. Ces mots de la légende : *Victoria pacifera*, signifient : *La victoire apportant la paix.* Ceux de l'exergue, *Hispanis cæsis ad Dunkercam. M. DC. LVIII : Les Espagnols défaits près de Dunkerque.* 1658.

La seconde représente une autre victoire qui tient un bouclier où sont les armes de la ville de Dunkerque. La légende, *Dunkerca iterùm capta*, signifie : *Dunkerque prise pour la seconde fois.* A l'exergue est la date de 1658.

Ces deux actions étaient si grandes, et le mérite de les avoir faites avait quelque chose de si flatteur, qu'il ne faut pas s'étonner si le cardinal Mazarin témoigna une si ardente envie de faire croire dans le monde qu'il en était l'auteur, et que la gloire lui en était due. En effet il découvrit sur cela toute sa faiblesse au comte de Moret, son favori, et il le chargea de négocier cette affaire auprès du vicomte de Turenne, auquel il l'envoya.

Le comte de Moret avait ordre d'engager ce général à écrire une lettre par laquelle il témoignât que c'était le cardinal Mazarin qui avait conçu le dessein du siége de Dunkerque, et dressé le plan de la bataille des dunes, et qu'on n'avait exécuté en campagne que ce que ce ministre avait projeté dans son cabinet. On lui avait recommandé de manier adroitement cette

affaire, et d'insinuer plutôt les choses que de les dire. Le comte de Moret, qui savait que c'eût été le vrai moyen d'échouer auprès du vicomte de Turenne, naturellement ennemi des détours et des artifices, lui dit tout franchement ce que le cardinal Mazarin souhaitait de lui, l'assurant qu'en cas qu'il voulût mettre à prix cette complaisance, la passion du cardinal sur cela était si vive qu'il n'y avait rien qu'il n'accordât pour se satisfaire. Le vicomte de Turenne ne balança point sur la réponse qu'il devait faire à une pareille proposition. Il dit au comte de Moret que le cardinal Mazarin pouvait se servir de tels moyens qu'il lui plairait pour faire croire qu'il était un grand général d'armée, qu'il n'empêcherait point qu'on ne le crût; mais que, pour la lettre qu'il lui demandait, il serait très-fâché de fournir quelque titre qui pût autoriser une chose contraire à la vérité.

Cette réponse était mortifiante pour le carnal Mazarin; néanmoins il ne pouvait s'empêcher de rendre justice au mérite du vicomte de Turenne: il admirait son désintéressement; il le regardait comme le seul homme qui pût le soutenir dans une révolution de fortune, et il tâchait, par toutes sortes de moyens, de former des liaisons avec lui. Il n'était pas trop bien dans l'esprit du duc d'Anjou, qui était alors héritier présomptif de la couronne; de sorte que, voyant le roi réduit à l'extrémité par la maladie dont il fut attaqué en ce temps-là, il envoya encore le comte de Moret au vicomte de Turenne, pour savoir s'il pourrait compter sur lui en cas que le roi vînt à mourir. Le comte

de Moret ayant proposé la chose au vicomte de Turenne, ce général lui dit, avec sa sincérité accoutumée, que comme il croyait qu'il était du bien et de l'intérêt de l'état que le cardinal Mazarin restât dans son poste, il pouvait l'assurer que si le duc d'Anjou parvenait à la couronne, il lui représenterait très-fortement combien il serait dangereux d'ôter le soin des affaires à un ministre aussi établi que l'était alors ce cardinal. On aurait bien voulu qu'il eût promis d'employer son armée pour le maintenir dans le ministère, et le comte de Moret fit pour cela tout ce que saurait faire un négociateur affectionné et habile; mais le vicomte de Turenne ne voulut jamais s'engager à autre chose qu'à ce qu'il avait promis d'abord. Ainsi le cardinal Mazarin fut dans de grandes inquiétudes tant que le roi fut en danger; mais le roi recouvra enfin la santé.

Le vicomte de Turenne, qui avait suspendu l'exécution de ses desseins à cause de la maladie de ce prince, en poursuivit le cours sitôt qu'il reçut la nouvelle de sa convalescence. Depuis la reddition de Dunkerque il s'était rendu maître, en moins de huit jours, du fort de Linck et des villes de Bergues, de Furnes et de Dixmude. Après cela il favorisa la prise de Gravelines, en couvrant l'armée qui en faisait le siége. De Gravelines il va passer la Lys à Deynse; il se saisit du château de Graves sur l'Escaut; il marche à Oudenarde; il trouve en chemin le comte de Chamilly, à qui le prince de Condé avait donné l'ordre de se jeter dedans avec trois régiments; il enlève ce comte et la

moitié de ses troupes, et se rend maître de la ville.

Après la prise d'Oudenarde le vicomte de Turenne marche à Menin pour passer la Lys, et aller assiéger Ypres; et ayant rencontré sur sa route le prince de Ligne qui conduisait trois mille hommes à Tournay, il les attaque, et il en fait deux mille cinq cents prisonniers. Il force les habitants de Menin à laisser passer son armée sur leur pont; il enlève outre cela un régiment de dragons que don Juan d'Autriche envoyait dans Ypres, et réduit cette grande ville à capituler en cinq jours de siége; après quoi il prend encore Comines, Gramont et Ninove; et, maître de tout le pays qui est entre l'Yper, la Lys et l'Escaut, il envoie des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, où le prince de Condé et don Juan d'Autriche avaient été obligés de se retirer.

Pour immortaliser le souvenir de la prise de toutes ces places, le roi fit frapper la médaille où l'on voit une Bellone dans un char traîné par deux chevaux, et autour d'elle trois dieux-fleuves renversés. Les mots de la légende, *Ad victoriarum impetus*, et ceux de l'exergue, *Ad Scaldim, Lysam et Yperam. M. DC. LVIII*, signifient: *La rapidité des victoires de la France sur l'Escaut, sur la Lys et sur l'Yper.* 1658.

Cette rapidité de victoires fit trembler l'Espagne pour la perte des Pays-Bas. Il est vrai que l'hiver mit fin aux expéditions du vicomte de Turenne; mais il n'était pas impossible qu'il prît le reste de la Flandre l'année suivante.

Les Espagnols n'avaient de ressource que dans la paix; et on voulait bien la leur accorder, à condition qu'ils donneraient au roi, pour épouse, l'infante Marie-Thérèse, qui, à cause de la mauvaise santé et de la mauvaise construction du prince d'Espagne, était regardée comme l'héritière présomptive de la couronne. Mais le remède, avec cette condition, leur paraissait pire que le mal même : ils trouvaient que c'était exposer leur monarchie à devenir quelque jour une simple province de la nôtre, n'y ayant pas d'apparence que, lorsqu'un roi de France serait maître des deux royaumes, il quittât le séjour de Paris pour aller faire sa résidence à Madrid, et que faire la paix à ce prix, pour empêcher la perte de la Flandre, c'était sacrifier un royaume pour sauver une province. Mais, d'un autre côté, ils considéraient aussi que quand nous aurions pris le reste des Pays-Bas, si nous venions à tourner nos armes contre l'Espagne, où il n'y avait nulle place forte, nous pourrions en faire la conquête en bien moins de temps que nous n'en aurions mis à conquérir la Flandre, et qu'il leur serait encore bien plus fâcheux d'être à la France de cette manière-là que de l'autre. Ainsi, après y avoir bien pensé, et avoir d'ailleurs fait renoncer l'infante aux états du roi son père, ils se déterminèrent à nous la donner, et on leur accorda aussitôt une suspension d'armes jusqu'à ce qu'on eût réglé les articles du traité de paix et du contrat de mariage.

Comme Cromwel était mort quelque temps avant cette trêve, il s'éleva alors en Angleterre

un parti considérable qui prit les armes en faveur du roi Charles II. Le vicomte de Turenne, ravi de trouver une occasion de rendre service au roi d'Angleterre, et persuadé en même temps que le rétablissement de ce prince serait avantageux à la France, résolut de profiter de cette conjoncture pour le faire remonter sur le trône. Il savait que la flotte d'Angleterre était sur la mer Baltique; il voyait la paix résolue et presque conclue avec l'Espagne; il n'y avait rien à faire pour nos troupes dans le royaume durant la trève : il les fit donc filer vers les côtes de la Picardie, et il s'avança jusqu'à Montreuil, afin d'être à portée de disposer toutes choses pour l'embarquement qui devait se faire à Estaples. Il acheta pour cela tous les vaisseaux qui étaient sur la côte, et toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires. Il donna ce qui lui restait d'argent au duc d'Yorck, qui vint à Montreuil; il lui offrit outre cela sa vaisselle d'argent et son crédit pour emprunter de quoi fournir à la dépense de cette expédition. Il voulut que ses neveux le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne accompagnassent ce prince en Angleterre, et l'affaire fut si avancée que l'on était déjà à la veille du jour fixé pour l'embarquement, lorsqu'on apprit que le corps de troupes qui s'était déclaré pour le roi d'Angleterre avait été entièrement défait et dissipé par ceux du parti opposé aux intérêts de ce prince, de sorte que le vicomte de Turenne ne put pas pousser plus loin cette entreprise.

Cependant les articles du traité de paix entre la France et l'Espagne, et ceux du contrat de

mariage du roi avec l'infante furent enfin arrêtés et signés au pied des Pyrénées, sur les confins des deux royaumes; et ce fut par cette célèbre alliance que finit une guerre qui durait depuis vingt-cinq ans.

Le roi voulant récompenser le vicomte de Turenne des services qu'il lui avait rendus pendant le cours de cette guerre, lui donna la charge de maréchal général de ses camps et armées. Le cardinal Mazarin lui fit même entendre qu'il ne tenait qu'à lui qu'il ne fût élevé à une plus haute dignité; que la charge de connétable, qui était la première du royaume, avait à la vérité été supprimée, à cause de la trop grande puissance qui y était attachée; que néanmoins le roi la rétablirait volontiers en sa faveur, si lui-même n'y mettait un obstacle par la religion qu'il professait. Mais le vicomte de Turenne n'était pas d'un caractère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs quand il s'agissait de religion. L'offre de la première charge de la couronne ne fut pas capable de lui faire quitter la religion calviniste tant qu'il la crut la meilleure, comme nulle considération ne put l'y retenir quand il fut persuadé du contraire, ainsi que nous le verrons dans la suite de son histoire.

Les intervalles de la guerre font ordinairement de grands vides dans l'histoire des généraux d'armées, qui, tirant pour la plupart toute leur élévation du commandement des troupes à la tête desquelles ils sont, se trouvent au niveau des autres hommes durant le temps de la paix, où ils ne font plus rien qui soit digne de

de la connaissance de la postérité, et qui puisse par conséquent servir de matière à l'histoire.

Il n'en est pas de même des grands hommes : ils impriment jusque dans leurs moindres actions je ne sais quel caractère singulier qui les consacre en quelque manière, et qui les rend dignes d'être proposés pour modèles à tous les siècles à venir.

Tel fut le vicomte de Turenne. Quand il n'aurait jamais donné ni batailles ni combats, il n'aurait pas laissé de s'acquérir une très-grande réputation par le seul mérite de ses vertus civiles; et quelque avantage qu'on puisse retirer de la connaissance de ses actions publiques, comme il n'est pas moins important de connaître le caractère de sa vie privée, je crois qu'il est à propos d'en dire ici quelque chose.

Il eut toujours pour les vérités fondamentales du christianisme un attachement à l'épreuve de ses propres passions et des mauvais exemples d'autrui. Il ne pouvait souffrir l'impiété des sentiments ni le libertinage des mœurs; et personne n'avait plus d'aversion que lui pour les gens qui menaient une vie scandaleuse. Il y avait près de cinquante ans qu'il était dans la religion calviniste, croyant que c'était la véritable religion; mais enfin il commença à douter. Il ne s'en ouvrit néanmoins à personne, et il tâcha seulement de s'éclairer lui-même de ses difficultés par la lecture des livres catholiques. Cette lecture augmenta ses doutes, et lui fit entrevoir les erreurs dans lesquelles il se trouvait engagé par le malheur de sa naissance, et dès-lors la religion calviniste lui devint suspecte. Il

avait dès-lors de la révérence pour les choses saintes; tout ce qui portait quelque caractère de religion lui était sacré : il respectait nos églises, nos mystères, et jusqu'à nos cérémonies. Aussi était-il en vénération aux catholiques mêmes, ce qui n'est arrivé qu'à bien peu d'autres calvinistes.

Quant à ce qui regarde la société civile, jamais homme ne fut d'un commerce plus aisé : parlant des plus petites choses comme s'il eût ignoré les grandes, et cela avec les personnes de la moindre condition, sans jamais se prévaloir de la supériorité de son rang ni de celle de son esprit. Il s'accommodait avec tant de complaisance au caractère et à l'humeur de tout le monde, qu'on était souvent étonné qu'avec de si grandes qualités pour la guerre, il fût encore le plus poli et le plus aimable homme de son temps. Tout était vrai et sincère en lui; sentiments, mœurs, manières. Aussi éloigné de la fausse modestie que de l'orgueil, il se laissait voir à tout le monde tel qu'il était : il parlait de ses actions avec simplicité et avec ingénuité, sans rien exagérer par une vanité ouverte, et sans rien abaisser par le raffinement d'une vanité plus détournée. Ennemi déclaré des flatteurs, qui que ce soit n'eût osé le louer. Il marchait le plus souvent sans équipage et sans domestique, se mêlant dans la foule comme un homme du commun; mais il avait beau se confondre, sa réputation le faisait partout reconnaître : le peuple, au milieu duquel il se mêlait avec tant de modestie, ne laissait pas de le regarder comme un des plus grands ornements

du siècle. Chacun s'empressait pour le voir. Ceux qui le connaissaient le montraient des yeux et du geste à ceux qui ne le connaissaient pas. Les étrangers qui venaient en France s'en retournaient satisfaits quand ils l'avaient vu ; et souvent nos ennemis mêmes enchérissaient sur nous, quand on se mettait à faire le dénombrement de ses exploits, ou à rappeler la mémoire de ses vertus.

Réduit à quelque chose de plus particulier encore, et renfermé pour ainsi dire dans les bornes de sa maison, il n'y était pas moins admirable qu'à la guerre et dans la société. C'est là qu'il paraissait véritablement grand par la seule sagesse. Jusqu'aux gens qui le servaient, tout le monde était étonné de cette sagesse : car au lieu que la plupart de ceux qui attirent l'admiration du public font pitié à leurs domestiques, témoins de leurs faiblesses, c'étaient ceux qui étaient proches de sa personne qui avaient pour lui des sentiments d'une plus profonde vénération, parce que, voyant ses vertus de plus près, ils connaissaient mieux combien le motif en était pur et désintéressé.

C'était le plus parfait époux et le meilleur maître qui fût jamais. Toutes les lettres qu'il a écrites à la vicomtesse de Turenne, sa femme, sont pleines de politesses qui vont quelquefois jusqu'au respect : on n'y saurait voir sans surprise l'attention qu'il avait pour elle au milieu de tant de grandes affaires dont il était chargé. Il est impossible qu'elle ne fût fort sensible à la manière dont il lui ouvre son cœur dans ses lettres : mais ce qui vraisemblablement la touchait

encore plus, c'est une certaine joie vive qui y est partout répandue, et qui fait voir qu'il n'avait point de plus grand plaisir que celui de lui écrire.

Pour ce qui est de ses domestiques, il voulait absolument que chacun fît son devoir; mais quand ils étaient sages, ils étaient sûrs de sa protection pour eux et pour leur famille. S'ils avaient une affaire, il en faisait la sienne et la sollicitait en personne, sans vouloir toutefois que son crédit fît tort à qui que ce fût. Aussi sa maison était-elle remplie d'honnêtes gens; et il n'y avait pas un de ses domestiques qui n'eût de la probité et de l'honneur, soit que ceux qu'il choisissait fussent tels par eux-mêmes, ou qu'il communiquât quelque chose de son caractère à tous ceux qui l'approchaient.

Quant au goût qu'il pouvait avoir pour ce qu'on appelle littérature, il estimait les gens de lettres, et il les attirait chez lui. Il aimait l'histoire, et il en savait faire son profit. Il n'ignorait rien de ce qu'un prince doit savoir, et ne s'amusait pas à apprendre ce qu'il doit ignorer. La conversation des gens de bon sens et la lecture des livres solides occupèrent une partie de son loisir pendant les six ou sept années de paix qui suivirent le traité des Pyrénées. Mais ses occupations tranquilles n'empêchaient pas qu'il ne prît part aux affaires publiques durant ce temps-là, et que de son cabinet il ne donnât pour ainsi dire le branle à ce qui se faisait de plus considérable chez nos voisins.

Toute l'Europe avait alors les yeux tournés

sur le Portugal. Les Espagnols s'étaient emparés de ce royaume en 1580. Soixante ans après, c'est-à-dire en 1640, les Portugais voyant toutes les forces des Espagnols occupées à résister à la France, avaient secoué le joug de l'Espagne, et proclamé roi le duc de Bragance, qui s'était aisément maintenu sur le trône tant que les Espagnols avaient été engagés dans une aussi grande guerre que celle qu'ils avaient contre nous. Mais cette guerre étant finie en 1660, comme nous avons dit ci-dessus, les Espagnols firent marcher toutes leurs troupes du côté du Portugal, pour se ressaisir au plutôt de ce royaume. Don Juan d'Autriche était à la tête de l'armée, et avait avec lui toutes les vieilles troupes qu'il avait emmenées de la Flandre, avec d'anciens officiers très-expérimentés. Les Portugais, sans généraux et sans alliés, n'avaient que très-peu de troupes pour soutenir une si grande guerre, et tout le monde était touché de la triste situation où ils se trouvaient.

Le vicomte de Turenne sachant combien il importait à la France d'empêcher que les Espagnols ne se rendissent maîtres du royaume de Portugal, entreprit de le défendre en son nom contre les efforts de l'Espagne. Pour concerter les moyens d'exécuter cette entreprise, il fallait nécessairement qu'il conférât avec le comte de Source, ambassadeur du roi de Portugal en France, et que cela se fît si secrètement que les Espagnols n'en eussent aucune connaissance, puisque par le traité des Pyrénées, nous nous étions engagés à abandonner absolument les Portugais. Le vicomte de Tu-

renne aurait bien pu prier le comte de la Soure de venir chez lui; mais sa maison était trop fréquentée pour qu'un ministre de ce caractère y pût être caché. C'est pourquoi il confia le secret de cette affaire à son neveu le duc d'Albret, si célèbre depuis sous le nom de cardinal de Bouillon, doyen du sacré collége, lequel n'avait alors que dix-neuf ans, mais que le vicomte de Turenne estimait, quoiqu'à cet âge, très-capable d'une telle confiance. Aussi le duc d'Albret sut-il tenir caché le comte de Source en une maison de campagne, à l'insçu de tout le monde, autant de temps qu'il fut nécessaire. Là le vicomte de Turenne eut plusieurs conférences avec cet ambassadeur, pour prendre connaissance des forces du Portugal, et étant instruit à fond du nombre des troupes et de l'état des places du royaume, il engagea le comte de Schomberg à en aller prendre la défense à la tête de l'armée des Portugais. Ce choix étant d'autant plus judicieux, qu'outre la capacité du comte de Schomberg, sa qualité d'étranger faisait qu'on pouvait le désavouer, en cas que les Espagnols vinssent à se plaindre de ce que nous fomentions indirectement la guerre en Portugal.

Le vicomte de Turenne engagea outre cela le roi d'Angleterre, qui venait d'être rétabli, à épouser l'infante de Portugal, et à envoyer un corps de troupes au secours de ce royaume. Il contribua beaucoup à le déterminer à nous vendre la ville de Dunkerque, pour avoir de quoi fournir à l'entretien de ces troupes; et il fit passer un grand nombre de soldats et d'offi-

ciers français en Angleterre, d'où on les transporta en Portugal, pour y servir aux ordres du comte de Schomberg.

Lorsque ce général y fut arrivé, il informa encore mieux le vicomte de Turenne des besoins et des ressources de ce royaume; et se servant à propos des secours que lui procurait ce prince, et des avis qu'il lui donnait, il battit en diverses rencontres les Espagnols, et soutint la guerre avec honneur et avec avantage contre eux, jusqu'au temps où le roi d'Espagne fit le traité de paix par lequel il laissait le royaume de Portugal à la maison de Bragance, qui en a toujours joui depuis. Les Portugais voulant témoigner leur reconnaissance au vicomte de Turenne, il fut résolu dans le conseil d'état, que le marquis de Sande serait envoyé en France, non-seulement avec un plein pouvoir de traiter du mariage d'une des nièces du vicomte de Turenne avec l'infant don Pedre, qui dans la suite a été roi de Portugal, mais encore avec un ordre exprès de conclure ce mariage, selon la teneur du décret du conseil d'état; et la chose fut si avancée que les articles du contrat furent signés. Néanmoins ce mariage ne s'étant pas fait, la nièce du vicomte de Turenne épousa le duc Maximilien de Bavière, frère de l'électeur de ce nom.

Cependant les affaires du Portugal n'occupaient pas tellement le vicomte de Turenne, qu'il ne donnât en même-temps ses soins à celles de la France. On lui communiquait les instructions que l'on donnait aux ambassadeurs que nous envoyions dans les cours étrangères,

et les affaires les plus secrètes qu'on négociait alors avec les princes et les états souverains de l'Europe : nous avons encore ce qu'il a écrit sur ces sortes de matières. Il y démêle les divers intérêts des princes avec les vues d'une politique très-fine ; et on y trouve des réflexions si sages, qu'on peut les comparer à ce qu'il y a de plus sensé dans les meilleurs ouvrages que l'on a faits touchant les lois de la guerre et de la paix. Outre cela il assistait de temps en temps au conseil, où toutes les fois que nos voisins nous fournissaient des occasions de rompre la paix, il fut le premier à dissuader la guerre, quelque gloire qu'il fût comme assuré d'en retirer. Le roi rendait à son désintéressement toute la justice qui lui était due, ainsi qu'à ses autres grandes qualités. De son côté, le vicomte de Turenne ne l'approchait qu'avec une espèce de timidité, et c'était toujours avec les manières les plus respectueuses qu'il lui parlait et qu'il traitait les affaires en sa présence. Cette timidité néanmoins ne l'empêchait pas de parler fortement contre les fautes des ministres même les plus accrédités ; de solliciter vivement le roi en faveur des gens de mérite, et de lui demander, jusqu'à l'importunité, les principaux emplois du royaume pour ceux qui avaient les qualités les plus propres à les remplir, sans que ces gens-là même en sussent rien. Dès qu'il les connaissait les plus dignes, il représentait continuellement leur capacité et leurs services, jusqu'à ce qu'il eût obtenu les grâces qu'il demandait pour eux.

Telles étaient les occupations du vicomte de

Turenne lorsque la mort enleva la vicomtesse de Turenne sa femme, dont je ne crois pas qu'on pût jamais assez louer les vertus, si elle n'était pas morte hors du sein de la véritable église de laquelle ses pères s'étaient malheureusement séparés. Du caractère dont était le vicomte de Turenne, il est aisé de juger combien il fut vivement touché de sa perte. La tendresse infinie qu'il avait pour elle fut la mesure de sa douleur; tout ce qu'on lui put dire pour le consoler fut inutile, il la regretta pendant toute sa vie. Comme il n'en avait point d'enfants, il fallut qu'il rendît sa dot au duc de la Force. Il voulait lui rendre plus qu'il n'avait reçu; le duc de la Force de son côté en voulait moins qu'il ne lui en appartenait; et ce combat de générosité dont il y a si peu d'exemples, dura longtemps entre l'un et l'autre.

Ce fut dans ce temps-là que le roi, ne pouvant tirer aucune raison des Espagnols au sujet de quelques provinces des Pays-Bas qu'il prétendait appartenir à la reine par droit de *dévolution*, résolut de porter la guerre en Flandre. Le cardinal Mazarin était mort, et le roi gouvernait par lui-même. Ayant donc proposé son dessein au vicomte de Turenne, il lui dit qu'il se reposait entièrement de l'exécution sur ses soins; mais que cependant il voulait aller dans les Pays-Bas en personne, pour apprendre de lui le métier de la guerre. Le vicomte de Turenne ravi de cette noble inclination, donna ordre à toutes les troupes de marcher du côté de la Flandre; et sitôt qu'elles furent assemblées sur la frontière, le roi s'y étant rendu, il

fut résolu que le gros de l'armée attaquerait la Flandre par le milieu, et qu'on aurait deux camps volants sur les ailes : l'un dans le Luxembourg, sous les ordres du marquis de Créqui, pour veiller sur les Allemands, et l'autre vers la mer, sous le commandement du maréchal d'Aumont, pour attaquer quelques places de ce côté-là. Le duc de Noailles fut aussi envoyé dans son gouvernement du Roussillon avec quelques régiments, pour avoir soin de cette province; et la répartition des troupes ayant été faite selon les divers corps dont on voulait se servir en différents endroits, la grande armée eut ordre de marcher à Charleroi, sur la Sambre. A son approche, le marquis de Castel-Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas, fit sauter les fortifications de la place, et l'abandonna. On rétablit très-promptement ces fortifications; on s'empara de Binche et d'Ath, villes situées entre la Sambre et l'Escaut; on défit sept à huit cents hommes qui voulaient se jeter dans Tournai, ville de très-grande réputation, et qui ne tint pourtant que deux jours devant notre armée. On marcha ensuite à Douai, sur la rivière de Scarpe; on prit cette ville et son fort en trois jours, et Oudenarde sur l'Escaut en vingt-quatre heures; après quoi on se saisit d'Alost sur la Tenre, et on alla assiéger Lille, ancienne capitale de la Flandre française, fortifiée de quatorze bastions royaux, entourée de doubles fossés, dans laquelle il y avait une garnison de six mille hommes de troupes réglées, et plus de trente mille habitants portant les armes, et qui fut néanmoins réduite à capituler en neuf

jours de tranchée ouverte. Cependant le maréchal d'Aumont, de son côté, prit Bergues, Furnes, le fort Saint-François, Armentière et Courtrai, si bien qu'on se rendit maître de treize places en moins de quatre mois. Le roi voulait que le vicomte de Turenne lui fît remarquer tout ce qui se passait; qu'il l'accompagnât à la tranchée, et qu'il lui rendît raison de toutes choses. Aussitôt après la prise de Lille il fit un détachement de son armée, qu'il envoya contre le comte de Marsin et le prince de Ligne, qui avaient assemblé un corps de troupes pour s'opposer à nos entreprises; mais comme ils ne voulurent pas en venir aux mains avec nous, on les attaqua dans leur retraite auprès du canal de Bruges. On battit leur arrière-garde, on leur prit plus de quinze cents chevaux, on leur tua six ou sept cents hommes, on mit le reste en déroute, et personne n'osa plus paraître devant nous. Le roi se voyant maître de la campagne, établit des contributions jusqu'aux portes des plus grandes villes; il força les petites places à demander la neutralité, pourvut à la sûreté de celles dont il s'était rendu le maître, et fit observer la discipline la plus exacte à ses troupes dans tout le pays nouvellement conquis, afin de gagner par là le cœur des peuples, et les faire revenir de l'aversion que les Flamands avaient eue jusque là pour la domination française.

Cependant les Espagnols appréhendèrent encore une fois de perdre tous les Pays-Bas : ils offrirent de terminer par un accommodement les contestations qui faisaient le sujet de la guerre.

On accepta le parti. La ville impériale d'Aix-la-Chapelle fut choisie pour le lieu où se tiendraient les conférences; mais de peur que les négociations ne tirassent en longueur du côté de l'Espagne, le roi en personne, suivi du prince de Condé, alla attaquer la Franche-Comté, quoiqu'on fût au plus fort de l'hiver, et l'on se rendit maître de cette province en dix jours. La rapidité de nos conquêtes augmenta les alarmes des Espagnols : ils demandèrent avec empressement la paix, laquelle fut enfin conclue par un traité qui portait qu'en rendant la Franche-Comté aux Espagnols, nous demeurerions maîtres de toutes les places que nous avions prises sur eux en Flandre.

Les occupations de la guerre n'avaient point empêché le vicomte de Turenne de continuer à chercher, dans les livres catholiques, l'éclaircissement des doutes qui lui étaient venus au sujet de la religion calviniste. La paix, durant laquelle il était bien moins occupé, lui fut encore plus favorable pour s'en éclaircir. Il sentit enfin le faible du calvinisme, et, pressé par sa conscience, il fit connaître son état à quelques évêques de ses amis : il s'ouvrit encore davantage au duc d'Albret, qui, par des lumières supérieures, leva jusqu'aux moindres doutes qui pouvaient lui faire quelque peine. Alors, convaincu qu'il était hors de la véritable église, quoiqu'il fût regardé parmi les calvinistes comme un des protecteurs de leur secte, il l'abandonna. Il alla faire son abjuration entre les mains de l'archevêque de Paris, et il ne l'avertit de son dessein que la veille du

jour où il la devait faire, voulant éviter l'ostentation qui accompagne ordinairement ces sortes de cérémonies quand elles viennent à la connaissance du public. Le pape lui écrivit un bref pour le féliciter de sa conversion, qui réjouit tous les catholiques à mesure que la nouvelle s'en répandit dans la chrétienté.

Cependant le vicomte de Turenne, persuadé que sa conduite et ses actions devaient désormais répondre à la sainteté de la religion qu'il venait d'embrasser, passait presque tout son temps dans des exercices de piété et de charité qui édifiaient tout le monde; si bien qu'on pouvait le proposer pour modèle aux anciens catholiques mêmes, et que tous les calvinistes qui se réunirent depuis à l'église romaine avouaient que rien n'avait tant contribué à leur conversion que l'exemple de ses vertus. Il vivait à Paris avec une si grande simplicité, qu'il semblait qu'on fût, à cet égard, dans l'ancienne Rome, où l'on ne distinguait point les plus grands capitaines d'avec les moindres citoyens. Ainsi, libre de l'ambition et des autres passions qui attachent les hommes à la cour, et pénétré des grandes vérités de notre sainte religion, il avait résolu de passer sa vie dans quelque retraite, et ne s'occupait plus que de cette pensée.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

Le vicomte de Turenne était dans cette pieuse disposition lorsque le roi lui fit part du dessein qu'il avait de porter la guerre en Hollande, où il voulait aller en personne, et lui ordonna de se tenir prêt à le suivre.

La guerre ayant donc été déclarée aux états-généraux des Provinces-Unies, le roi fit marcher toutes ses troupes vers la frontière de la Hollande; et il donna les autres ordres nécessaires pour pouvoir attaquer avec succès cette pesante république.

Les Hollandais, de leur côté, firent toute la diligence possible pour se mettre en état de se bien défendre. Leurs frontières étaient pour ainsi dire tout hérissées de forteresses; il n'y avait point d'état au monde où il y eût à proportion tant de places de défense que dans le leur, et l'on n'y voyait presque pas une ville qui ne fût fortifiée régulièrement. Ils avaient devant eux la Meuse, le Rhin et l'Yssel, trois fleuves qu'il semble que la nature ait faits exprès pour défendre l'entrée de leur pays. Ils augmentèrent les garnisons de leurs places. Ils fortifièrent les passages, et ils formèrent de toutes leurs troupes trois corps d'armée qui

devaient être campés en divers endroits, de manière qu'ils fussent à portée d'agir où l'on en pourrait avoir besoin, sur toutes leurs frontières. La Meuse leur parut assez bien défendue par les villes fortes qui étaient dessus, et le Rhin par sa rapidité et par sa profondeur. Il n'y avait pas moins de forteresses sur l'Yssel que sur la Meuse; mais comme l'Yssel est en quelque façon le dernier retranchement de la Hollande, ils firent tirer une grande ligne le long de ce fleuve, de leur côté; ils la fortifièrent autant que le temps le leur put permettre, et ayant pris les autres précautions qu'ils jugèrent à propos, ils nous attendirent, dans la résolution de faire une vigoureuse résistance partout où ils seraient attaqués.

Cependant nos troupes s'étant assemblées vers Charleroi, sur la Sambre, le roi s'y rendit, suivi du duc d'Orléans son frère, du prince de Condé et du vicomte de Turenne. L'armée se trouva de soixante mille hommes, On la partagea en quatre corps. Et le vicomte de Turenne, à la tête de celui qui devait faire comme l'avant-garde, s'étant chargé de s'avancer le premier vers les pays ennemis; et d'en ouvrir les passages, décampa des bords de la Sambre, et, laissant le Brabant espagnol sur sa gauche, marcha dans le pays de Liége, où il destina les villes de Saint-Tron et de Tronges à servir d'entrepôt pour la communication de Charleroi avec les places de la Meuse, desquelles il avait dessein de se rendre maître. Il commença par Viset, Fauquemont, Sittart, Maseick et quelques autres petites villes situées sur les bords de

cette rivière ou aux environs; après quoi on passa la Meuse, on traversa les duchés de Limbourg et de Juliers, on entra dans l'électorat de Cologne, et on ouvrit la campagne par les siéges d'Orsoy, de Rhimberg, de Burick et de Wesel, quatre villes sur le Rhin, lesquelles on attaqua en même temps, et qu'on prit en trois jours. De Burick, dont le vicomte de Turenne avait fait le siége, il marcha à Rées, et ensuite à Emmerick, dont il se saisit; ce qui fut fait encore en trois jours. Les ennemis, alarmés de la prise de six places en six jours, accoururent du fond de la Hollande sur les bords du Rhin, de peur que nous ne fissions un pont en quelque endroit, pour pénétrer plus avant dans leur pays; mais nos généraux ayant été d'avis qu'on passât ce fleuve à la nage, on le passa un peu au-dessous du fort de Tolhuis, à la vue d'un corps de Hollandais retranchés sur l'autre bord. Cette action étonnante les épouvanta tellement qu'ils s'enfuirent avec frayeur au-delà de l'Yssel, dernier retranchement qui pouvait seul nous empêcher d'entrer dans le cœur de la Hollande. Toutes les troupes des ennemis s'étaient rassemblées sur ses bords; le prince d'Orange, capitaine-général des armées de la république, était à leur tête. Les Hollandais se promettaient qu'il saurait bien défendre le passage de ce fleuve, tout bordé de forteresses et de soldats, et c'était uniquement sur cela que l'espérance de leur salut était fondée. Néanmoins le prince d'Orange n'eut pas plutôt appris que nous avions passé le Rhin, qu'il abandonna les retranchements de l'Yssel, jeta une partie de ses troupes dans les

places qui étaient sur le bord de ce fleuve, et s'enfuit avec le reste dans le fond du pays, où il porta la consternation et l'épouvante. Le vicomte de Turenne voulant profiter du désordre d'une fuite si précipitée, se hâta de gagner le fleuve du Rhin, et le fit passer à la nage par une troupe de cavalerie, laquelle atteignit au-delà d'Arnhem les derniers escadrons de l'armée ennemie, qui n'allaient pas si vite, parce qu'ils escortaient le canon et le bagage. Mais à peine nous eurent-ils aperçus qu'ils prirent la fuite, et nous laissèrent leur canon et leurs bagages. Ce ne fut après cela qu'une suite de nouvelles conquêtes dont la rapidité étonna toute l'Europe. Le roi prit Doesbourg, le duc d'Orléans Zutphen, et le vicomte de Turenne les forts de Skinck, de Knotzembourg, de Woorn, de Saint-André et de Crèvecœur; et les villes de Nimègue et de Grave, Utrecht, Voerden, Amersfort, Naerden, et plusieurs autres villes aussi considérables, se soumirent au roi ou furent forcées par ses armes. On avait déjà plus de vingt-cinq mille prisonniers; on s'était emparé de presque toutes les places fortes que les ennemis avaient sur la basse Meuse, sur le Rhin, sur le Vahal et sur l'Yssel. On s'était rendu maître de quarante de leurs villes en vingt-deux jours; de sorte que les Hollandais, résolus de mettre leur pays sous l'eau, s'ils ne pouvaient autrement sauver leur liberté, voyant que nous forcions tout ce qui faisait la moindre résistance, rompirent leurs ponts, lâchèrent leurs écluses, et percèrent même en quelques endroits leurs digues, pour nous arrêter par les inondations

qu'ils firent autour des places où ils se renfermèrent. Dans ce triste état ils députèrent vers tous les princes de l'Allemagne et du nord, pour implorer leurs secours, et les conjurer de s'opposer au plutôt au torrent des prospérités de la France, dont ils disaient que l'impétuosité menaçait toute l'Europe.

Le roi ne pouvant avancer plus loin, s'en retourna à Paris avec le duc d'Orléans, après avoir fait généralissime de toutes ses troupes qui restaient dans les Provinces-Unies, le vicomte de Turenne, auquel il voulut que les maréchaux de Créqui, d'Humières et de Bellefond obéissent comme à lui-même. Ils refusèrent d'abord de le faire. Ils se repentirent presque aussitôt de ne l'avoir pas fait; mais le roi ne leur pardonna pas, et ne leur permit d'aller faire la fonction de lieutenants-généraux sous le vicomte de Turenne, qu'aux instances de tout le corps des maréchaux de France, qui demanda grâce pour eux.

Cependant les envoyés de Hollande faisaient dans toutes les cours voisines des descriptions les plus touchantes qu'ils pouvaient de la situation déplorable où se trouvait la république, et leurs discours firent impression sur l'esprit de plusieurs princes, qui, plus jaloux encore de nos conquêtes que touchés de la ruine des Hollandais, résolurent de réunir leurs forces pour les secourir; de sorte que l'empereur, le roi de Danemarck, les électeurs de Saxe et de Brandebourg, les ducs de Brunswick, de Lunebourg et plusieurs autres souverains, firent enfin une ligue contre nous, avec les états-généraux des Provin-

ces-Unies. L'électeur de Brandebourg se mit le premier en campagne pour venir à leur secours. Ce prince avait vingt-cinq mille hommes de ses propres troupes, et dix mille de celles de l'empereur, que lui avait amenées le comte de Montécuculli. Il avait un équipage d'artillerie de soixante pièces de canon et d'un très-grand nombre de mortiers. A la tête de cette puissante armée il se flattait d'aller fort embarrasser le vicomte de Turenne, qui, étant obligé de mettre des garnisons dans presque toutes les villes de la Hollande, ne pouvait avoir guère de troupes de reste en campagne. Il menait avec lui le prince électoral son fils; il croyait marcher à une victoire sûre. Il avait déjà fait sommer l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, nos alliés, d'abandonner les engagements qu'ils avaient avec la France, et il s'avançait vers le Rhin pour nous venir chercher. Le marquis de Louvois, qui était secrétaire d'état, et qui avait le département des affaires de la guerre, écrivit aussitôt au vicomte de Turenne de la part du roi, lui représentant de quelle importance il était d'empêcher que l'électeur de Brandebourg ne passât le Rhin; mais comme il n'y avait pas d'apparence qu'il pût garder tous les postes d'un fleuve de cette étendue, le roi lui ordonnait seulement d'empêcher, s'il était possible, que les ennemis n'y prissent quelques postes considérables, estimant qu'on ne pouvait pas rendre à l'état un plus grand service que celui-là. Le vicomte de Turenne était d'avis qu'on rasât la plupart des villes que nous avions prises, afin de pouvoir faire une grosse armée

des troupes qui étaient employées à les garder; mais comme le conseil du roi fut d'un autre sentiment, le vicomte de Turenne étant obligé à mettre des garnisons dans tant de places, et à laisser outre cela une armée entière qui tînt la campagne en Hollande, ne put prendre que douze mille hommes avec lui pour aller faire tête à l'électeur de Brandebourg; encore y en avait-il parmi ce petit nombre qui n'étaient pas trop contents d'aller recommencer une nouvelle campagne à la fin de celle qu'ils venaient de faire; de sorte qu'il y en eut plusieurs, et même de la maison du roi, qui quittèrent l'armée. Le vicomte de Turenne croyant que le manque d'argent en avait obligé quelques-uns à prendre ce parti malgré eux, offrit sa bourse aux commandants des compagnies, et, les ayant engagés par là à le suivre, il passa le Rhin à Wesel. La hardiesse de cette démarche surprit toute l'Allemagne, qui avait cru qu'il se contenterait de défendre le passage de ce fleuve. La cour de France même en fut étonnée; et le roi lui envoya quatre mille hommes pour remplacer les soldats qui avaient déserté. L'électeur de Brandebourg, qui s'était attendu à faire tout fuir devant lui, fut fort déconcerté quand il apprit que le vicomte de Turenne avait passé le Rhin. Il fallait cependant qu'il marchât vers ce fleuve, pour aller au secours des Hollandais. Il passa donc l'Elbe et le Weser, et vint gagner le Mein, qu'il passa auprès de Francfort. Le vicomte de Turenne voyant que l'électeur de Brandebourg voulait aller passer le Rhin si haut, marcha en avant, en remontant par la droite de ce fleuve

avec son armée ; il passa la Lippe, l'Emser et la Roer ; il traversa le duché de Berg, et vint jusqu'à Nassau ; sur la rivière de Lahn, au-dessus de Coblentz. L'électeur de Brandebourg, après avoir fait en vain plusieurs tentatives pour passer le Rhin aux environs de Mayence, prit enfin la triste résolution de repasser le Mein, dans l'espérance que nous repasserions aussi le Rhin dès que nous le verrions éloigné, et qu'ainsi il pourrait demeurer pendant l'hiver dans son comté de la Marck, où il se trouverait tout à portée d'entrer en Hollande au printemps prochain.

Il est peu de grands capitaines qui n'eussent cru avoir beaucoup fait que d'avoir non-seulement arrêté l'électeur de Brandebourg, mais encore de l'avoir obligé à retourner sur ses pas. Le roi, qui ne s'était pas attendu à un si grand succès, était plus que satisfait, et manda au vicomte de Turenne de repasser le Rhin, et de mettre ses troupes en quartier d'hiver dans la Lorraine (1). Et comme on n'apprenait point qu'il eût repassé ce fleuve, le marquis de Louvois lui manda : « qu'il était à craindre que le Rhin ne vînt à geler, et qu'il ne pût bientôt plus le repasser ; qu'il risquait à faire périr son armée dans une saison aussi fâcheuse pour pousser peut-être l'électeur de Brandebourg dix lieues plus loin qu'il n'était ; que le roi ne voulait point que ses troupes tinssent plus long-temps la campa-

---

(1) Lettres du roi, datées du 22 et du 26 décembre, à Compiègne.

gne; qu'il lui ordonnait absolument de les mettre en quartier d'hiver, et qu'il s'attendait d'apprendre qu'elles y seraient par le premier courrier qui viendrait. » Mais le vicomte de Turenne, qui avait bien d'autres vues pour l'intérêt et pour la gloire de l'état, se contenta de mander au marquis de Louvois qu'il n'était pas du service du roi qu'il repassât sitôt le Rhin; et voyant tous les mouvements qu'on se donnait dans l'empire en faveur des Hollandais, il crut devoir faire en la personne de l'électeur de Brandebourg un exemple qui tînt en respect toute l'Allemagne. Dans cette vue il marcha vers le comté de la Marck, où ce prince s'était retiré. Mais l'électeur de Brandebourg, bien loin de l'y attendre, ne pensa qu'à se couvrir de quelque rivière; et ayant passé la Lippe, il crut que du moins on le laisserait en repos dans son comté de Ravensberg, où il donna des quartiers à ses troupes. Mais le vicomte de Turenne étant entré aussi dans le comté de la Marck, prit Altena, Unna et Kamen, villes qu'il lui fallut assiéger dans les formes, et dans quelques-unes desquelles il y avait plus de deux mille hommes de garnison qu'il fit tous prisonniers de guerre; et il mit si peu de jours à forcer les autres places qui voulurent faire quelque résistance, qu'il se trouva maître de tout le pays de la Marck avant que l'électeur de Brandebourg eût pour ainsi dire eu le temps de se reconnaître dans son comté de Ravensberg, où le vicomte de Turenne voulant l'aller attaquer, fit passer la Lippe à son armée. Mais l'électeur s'éloignant toujours de plus en plus à mesure

que nous avancions vers lui, leva ses quartiers à peine établis, et repassa le Weser avec précipitation, au grand étonnement de l'Allemagne, qui était dans la dernière surprise de le voir fuir ainsi devant une armée plus faible de la moitié que la sienne. Le vicomte de Turenne s'empara du comté de Ravensberg comme il avait fait de celui de la Marck : il chassa la garnison que l'électeur de Brandebourg avait mise dans la ville d'Hoxter sur le Weser, et passa ce fleuve à dessein de poursuivre cet électeur jusque dans sa principauté d'Halberstadt, où il s'était retiré après avoir laissé une partie de ses troupes pour garder les postes qui étaient entre lui et nous.

La saison était extraordinairement rigoureuse; il faisait un froid cruel, et la terre était tellement gelée qu'on ne pouvait ouvrir la tranchée devant les villes qu'on assiégeait, et qu'on était obligé d'essuyer tout le feu de la mousqueterie et du canon des ennemis à découvert : il fallait passer par des montagnes très-difficiles et par des défilés très-étroits.

Le vicomte de Turenne s'étant couché un jour derrière un buisson pour dormir pendant que l'armée passait un de ces défilés qui était fort long, quelques soldats le reconnurent; et comme la neige commençait à tomber sur lui, ils coupèrent aussitôt des branches d'arbres pour lui faire une hutte : plusieurs cavaliers qui survinrent, voyant que les branches ne le mettaient pas assez à couvert, donnèrent tous à l'envi leurs manteaux pour lui faire une espèce de tente. Sur quoi s'étant éveillé, et leur ayant de-

mandé à quoi ils s'amusaient au lieu de marcher, *Nous voulons*, répondirent-ils, *conserver notre général; c'est là notre plus grande affaire; et si nous venions à le perdre, nous ne reverrions peut-être jamais notre pays.* Cependant les peines que les soldats avaient à souffrir sont presque inconcevables; mais l'abondance où ils se trouvaient dans un pays ennemi leur faisait oublier toutes leurs fatigues; d'ailleurs le vicomte de Turenne les ménageait en toutes choses avec des soins si pleins de bonté, que la reconnaissance les aurait fait aller avec lui jusqu'au bout du monde. Ainsi, malgré tant d'obstacles qui se présentaient, il força tous les passages à la garde desquels les ennemis avaient laissé des troupes en se retirant, et prit en si peu de temps toutes les villes où ils avaient jeté des garnisons, que l'électeur de Brandebourg, ne se croyant pas en sûreté dans sa principauté d'Halberstadt où il était, repassa l'Elbe à Magdebourg, et se refugia à Berlin, capitale de ses états.

On ne comprenait pas comment le vicomte de Turenne osait s'engager ainsi avec une armée dans un pays si éloigné, où il n'avait ni places ni magasins; mais comme il savait aussi trouver des ressources suivant les besoins, il pourvut si bien à la subsistance de ses troupes, qu'elles ne manquèrent de rien.

Il est vrai que dans un si grand éloignement il ne pouvait pas envoyer des courriers en France aussi régulièrement qu'on l'aurait souhaité; et comme on fut quelque temps sans recevoir de ses nouvelles, ses envieux commencèrent à dé-

clamer contre lui, disant qu'il s'était laissé couper, et que l'armée du roi était perdue. Le roi était peut-être l'homme de son royaume qui fût le plus sur ses gardes lorsqu'on parlait au désavantage des absents; d'autant plus réservé à s'expliquer sur les gens que le déchaînement était plus grand contre eux. Il ne se déclarait presque jamais en ces sortes d'occasions; néanmoins dans celle-ci, où plusieurs courtisans murmuraient de ce qu'on ne savait ce qu'était devenu le vicomte de Turenne, il lui échappa de dire qu'à la vérité il n'avait aucune nouvelle de lui. Mais on ne fut pas long-temps sans en recevoir, et l'on apprit bientôt qu'après avoir poussé l'électeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, sans qu'il osât tourner tête pour défendre ses états, il l'avait réduit à chercher un asile dans sa capitale, où même, ne se trouvant pas en sûreté, il avait enfin été forcé de demander la paix, qu'on ne lui accorda qu'après qu'il eût donné caution de sa parole, et qu'il eut engagé le duc de Neubourg à se rendre garant de la fidélité avec laquelle il promettait d'observer les engagements qu'il contractait avec la France par son traité. Alors la médisance se tut, et les envieux du vicomte de Turenne depuis cela semblèrent toujours respecter son mérite.

Jusqu'aux ennemis de l'état, ils ne pouvaient s'empêcher d'être touchés de ce mérite, comme on le vit dans ce temps-là à l'égard de l'électeur de Brandebourg. Car, lors même que ce prince était poursuivi par nos troupes d'une manière si mortifiante pour lui, ayant appris qu'un

homme était passé dans le camp du vicomte de Turenne à dessein de l'empoisonner, il ne put souffrir qu'il pérît si malheureusement, et lui en donna avis; de sorte qu'on reconnut ce misérable, que le vicomte de Turenne se contenta de faire chasser de son armée.

Au reste, le soin d'exécuter un aussi grand dessein que celui qu'il avait formé contre l'électeur de Brandebourg n'empêchait pas qu'il ne travaillât outre cela aux principales affaires de l'état, non-seulement en ce qui concernait la guerre, mais encore en ce qui regardait les négociations et le cabinet; car on le consultait sur les unes et sur les autres : si bien que de l'Allemagne, où il était, il mandait au roi ce qu'il pensait sur la destination des différents corps d'armée que nous avions dans les autres pays, les entreprises qu'il fallait faire, le nombre des troupes qu'on devait y employer, et les endroits où l'on pouvait établir des magasins pour leur subsistance. Il lui envoyait son sentiment sur les diverses propositions de paix, de trève ou d'alliances que nous faisaient plusieurs princes et états souverains de l'Europe, comme on le voit dans plusieurs de ses lettres, et de celle du marquis de Louvois (1).

Le roi, pour immortaliser l'expédition du vicomte de Turenne, fit frapper la médaille où

---

(1) Lettres du vicomte de Turenne, du 9 décembre 1672, et du 18 avril 1673; et les lettres du marquis de Louvois, du 26 novembre 1670, du 7 janvier et du 7 mai 1673.

l'on voit auprès d'un trophée la Victoire qui écrit sur un bouclier le nom des villes les plus considérables que le vicomte de Turenne prit pendant l'hiver de cette année-là. La légende, *A Rheno, ad Albim pulso Brandeburgensi electore*, signifie : *L'électeur de Brandebourg poussé depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe*. L'exergue marque la date 1673.

Cependant l'Espagne voyant le succès extraordinaire de nos armes, se ligua avec les Hollandais, et se prépara à nous faire la guerre du côté des Pays-Bas; et l'empereur ayant fait de toutes les troupes de ses états une armée de trente-cinq mille hommes, il ordonna au comte de Montécuculli de la mener au secours de la Hollande, et de faire tout son possible pour passer le Rhin et se joindre aux troupes de cette république, à la tête desquelles était le prince d'Orange, et à celles des Espagnols que commandait le comte de Monterey, gouverneur-général des Pays-Bas, ne doutant point qu'avec ces trois armées réunies il ne fût aisé de nous chasser et de la Hollande et de l'empire. Le vicomte de Turenne voulait aller chercher l'armée de l'empereur jusque dans la Bohême, où elle s'assemblait; mais le roi lui manda de n'en rien faire, parce qu'il avait résolu d'aller raser en Alsace quelques places suspectes. Il lui ordonna de venir couvrir le Rhin du côté de cette province, et d'empêcher en même-temps, s'il était possible, la jonction des troupes impériales avec celles des Espagnols et des Hollandais, du côté du Bas-Rhin, et il lui envoya pour cela quatre mille hommes de renfort.

Pour exécuter ces deux choses, le vicomte de Turenne quitta les états de l'électeur de Brandebourg, traversa le pays de Hesse, passa le Mein à Selingestat, et se porta vis-à-vis Aschaffenbourg. Le comte de Montécucull était venu de la Bohême dans la Franconie; les troupes de ce cercle, et celles de l'électeur de Saxe et du duc de Lorraine l'avaient joint en chemin, et il était déjà arrivé à Nuremberg, d'où il pouvait également prendre sa marche vers le haut ou le bas Rhin. Le vicomte de Turenne, par le poste qu'il occupait, était aussi à portée de l'empêcher également d'aller de l'un ou de l'autre de ces deux côtés; mais il avait fallu qu'il se portât en-deçà du Mein, pour couvrir l'Alsace; et le comte de Montécuculli, en lui dérobant quelques marches, aurait pu passer ce fleuve, et aller joindre les Espagnols et les Hollandais. Le vicomte de Turenne se rendit maître de tous les passages du Mein, à la réserve de celui de Wirtzbourg, dont l'évêque lui donna parole qu'il ne laisserait point passer les impériaux sur son pont, et lui promit de garder inviolablement la neutralité; de sorte que le comte de Montécuculli ne pouvait plus désormais aller ni en Hollande ni en Alsace qu'il n'eût auparavant battu notre armée. Le vicomte de Turenne l'attendit quelque temps aux environs d'Aschaffenbourg: ce prince pouvait tirer de grands avantages du poste où il était, en y demeurant; son armée était de beaucoup plus faible que celle du comte de Montécuculli; néanmoins voyant la lenteur avec laquelle ce général marchait, il résolut d'aller au

devant de lui, et de lui donner bataille. Il passa le Tauber à Mariendal; il s'avança jusqu'à Rotteinghein, et il s'approcha enfin si près des impériaux, qu'il fallait nécessairement qu'ils se retirassent ou qu'ils acceptassent la bataille. D'un autre côté le comte de Montécuculli ne pouvait décamper devant nous sans exposer son arrière-garde à être battue; mais de l'autre il appréhendait d'être encore plus battu dans une affaire générale. Ayant donc pris le parti de n'en point venir aux mains avec le vicomte de Turenne, pour cacher le dessein qu'il avait de se retirer, il fit un petit mouvement vers nous, comme s'il eût été déterminé à combattre ce jour-là, bien persuadé que nous n'irions à lui qu'en bataille, et que pour nous y mettre il nous faudrait du temps, dont il profiterait pour exécuter le dessein qu'il avait, comme il fit; car, pendant que nous rangions notre armée et qu'il nous paraissait se donner de grands mouvements pour mettre en ordre la première ligne, il faisait défiler la seconde avec tous les [illegible]ages, derrière une montagne à côté de [illegible]lle il était; et à peine fûmes-nous formés, [illegible] vîmes sa première ligne défiler comme [illegible]de, et se retirer avec le reste de l'ar[illegible]l mena entre Ochsenfurtz et Wirtz[illegible]s un endroit tout environné de mon[illegible] marais. Le vicomte de Turenne [illegible]ôt les impériaux, donna sur leur [illegible], et y fit plusieurs prisonniers, leur [illegible]rtie de leurs bagages et de leurs [illegible] ne pouvant les engager à com[illegible]ta de telle sorte auprès d'eux,

qu'ils ne pouvaient plus ni marcher vers la Hollande par le Mein dont il était maître, ni s'avancer du côté de l'Alsace sans lui prêter le flanc, et exposer leur armée à être défaite. Il avait le Mein à sa gauche, un grand ravin à sa droite, et derrière lui un très-bon pays d'où il pouvait tirer des vivres en abondance pour faire subsister son armée encore plus de deux mois; situation à finir cette campagne avantageusement pour la France, si l'évêque de Wirtzbourg eût gardé la neutralité comme il l'avait promis; mais nous ayant manqué de parole, et ayant livré son pont aux impériaux, le comte de Montécuculli fit aussitôt passer son canon et ses gros équipages, et marcha vers le Rhin avec son armée. Il n'avait point de pont non plus que nous sur ce fleuve. S'il entreprenait d'y en jeter un, nous pouvions en faire autant, et passer même avant lui. Mais l'électeur de Trèves, qui nous avait aussi promis de garder la neutralité, lui ayant encore livré les deux ponts qu'il avait à Coblentz, sur le Rhin et sur la Moselle, ce général fut bien plutôt que nous à Bonn, où s'étant joints aux Espagnols et aux Hollandais, ils assiégèrent cette place avec leurs trois armées, et la prirent. Le vicomte de Turenne, pour punir l'évêque de Wirtzbourg et l'électeur de Trèves de leur infidélité, fit vivre ses troupes à discrétion dans l'évêché de Wirtzbourg, et leur donna des quartiers d'hiver dans l'électorat de Trèves; et après une campagne de près de deux ans, il alla enfin à la cour, où le roi l'attendait pour conférer avec lui sur les divers opérations de guerre

qui devaient occuper ses armées l'année suivante.

La conquête de la Franche-Comté fut la première entreprise par laquelle on résolut d'ouvrir la campagne. Les places de cette province n'avaient à la vérité que de faibles garnisons ; mais il était à craindre que les ennemis ne vinssent à leur secours avec quelque corps d'armée considérable ; car le duc de Lorraine, qui regardait la Franche-Comté comme le passage le plus commode par où il pût rentrer un jour dans ses états, s'intéressant par là plus qu'aucun autre à la conservation de cette province, s'était chargé de la secourir dès qu'on avait su que nous avions dessein de l'attaquer. Il avait envoyé le prince de Vaudemont son fils, se jéter dans celle des places qui paraîtrait devoir être la première assiégée, et il était déjà lui-même avec ses troupes et une partie de celle de l'empereur et de l'électeur palatin, auprès de Bâle, où il demandait avec de grandes instances aux Suisses la permission de passer sur leurs terres pour entrer dans la Franche-Comté.

La maison d'Autriche même, qui n'avait point encore voulu leur envoyer d'ambassadeur, quoiqu'elle eût reconnu leur indépendance, leur en envoya un alors, espérant les engager par cette démarche à accorder le passage à ses troupes. Comme nous n'avions point de ce côté-là d'armée qui pût rien faire appréhender aux Suisses, il était à craindre que se rendant enfin aux sollicitations de l'empereur et à celles du duc de Lorraine, ils n'accordassent le passage aux ennemis ; et le bruit cou-

rait déjà qu'ils étaient sur le point de le faire, lorsque le vicomte de Turenne entreprit de l'empêcher et d'aller appuyer la négociation que nous avions avec eux à ce sujet. Pour cela il ordonna à une partie des troupes qui étaient en quartier dans la Lorraine et dans l'Alsace, de le venir joindre du côté de la Suisse; et avec quelques compagnies de cavalerie qu'il prit pour escorte, il se rendit en diligence à Hesinghen, village qui n'est qu'à une lieue de Bâle. Il y arriva assez tard; mais afin que toute la ville en fût informée, il y envoya le lendemain de grand matin son maître d'hôtel, avec une grande suite de pourvoyeurs qui avaient ordre d'acheter et d'enlever tout ce qui se trouverait dans les marchés, et de dire que c'était pour le vicomte de Turenne qui était arrivé à Hesinghen, et qui donnait ce jour-là à manger aux principaux officiers de son armée. Ce fracas eut son effet: tout Bâle ne parla que de l'arrivée du vicomte de Turenne, et les magistrats de cette ville le sachant si près d'eux, écoutèrent nos propositions, et refusèrent le passage au duc de Lorraine, si bien que le roi, qui attaquait en personne la Franche-Comté, s'en rendit bientôt le maître.

Cette nouvelle conquête réveilla l'envie de nos voisins : ceux qui jusque-là étaient demeurés neutres se déclarèrent contre nous. L'évêque de Munster, notre allié, nous abandonna, et se joignit à nos ennemis; l'électeur de Brandebourg même, qui nous avait demandé la paix l'année précédente, voyant presque toute l'Europe s'unir contre nous, crut pouvoir vio-

ler impunément le traité qu'il venait pour ainsi dire de signer, et se ligua avec les autres. Tout entra dans la ligue : le landgrave de Hesse, l'électeur palatin, l'électeur de Trèves, en un mot, toute l'Allemagne, hormis l'électeur de Bavière et le duc d'Hanovre, qui demeurèrent neutres. A un si grand nombre d'ennemis le roi n'opposa que le vicomte de Turenne, et il l'envoya contre eux avec dix mille hommes. C'était bien peu de troupes pour résister aux efforts de presque toutes les puissances du corps germanique réunies ensemble. Néanmoins, comme on ne lui en voulut pas donner davantage, il se prépara à faire ce qu'il pourrait avec ce peu de forces. Il commença par engager Strasbourg à la neutralité; il tira parole des magistrats de cette ville qu'ils ne laisseraient passer aucun de nos ennemis sur leur pont; et ayant su que toutes les forces de l'empire devaient s'assembler dans le Palatinat, que les troupes de l'électeur palatin et celles du duc de Lorraine y étaient déjà, et qu'elles y attendaient le duc de Bournonville qui leur amenait celles de l'empereur, il résolut d'entrer dans le Palatinat, et de combattre ce qu'il y avait d'ennemis assemblés avant que le duc de Bournonville les eût joints. Il était beaucoup plus éloigné d'eux que le duc de Bournonville; ce général n'avait que le Necker à passer, et il était maître de le faire quand il voudrait, sur le pont de Hailbron, au lieu qu'il fallait que le vicomte de Turenne passât le Rhin, sur lequel il n'avait point de pont. Néanmoins, ayant pris le parti d'exécuter son dessein malgré toutes

les difficultés, il envoya ordre qu'on fît un pont de bateaux à Philisbourg; il partit d'Hochfelt, près de Saverne, avec six mille chevaux et quinze cents hommes d'infanterie; il y laissa deux mille cinq cents hommes à la garde des bagages, qu'il ne voulut pas emmener, et il fit une telle diligence que dans deux jours il arriva vis-à-vis Philisbourg, dans le moment même que son pont venait d'être achevé. Il y passa le Rhin aussitôt; il emmena avec lui les régiments anglais de Douglas et d'Hamilton, qui étaient campés sous Philisbourg, avec les dragons du gouverneur de cette place; il y prit aussi six pièces de canon et du pain pour trois jours, et il détacha en même-temps plusieurs partis, pour avoir des nouvelles de l'armée ennemie. Le duc de Lorraine et le comte Caprara qui la commandaient, croyaient le vicomte de Turenne à plus de quinze lieues de Philisbourg lorsqu'il passa le Rhin, et ils furent fort étonnés lorsqu'ils apprirent cette nouvelle. Comme ils ne voulaient point en venir aux mains avec nous que le duc de Bournonville ne les eût joints, ils résolurent de se retirer au-delà du Necker, et s'avancèrent à grandes journées vers Hailbron, pour y passer ce fleuve. Le vicomte de Turenne pénétrant leur dessein, pressa encore plus la marche des soldats : il leur avait fait faire douze lieues en un seul jour, avec des fatigues inconcevables; mais ils étaient persuadés qu'il ne leur aurait pas voulu donner la moindre peine dans une nécessité absolue. Ainsi, bien loin de murmurer contre lui, on les voyait se piquer d'émulation à qui ferait

paraître plus de gaîté dans les difficultés d'une marche si pénible, et à qui irait plus vite, dans la seule vue de faire quelque plaisir à ce prince, qu'ils regardaient moins comme leur général que comme leur père; de sorte qu'ayant fait près de trente lieues en quatre jours, il joignirent les ennemis avant qu'ils fussent arrivés au Necker.

Le duc de Lorraine et le comte Caprara nous voyant si près d'eux qu'il leur était impossible de nous éviter, ne pensèrent plus qu'à occuper quelque poste où leur armée pût être en sûreté contre tout ce que nous pourrions entreprendre, jusqu'à ce que le duc de Bournonville les fût venu joindre. Sintzheim, où ils étaient, leur parut très-propre pour cela. Cette ville est à une égale distance de Philisbourg sur le Rhin, et de Hailbron sur le Necker. Elle est située au pied d'une montagne dont la pente est assez douce. Une vieille abbaye qu'on a fortifiée et qui sert de château, est sur une hauteur entre la ville et la montagne, beaucoup plus élevée que la première, et un peu plus basse que la seconde. Sur cette montagne est une plaine qui est fermée par derrière d'un grand bois, et qui est assez spacieuse pour qu'on y puisse ranger une armée en bataille. C'est là le poste que choisirent le duc de Lorraine et le comte Caprara, pour y attendre le vicomte de Turenne. Ils se saisirent de la ville et du château; ils y jetèrent une partie de leurs bataillons pour les défendre, et ils mirent toute leur cavalerie avec le reste de leur infanterie, en bataille dans la plaine qui

est au-dessus de la montagne. Toute leur armée y fut rangée sur deux lignes ; le comte Caprara se mit à la tête de la première, et le duc de Lorraine à la tête de la seconde. Là, adossé d'un grand bois qui empêchait qu'on ne pût aller à eux par derrière, ils voyaient leur droite assurée par le château et par la ville, dont ils étaient les maîtres, et leur gauche fermée par une chaîne de montagnes escarpées, qui s'étendaient fort loin du côté d'Hailbron. Ils avaient outre cela devant eux, au pied de la montagne et au-delà même de la ville, la rivière d'Elsatz et un gros ruisseau qui les enfermaient par devant, du côté de la plaine de Sintzheim.

Ce fut dans cette plaine que le vicomte de Turenne arriva après quatre jours de marche. Il reconnut d'abord la situation des lieux et la disposition des ennemis. Il ne pouvait les aller attaquer ni par sa droite, qui était fermée par des montagnes escarpées, ni par sa gauche, où se trouvaient la ville et le château, dont ils étaient les maîtres. Le seul endroit par où l'on pût aller à eux était un défilé qui va de gauche à droite, à côté de la ville, lequel peut à peine contenir quatre hommes de front, et qui est dominé par le château ; de sorte que pour aller par ce défilé il fallait et se rendre maître du château qui le commandait, et forcer la ville qui est au-devant du château. Nous avions devant nous les avenues de Sintzheim, qui étaient toutes embarrassées de jardinages et de rues très-étroites, et derrière ces avenues un gros ruisseau et une rivière profonde qui n'étaient guéables en nul endroit, et qu'il fallait passer

avant que d'arriver à la ville; plusieurs sources et ruisseaux forment une espèce de marécage aux environs de cette ville, et le reste du terrain est si plein de haies et de vignes, que les gens de pied même ont bien de la peine à y marcher. Toutes ces haies et ces vignes étaient occupées par les ennemis; ils avaient jeté des mousquetaires dans le faubourg et dans les jardinages; les buissons, les bords des ruisseaux, tout était garni d'infanterie, et quand on serait venu à bout de chasser cette infanterie de tous les endroits qu'elle occupait, de passer le ruisseau et la rivière, sur lesquels il n'y avait qu'un pont, de forcer le faubourg, la ville et le château, et de gagner enfin le défilé, nous n'avions au bout de ce défilé, pour nous mettre en bataille, qu'un petit triangle fort étroit, qui allait toujours en montant, et dans lequel on pouvait à peine mettre six ou sept escadrons de front. Il est vrai que ce terrain s'élargissait peu à peu à une certaine distance; mais ce n'était qu'à une portée de mousquet des ennemis, et comment aller former des lignes si près d'eux? Ils n'avaient à la vérité que neuf à dix mille hommes non plus que nous; mais leurs troupes sortant de bons quartiers, étaient fraîches et reposées, au lieu que les nôtres étaient extrêmement fatiguées d'une marche de près de trente lieues faites en quatre jours et sans équipages. Toute leur cavalerie était cuirassée, et la plupart de nos cavaliers n'avaient pas même de buffles. Enfin leur armée ne pouvait manquer d'avoir sur la nôtre l'avantage d'un grand front. Le vicomte de Turenne vit toutes ces difficultés

comme en un instant; mais il envisagea en même temps tous les embarras où il se trouverait après la jonction du duc de Bournonville, s'il ne battait pas les ennemis avant que ce général les eût joint; et considérant outre cela quel avantage ce serait pour la réputation et pour les intérêts de la France, dans la conjoncture des affaires, d'ouvrir la campagne par une victoire, s'il pouvait venir à bout de la remporter, il se détermina au combat, malgré tant d'obstacles qui devaient, ce semble, l'en détourner. Ayant ainsi pris parti, il commença par faire mettre pied à terre à ses dragons, et les ayant commandés avec toute son infanterie, pour se saisir des avenues de Sintzheim, il chassa les ennemis des bords du ruisseau et de la rivière sur lesquels ils étaient; il les délogea des vignes, des jardinages, du faubourg et de tous les autres endroits qu'ils occupaient; ce qui fut exécuté avec tant de promptitude qu'en moins d'une heure nous nous rendîmes maîtres de tous les environs de la ville, et nous nous trouvâmes sur le bord du fossé. Les ennemis s'étaient tous jetés dans la ville à mesure que nous les avions poussés; ils s'étaient retranchés derrière les portes avec des tonneaux pleins de terre et avec de grandes pièces de bois dont ils avaient fait des traverses. Le vicomte de Turenne fit passer le fossé sur des fascines dont on le remplit; on enfonça une des portes de la ville, on passa au fil de l'épée une partie des ennemis, et on força l'autre à se rendre à discrétion. Ils avaient eu ordre de rejoindre l'armée au cas qu'ils ne pussent se maintenir dans

ce poste; mais l'attaque en fut si vive qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnaître, et qu'ils furent ou taillés en pièces ou pris avant qu'ils eussent seulement pensé à capituler ou à se retirer par les derrières sur la hauteur où était le gros de leur armée. La vigueur de cette action, dont la nouvelle fut portée dans le château par quelques fuyards, y jeta l'épouvante. Tous ceux qu'on avait mis dedans pour le défendre l'abandonnèrent et s'enfuirent. Le duc de Lorraine et le comte Caprara, qui en furent avertis, y envoyèrent promptement un régiment d'infanterie; mais quoique la hauteur sur laquelle était ce château fût assez escarpée de notre côté, nous y arrivâmes les premiers, et celui qui commandait les ennemis ayant été tué de la première décharge qu'on fit sur eux, tous les autres prirent aussitôt la fuite. Le vicomte de Turenne s'étant ainsi rendu maître du château qui dominait le défilé par lequel seul on pouvait aller aux impériaux, y mit de l'infanterie qui, faisant feu sur celle que les ennemis avaient dans les vignes et dans les haies au-dessous, les en chassa. Il les délogea ensuite de toutes les hauteurs qui étaient entre la ville et leur armée. Il s'empara des deux côtés du défilé, et les borda de mousquetaires. Il fit faire deux ponts sur la rivière et sur le ruisseau; l'armée passa moitié à la nage, moitié sur les ponts; et lorsque tout fut arrivé au faubourg de la ville, le vicomte de Turenne fit passer d'abord son infanterie à la faveur du feu du château et de celui des mousquetaires qui étaient sur les hauteurs du défilé. Les ennemis ne gar-

daient point la tête de ce défilé, se flattant que de la manière dont ils étaient postés ils déferaient aisément nos troupes à mesure qu'elles viendraient à se former devant eux, de sorte que le vicomte de Turenne le fit passer à toute son infanterie sans aucun obstacle.

Le terrain que nous avions pour nous mettre en bataille au sortir du défilé, était serré à droite par un grand clos de vignes, et à gauche par une longue haie qui s'étendait jusqu'à la montagne où étaient les ennemis. Le vicomte de Turenne fit avancer de l'infanterie à droite et à gauche; il jeta des mousquetaires dans le grand clos de vignes, et fit mettre deux bataillons derrière la grande haie; il plaça le reste de son infanterie en divers postes, ou en corps ou par détachements, selon la disposition du terrain, à dessein de favoriser sa cavalerie lorsqu'elle arriverait pour se mettre en bataille, et pour la soutenir lorsqu'elle viendrait à être chargée par les ennemis. Après qu'il eut ainsi posté son infanterie, il fit passer ses cavaliers deux à deux par le même défilé, et il les fit mettre en bataille à mesure qu'ils étaient passés. Le terrain était si étroit qu'il ne put y former que des lignes fort courtes. Il donna le commandement de l'aile droite au marquis de Saint-Abre, lieutenant-général, ayant sous lui le sieur de Beauvezé pour commandant de la cavalerie, les comtes de Maulevrier et de Roye pour maréchaux de camp, et milord Douglas, le chevalier Duplessy, avec le sieur du Piloy pour brigadiers, auxquels se joignirent les chevaliers de Vendôme et de Bouillon, qui faisaient la campagne

en qualité de volontaires. Le sieur Foucault, lieutenant-général, fut mis à la tête de l'aile gauche, et eut sous lui, pour maréchaux de camp, les comtes d'Auvergne et de la Marck, et pour brigadiers le comte de Hamilton, le chevalier d'Humières et le sieur de Coulanges. Le commandement du corps fut donné au marquis de Renty. Le vicomte de Turenne avait pour aides-de-camp les marquis d'Harcourt et de Ruvigny, le chevalier de Sillery, et le sieur de Silly-Guénégaud. Il se mit au centre de l'armée, à la tête de laquelle il fit avancer le canon, et il ordonna sur toutes choses, à sa cavalerie, d'essuyer le feu des ennemis sans tirer, et de ne les charger que l'épée à la main. A peine eûmes-nous formé deux petites lignes à mi-côte, que les ennemis, qui de leur hauteur voyaient tous nos mouvements, ne voulant pas nous laisser le temps d'en former une troisième, vinrent fondre sur nous avec tout l'avantage que leur donnait la pente du terrain, et renversèrent notre première ligne sur la seconde. Notre canon ne faisait que d'arriver, et il était encore attelé, de sorte que les attelages, épouvantés par le bruit de la mousqueterie des ennemis, s'échappèrent à travers nos escadrons, et rompant nos lignes, entrainèrent deux pièces de canon jusqu'à l'arrière-garde, ce qui causa beaucoup de confusion. Le vicomte de Turenne rétablit ce désordre le plus promptement qu'il lui fut possible : il fit avancer nos bataillons la pique baissée, pour arrêter l'impétuosité des cuirassiers de l'empereur, qui faisaient tous leurs efforts pour enfoncer nos lignes; et l'infanterie

anglaise, dont une partie se trouvait là derrière un rideau, et l'autre dans les haies, fit de si furieuses décharges sur les ennemis, que, ne pouvant soutenir le feu, ils commencèrent à reculer. Notre cavalerie se rallia, les rechassa sur leurs hauteurs; nous gagnâmes un peu de terrain. Comme le vicomte de Turenne avait fait passer le défilé à de nouvelles troupes pendant cette première charge, il voulut donner une nouvelle forme à son armée, et recommença tout de nouveau à la ranger; il laissa véritablement la cavalerie dans le milieu, comme elle était; mais il fit mettre quatre gros bataillons sur les ailes, et des pelotons d'infanterie entre les escadrons, pour seconder nos cavaliers lorsqu'ils en viendraient aux mains avec les ennemis. Il plaça son artillerie à la tête, et, ayant plus de terrain, il fit une troisième ligne, et ordonna qu'on étendît un peu plus les deux autres. Mais à peine notre canon avait-il commencé à tirer, que les ennemis ne voulant pas nous donner le temps de former un plus grand front, revinrent une seconde fois à la charge avec l'élite de leurs troupes. Ils firent plier presque toute notre première ligne; ils l'enfoncèrent même en quelques endroits, et se firent jour à travers quelques-uns de nos escadrons; il y eut pendant un temps assez de désordre pour craindre l'événement de cette journée. Mais le vicomte de Turenne avait si bien posté son infanterie, qu'elle se trouva partout à portée de réparer les désavantages qui arrivèrent à la cavalerie; et les divers pelotons d'Anglais qui étaient entre nos escadrons, firent un si grand

feu sur les cuirassiers de l'empereur, qu'ils les empêchèrent de passer outre, si bien que nos escadrons s'étant ralliés, et le vicomte de Turenne s'étant mis à la tête avec tous les officiers-généraux, ils fondirent l'épée à la main sur les ennemis, et chargèrent avec les cavaliers. Tous les escadrons se mêlèrent dans cette charge, et notre cavalerie rompit presque les cuirassiers qui étaient devant elle. Il est vrai que comme l'espace où elle pouvait être soutenue par l'infanterie était fort étroit, ceux qui voulaient aller en avant pour gagner du terrain, non-seulement n'en étaient plus secourus, mais même se trouvaient insensiblement enveloppés par le grand front des ennemis; et que quelques-uns de nos escadrons s'étant ainsi trop avancés, furent aussitôt pris en flanc; mais ayant bientôt reconnu la faute qu'ils avaient faite, ils revinrent en diligence sur leurs pas, et il n'y eut pas un seul des escadrons qui furent ainsi chargés, qui ne se ralliât de lui-même derrière ceux qui n'avaient point été rompus. Le grand feu que nous faisions de derrière la haie était cause que les ennemis n'osaient pas seulement tâter notre aile gauche qui était de ce côté-là; ils réunissaient tous leurs efforts contre notre droite, et ils l'auraient peut-être fait plier à la fin, si le vicomte de Turenne ne l'eut promptement fortifiée de quelques escadrons qu'il tira de la gauche. Il ne se contentait pas d'aller parmi les rangs pour encourager ses troupes de la voix et du geste; il les animait par son exemple, en ne se ménageant pas plus que le moindre soldat. Il se trouvait partout, donnant ses ordres avec

toute la tranquillité possible. Il se mêla dix fois avec les ennemis, l'épée à la main, et il fut plus d'une demi-heure au milieu des cuirassiers de l'empereur.

Le duc de Lorraine et le comte Caprara n'en faisaient pas moins; et s'étant mis à la tête de leur armée avec tous les officiers généraux, le combat devint beaucoup plus terrible qu'il ne l'avait encore été. Il n'y eut point d'escadron qui ne chargeât quatre ou cinq fois. Les étendards et les drapeaux furent repris des deux côtés. Le marquis de Montgon portait la cornette blanche; la lance de sa cornette ayant été cassée en trois morceaux, par deux coups de sabre et un coup de pistolet, il essuya le feu de deux bataillons pour ramasser cette cornette, et il eut encore son épée cassée d'un second coup de pistolet. Nos autres officiers firent également paraître leur conduite et leur courage dans les diverses rencontres qui se présentèrent. La poussière était si grande qu'on ne se voyait presque point; et la confusion inévitable dans ces sortes d'occasions, contribuant au carnage, on s'acharna tellement que l'on était mêlé ensemble, amis et ennemis, quelquefois sans se connaître ni pouvoir rejoindre ceux de son parti: le désordre était souvent égal de part et d'autre. Les ennemis se rallièrent jusqu'à sept fois, et firent huit charges consécutives, mais ils furent toujours rompus et repoussés; et comme à chaque charge ils perdaient un peu de terrain que gagnaient aussitôt nos troupes, nous étendions toujours de plus en plus le front de notre armée, de sorte qu'il se trouva jusqu'à dix-huit

escadrons à notre première ligne, où il n'y en avait eu d'abord que cinq, et que, montant toujours peu à peu, nous arrivâmes enfin au-dessus de la montagne. Alors le vicomte de Turenne marcha aux ennemis avec sa première ligne, résolu de les charger et de les pousser avec toute la vigueur possible. Mais le duc de Lorraine et le comte Caprara voyant le terrain que nous avions gagné sur eux, ne jugèrent pas à-propos de nous attendre; et profitant de l'avantage de la poussière qui nous empêchait de les voir bien distinctement, ils firent approcher peu à peu leur armée du bois qui était derrière eux, et où tous les ennemis se jetèrent pêle-mêle pour se retirer du côté d'Heildelberg, faisant couvrir leur retraite par quelques escadrons qui, après avoir fait une assez légère charge à l'arrière-garde, les suivirent aussitôt, et se retirèrent avec eux. Le vicomte de Turenne ayant reconnu les bords du bois et l'entrée des routes, se jeta dedans avec toute son armée. On y trouva les équipages des ennemis et leurs blessés, qu'on prit avec les traîneurs. On passa le bois, qui avait une demi-lieue de largeur. On suivit les ennemis plus d'une heure dans la plaine, jusqu'à un autre bois où ils entrèrent et où ils continuèrent leur retraite. Mais comme ils prirent diverses routes qui nous étaient inconnues, et que d'ailleurs nos troupes étaient extrêmement fatiguées d'une marche continuelle pendant quatre jours et quatre nuits, à la fin de laquelle un combat si opiniâtre avait achevé de les épuiser, le vicomte de Turenne se contenta de faire poursuivre les enne-

mis jusqu'au Necker, par le marquis de Renty, à qui il donna un corps de cavalerie, et il campa entre les deux bois avec le reste de son armée. Cette retraite se fit avec tant de frayeur de la part des ennemis, que plusieurs ne se croyant pas en sûreté après avoir passé le Necker à Heidelberg, firent encore plus de seize lieues par-delà, et ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent arrivés à Francfort.

La bataille, avec les actions qui la précédèrent, dura depuis trois heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Nous y perdîmes les sieurs de Coulanges et de Rochefort, tous deux mestres-de-camp, près de cent quatre-vingts officiers subalternes, et environs onze cents soldats qui furent tués. Le marquis de Saint-Abre, le sieur de Sillery et le sieur de Beauvezé y furent blessés à mort; le chevalier de Bouillon, le comte de la Marck, les marquis d'Aubeterre et de la Salle, et la plus grande partie des officiers subalternes y furent aussi blessés, mais moins dangereusement. Il demeura du côté des ennemis plus de deux mille morts sur le champ de bataille, sans les blessés; on fit cinq ou six cents prisonniers; on prit plusieurs drapeaux, étendards et timbales, et quarante chariots chargés de bagages. Le vicomte de Turenne mit tout le Palatinat à contribution : il fit donner des vivres en abondance à ses troupes harassées; et pour les remettre entièrement de leurs fatigues, il les ramena au-delà du Rhin, où étaient les équipages de l'armée.

La France, pour consacrer à la postérité la

mémoire d'une expédition si prompte et si vive, fit frapper la médaille où l'on voit un foudre ailé. Les mots de la légende, *Vis et celeritas*, signifient : *Vigueur et vitesse*, et l'exergue, *Pugna ad Sintzhenium. M.D.C.LXXIV*, *Bataille de Sintzheim*. 1674.

Depuis cette bataille, les ennemis qui avaient été dispersés dans leur retraite, s'étaient rassemblés au-delà du Necker, où le duc de Bournonville, général de l'armée impériale, les avait enfin joints avec un corps de huit mille hommes. Ils n'osaient néanmoins tenir la campagne, et ils se retranchaient dans leur camp, où ils étaient résolus de demeurer en attendant les troupes des cercles, des princes et des états de l'empire, qui venaient de les joindre. Mais le vicomte de Turenne, qui voulait encore les combattre avant cette seconde jonction, ayant fait suffisamment rafraîchir son armée, qui venait d'être renforcée de quinze cents chevaux, et de l'infanterie qu'il avait à Hochfelt, passa encore une fois le Rhin à Philisbourg, sans emmener de bagages avec lui, afin de pouvoir aller plus vite; il marcha trois jours et trois nuits, et arriva au Necker. Les ennemis étaient campés au-delà de ce fleuve, près de Ladembourg, petite ville entre Heidelberg et Manheim; ils étaient retranchés dans l'endroit qu'ils occupaient, et ils l'avaient fortifié par tous les ouvrages qui peuvent assurer un camp. Ils avaient devant eux le Necker qui les couvrait; ils en avaient palissadé les bords; ils y avaient dressé des batteries de canon, et ils avaient pris toutes les précautions nécessaires pour nous en dis-

puter le passage. Leur armée était de treize à quatorze mille hommes, et la nôtre n'était que de dix à onze mille; néanmoins le vicomte de Turenne ayant résolu de les aller attaquer, borda le Necker de son canon à Wiblinghen, où il voulait passer, et y fit faire un pont sous le feu de son artillerie; mais à peine ce pont était-il commencé, que les ennemis abandonnèrent leur camp et leurs retranchements, et se retirèrent vers le Mein, du côté de Francfort.

Le vicomte de Turenne détacha après eux le comte de Roye avec un corps de cavalerie, lui ordonnant de les charger sitôt qu'il serait à portée pour les arrêter, et lui donner le temps d'arriver avec le reste de l'armée, à laquelle il fit promptement passer le Necker moitié à gué, moitié sur son pont. Jamais troupes ne marchèrent avec plus d'ardeur que les nôtres; quelque diligence que fît la cavalerie, l'infanterie la joignit à tous les défilés. Mais les ennemis avaient tellement peur que nous ne tombassions sur eux, qu'ils firent quatorze lieues tout d'une traite; ils étaient au-delà de Zwinghenberg lorsque le comte de Roye commença à charger leur arrière-garde; le vicomte de Turenne y étant arrivé bientôt après avec toute l'armée, la frayeur saisit tellement les ennemis à notre approche, qu'ils se débarrassèrent de tout ce qui les pouvait incommoder, pour fuir avec plus de précipitation. Toute leur route était semée de cuirasses et d'autres sortes d'armes; ils laissèrent derrière eux beaucoup d'hommes et de chevaux fatigués, que nous prîmes, et on les poussa enfin si vivement, que l'infanterie

s'étant débandée à droite et à gauche dans les montagnes et dans les bois, il ne s'en tira pas quatre cents hommes ensemble, et que leur cavalerie ne s'arrêta point qu'elle ne fût derrière Francfort, au-delà du Mein. Nous les suivîmes jusque sur les bords de ce fleuve; nous prîmes les principaux officiers qui étaient à l'arrière-garde, un grand nombre de soldats, six pièces de canon et une partie du bagage; et ce fut pour immortaliser cette déroute qu'on frappa la médaille où l'on voit un homme à cheval, qui tient un étendard aux armes de France, et qui court à toutes jambes après les ennemis. Derrière est le fleuve du Necker. La légende, *Germanis iterùm fusis*, signifie : *Les Allemands défaits une seconde fois*; l'exergue, *Ad Nicrum. M. D. C. LXXIV*, *Sur les bords du Necker*. 1674.

Par cette fuite des ennemis, le vicomte de Turenne se trouvant maître du Palatinat, y fit vivre ses troupes à discrétion, et son armée, en quatre ou cinq campements qui durèrent près d'un mois, consomma tous les fourrages et toutes les moissons de ce pays, de manière qu'il eût été impossible à aucun corps de troupes d'y subsister. La plupart des paysans du Palatinat, dépouillés de toutes choses, furent obligés d'abandonner leurs maisons et de sortir du pays; mais ils n'y eut sortes de cruautés qu'ils ne fissent souffrir à ceux de nos soldats qu'ils purent prendre, pour se venger de l'extrémité où nous les réduisions. Ils en pendirent quelques-uns la tête en bas, et les firent brûler à petit feu, ou les laissèrent ainsi mourir sans

les étrangler ; ils arrachèrent le cœur et les entrailles à quelques autres encore en vie, et leur crevèrent les yeux ; et après les avoir tous massacrés ou mutilés avec la cruauté la plus barbare, ils les exposèrent en cet état sur les grands chemins. Notre armée eut ce triste spectacle en plusieurs endroits de sa marche ; et les Anglais ayant trouvé les corps de quelques-uns de leurs camarades ainsi misérablement tronqués, cette barbarie les outra de telle sorte qu'ils allèrent comme des furieux, le flambeau à la main, mettre le feu partout aux environs, et brûlèrent quantité de bourgs et de villages, et même quelques petites villes, dont les habitants furent contraints de s'aller établir dans d'autres états. L'électeur palatin voyant son pays ainsi dépeuplé et ravagé, était au désespoir de n'avoir pas accepté la neutralité que nous lui avions offerte. Irrité de la désolation de ses états, n'ayant point d'armée pour s'en venger, et ne sachant à qui s'en prendre, il envoya faire un appel au vicomte de Turenne, et lui écrivit une lettre par laquelle il lui mandait qu'il le voulait voir l'épée à la main, dans un combat particulier. Comme cette lettre lui fut apportée devant tout le monde par un trompette, il la lut en présence de quelques officiers qui étaient avec lui ; mais il n'eut pas plutôt vu ce qu'elle contenait qu'il fut très-fâché de l'avoir lue publiquement, par considération pour l'électeur palatin ; à la réputation duquel il craignit que cette lettre ne fît beaucoup de tort : car cet électeur passait pour le prince de tout l'empire qui avait le plus d'esprit ; et le

vicomte de Turenne jugeant bien qu'il ne serait pas long-temps à se repentir de l'appel qu'il lui avait fait faire, aurait bien voulu ménager l'honneur de ce prince. En effet, il n'eut pas plutôt lu la réponse pleine de sagesse que lui fit le vicomte de Turenne, qu'il demeura confus de ce que la passion lui avait fait faire. Le vicomte de Turenne ne voulut donner à qui que cé fût copie de cette lettre, et il ne l'envoya même au roi qu'après qu'il lui eut promis qu'il ne la ferait voir à personne. Il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avaient été les auteurs des incendies; et comme c'étaient la plupart de fort braves gens, il ne put les condamner à la mort sans se faire une extrême violence; ce que tout le monde remarquant, il fut toujours regardé comme le père de ses soldats, lors même qu'il faisait punir suivant toute la rigueur des ordonnances.

Au reste, après avoir consommé les fourrages et tout ce qui pouvait servir aux ennemis dans la partie du Palatinat qui est à la droite du Rhin, il revint dans celle qui est à la gauche, pour y en faire autant. Ce fut là que la dyssenterie s'étant mise dans son armée, on reconnut encore mieux qu'en aucune autre occasion jusqu'où s'étendait sa bonté pour les troupes, car le meilleur père ne se donna jamais plus de mouvements et de soins pour la guérison de ses enfants qu'il s'en donna pour celle de ses soldats. Aussi étaient-ils pleins d'amour et de vénération pour lui. Ils n'avaient nulle inquiétude, pourvu qu'ils sussent qu'il était en bonne santé; mais le travail et les fatigues continuelles qu'il

avait à soutenir leur faisaient craindre qu'il ne vînt enfin à y succomber. S'ils étaient seulement une demi-journée sans le voir, ils couraient à sa tente pour apprendre de ses nouvelles; quand il passait à la tête du camp, ils sortaient de leurs barraques ou de leurs canonnières comme s'il y avait eu long-temps qu'ils ne l'eussent vu, et on les entendait se dire les uns aux autres : *notre père se porte bien; nous n'avons rien à craindre.* Il ne se passait guère de jours qu'il ne les vît tous; il les saluait et leur parlait avec une noble familiarité, et il prenait plaisir à voir combien il en était aimé.

Cependant l'armée de l'empereur et de ses confédérés avait été jointe par les troupes des cercles de l'empire, et par celles de Zell, de Wolfembutel, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Trèves et de Cologne; et comme il semblait que cette multitude d'ennemis allait inonder tout le royaume, le marquis de Louvois manda au vicomte de Turenne d'abandonner au plutôt l'Alsace, et de se retirer sous Nancy pour sauver l'armée du roi, et défendre s'il était possible la Lorraine; à quoi le vicomte de Turenne répondit que le danger ne pressait pas si fort, et qu'il espérait pouvoir conserver la Lorraine sans être obligé d'abandonner l'Alsace. Le marquis de Louvois écrivit une seconde lettre au vicomte de Turenne, par laquelle il lui mandait que le duc de Lorraine prétendait pénétrer dans ses états par le moyen des intelligences qu'il y avait pratiquées; et que s'il ne quittait promptement l'Alsace pour venir couvrir la Lorraine, ces deux provinces seraient bientôt perdues

pour la France. Et comme le vicomte de Turenne persistait cependant à demeurer sur les bords du Rhin, le roi lui écrivit lui-même, en lui envoyant ordre de se retirer en Lorraine. Il lui mandait que comme Philisbourg et Brisach étaient à nous, il trouvait qu'il n'y aurait pas grand inconvénient à abandonner l'Alsace; qu'il n'y avait qu'à raser Neustadt, Landau, Weissembourg et quelques autres places de cette province, et qu'après cela les ennemis auraient bien de la peine à s'y établir et à y prendre des quartiers.

Le vicomte de Turenne répondit au roi que si par sa retraite il abandonnait l'Alsace aux ennemis ayant Strasbourg derrière eux, ils demeureraient dans cette province tant qu'il leur plairait; que de là ils pousseraient la guerre à leur gré en Franche-Comté, en Lorraine et même en Champagne; qu'ils seraient maîtres de tout, depuis Mayence jusqu'à Bâle, c'est-à-dire, d'une étendue de pays capable de faire subsister cent mille hommes durant tout un hiver; que bientôt nous n'aurions pas même de nouvelles de Philisbourg ni de Brisach, n'ayant plus aucune communication avec ces deux villes; que rien ne décrie plus que de raser des places, puisqu'on fait voir par là qu'on n'a pas même d'espérance d'y pouvoir jamais retourner; que d'ailleurs ces places rasées n'empêchent point qu'on ne s'établisse dans un pays, et que des palissades qu'on peut mettre en un jour sont tout aussi bonnes que des murailles pour des quartiers d'hiver. Le roi fut satisfait de cette réponse, et n'insista pas davantage sur cela. Le

vicomte de Turenne ayant donc obtenu la permission de ne point abandonner l'Alsace, se proposa non-seulement de défendre cette province, mais encore d'empêcher que les ennemis ne passassent le Rhin. Il n'y avait point de pont sur ce fleuve depuis Strasbourg jusqu'à Mayence; nous nous tenions assurés de ces deux ponts sur la foi de la neutralité que l'électeur de Mayence et les magistrats de Strasbourg avaient promis de garder. Il est vrai que les ennemis pouvaient en jeter un entre ces deux villes; mais le vicomte de Turenne se posta de manière qu'il était à portée de les en empêcher en quelque endroit qu'ils entreprissent de le faire. En effet, après qu'ils eurent long-temps marché sur les bords du Rhin sans avoir osé y faire un pont en présence du vicomte de Turenne, qui se montrait partout où ils paraissaient, ils abandonnèrent cette entreprise, et étant descendus du côté de Mayence, ils firent si bien que l'électeur de cette ville leur livra son pont, sur lequel ils firent passer la meilleure partie de leur armée, et le reste sur des ponts volants qu'ils jetèrent au-dessous. A cette nouvelle le marquis de Louvois crut être en droit de se plaindre de ce que l'état était dans un très-grand danger parce qu'on avait trop déféré au sentiment du vicomte de Turenne; et ayant fortement remontré dans le conseil combien il était important de se retirer dans les passages de la Lorraine, le roi envoya des ordres si pressants de le faire, que si le vicomte de Turenne n'avait pas eu tant de zèle qu'il en avait pour son service, il n'aurait pas différé un moment à

les exécuter; mais, comme il était incapable de faire une chose qu'il savait être contraire au bien de l'état, il demeura encore en Alsace nonobsant ces ordres, après avoir toutefois écrit une lettre au roi, pour lui rendre raison de sa conduite.

«Les ennemis, dit-il dans cette lettre, quelque grand nombre de troupes qu'ils aient, ne »sauraient, dans la saison où nous sommes, »penser à aucune autre entreprise qu'à celle de »me faire sortir de la province où je suis, »n'ayant ni vivres ni moyens pour passer en »Lorraine, que je ne sois chassé de l'Alsace; »et si je m'en allais de moi-même, comme vo»majesté me l'ordonne, je ferais ce qu'ils au»ront peut-être bien de la peine à me faire faire. »Quand on a un nombre raisonnable de trou»pes on ne quitte pas un pays, encore que l'en»nemi en ait beaucoup davantage; et je suis »persuadé qu'il vaudrait mieux, pour le service »de votre majesté, que je perdisse une bataille »que d'abandonner l'Alsace et de repasser les »montagnes.» Il finit cette lettre en offrant de prendre tout sur lui, et de se charger des événements, si bien que le roi, satisfait de ses raisons, et se confiant d'ailleurs à la capacité et à l'expérience du vicomte de Turenne, lui envoya cinq à six mille hommes de renfort, et le laissa maître de faire ce qu'il voudrait.

Le vicomte de Turenne ayant ainsi obtenu une seconde fois la permission de défendre l'Alsace; comme les ennemis ne pouvaient y venir que du côté de Landau, il prit le parti de s'aller mettre sur leur passage auprès de cette ville,

et ayant trouvé un poste avantageux, d'où il pouvait également se porter au Rhin ou à la montagne, il y établit son camp; il y fit faire des retranchements; il y fit apporter tous les fourrages des places qui étaient aux environs, et il résolut d'y attendre les ennemis.

Le duc de Bournonville et les autres généraux qui commandaient les troupes de l'empereur et celle de l'empire, crurent qu'ils n'avaient qu'à s'avancer vers le vicomte de Turenne, et qu'à la première ou seconde marche il se retirerait aussitôt en Lorraine, ou qu'il reculerait du moins jusqu'à Saverne. Il firent donc marcher vers lui toute leur armée dans cette confiance; mais ils furent bien surpris lorsqu'ils virent qu'il les attendait de pied ferme. Ils vinrent jusqu'à Spire, d'où ils envoyèrent reconnaître son camp. Ils avaient cinquante mille hommes, et il n'en avait que seize à dix-sept mille. Néanmoins ayant vu l'avantage du poste qu'il avait choisi, et la fermeté avec laquelle il les attendait, ils ne jugèrent pas à propos de l'attaquer; et, après avoir extrêmement pâti dans l'évêché de Spire, par la disette du fourrage qu'ils étaient contraints d'aller chercher à plus de dix lieues de leur camp, ils repassèrent enfin le Rhin sans avoir seulement mis le pied en Alsace. Ils délibérèrent quelque temps au-delà du Rhin sur la proposition qui leur fut faite d'assiéger Philisbourg. L'électeur palatin, dont les états étaient forts incommodés par les courses que faisait la garnison de cette place, offrit de nourrir l'armée tant qu'elle serait occupée à l'assiéger; mais les généraux de l'armée im-

périale ne furent pas d'avis de faire ce siége en présence du vicomte de Turenne; et cette entreprise ayant été absolument rejetée, ils firent marcher leurs troupes en remontant le long du Rhin, à travers le marquisat de Dourlach et celui de Bade, dans le dessein de s'approcher de Strasbourg.

Le vicomte de Turenne craignant que les magistrats de cette ville n'en usassent comme avait fait l'électeur de Mayence, remonta aussi le long du Rhin de son côté, envoya le marquis de Vaubrun avec un corps de cavalerie, auprès de Strasbourg, et vint avec le reste de l'armée jusqu'à Lavantzenaw, qui n'est qu'à deux lieues de cette ville; mais ceux de Strasbourg voyant l'armée ennemie si supérieure à la nôtre, crurent pouvoir impunément nous manquer de parole, et livrèrent leur pont aux impériaux, contre la foi de la neutralité qu'ils nous avaient promise.

Le duc de Bournonville se voyant maître du pont de Strasbourg, y fit passer son armée, et alla se camper entre les rivières d'Ill et de la Brusch, vers la ville de Molsheim, pour attendre dans ce poste l'électeur de Brandebourg qui amenait vingt mille hommes, et qui n'était plus qu'à quelques journées de Strasbourg. Mais le vicomte de Turenne considérant les entreprises que les ennemis pourraient faire dans le royaume, qui était ouvert de ce côté-là, lorsqu'un si puissant renfort les aurait joints, résolut de les combattre avant cette jonction.

Pour cela il décampa de Lavantzenaw à une

heure après minuit; et laissant Strasbourg sur la gauche, il fit prendre à son armée la route de Molsheim. Il survint une pluie qui dura pendant toute la marche, et cette pluie ayant détrempé la terre, qui en ce pays-là est grasse, et qui outre cela était presque partout labourée, rendit les chemins extraordinairement difficiles. Néanmoins le vicomte de Turenne ayant envoyé quelque temps auparavant des gens pour faire des ponts sur les rivières et sur les ruisseaux qu'il fallait passer, et les soldats ne comptant pour rien la fatigue quand il s'agissait de faire ce qu'il souhaitait d'eux, l'armée ne laissa pas d'arriver à quatre heures après midi sur les hauteurs de Holtzheim, assez près de la ville de Dachstein, qu'elle avait à sa droite. Ce fut de cet endroit que l'on commença à découvrir le camp des impériaux, qui était derrière Ensheim, et qui s'étendait le long de quelques autres villages circonvoisins. Le vicomte de Turenne ayant résolu de donner bataille le lendemain, employa ce qui restait de jour à reconnaître l'endroit où étaient les ennemis, et la manière dont ils étaient campés.

Les ennemis étaient à une lieue de là. Pour aller à eux il fallait passer la Brusch et le ruisseau de Holtcheim, derrière lequel était une plaine fort propre à servir de champ de bataille. Cette plaine était fermée par un grand bois du côté de Strasbourg, qui était à la droite des ennemis, et de l'autre côté, où était leur gauche, il y avait un petit bois de mille pas de long sur quatre ou cinq cents de large, au-delà duquel était le village d'Ensheim. Ce fut tout ce

que le vicomte de Turenne put reconnaître, à cause du peu de jour qui restait ; et comme il n'y avait pas un moment de temps à perdre pour exécuter le dessein qu'il avait formé, il fit aussitôt avancer des dragons pour se saisir des ponts qui étaient sur la rivière de la Brusch et sur le ruisseau de Holtzheim, au passage desquels on eût perdu bien du temps, si les ennemis avaient fait rompre ces ponts ou les avaient gardés. On y fit passer le canon et l'infanterie, et la cavalerie passa à divers gués. On employa à cela toute la nuit, pendant laquelle le vicomte de Turenne demeura toujours à cheval.

Quant aux ennemis, sitôt qu'ils nous aperçurent, ils furent étonnés de la hardiesse du vicomte de Turenne, qui venait les chercher. Plusieurs de leurs officiers-généraux opinèrent pour la retraite ; mais les autres ayant représenté qu'on ne la pouvait plus faire en sûreté, appuyèrent si bien leur sentiment, qu'il fut résolu qu'on nous attendrait, qu'on passerait toute la nuit sous les armes, et qu'on l'emploierait à se retrancher et à prendre ses avantages. Le duc de Bournonville rassembla ses quartiers aux environs de celui d'Ensheim, qui était le principal, et derrière lequel il fit ranger son armée en bataille. Il fit mettre toutes ses troupes sur deux lignes fort grosses et fort longues, avec un corps de réserve composé de tant de bataillons et d'escadrons qu'il pouvait bien être compté pour une troisième ligne. Il donna le commandement de l'aile droite au comte Caprara, et celui de l'aile gauche au duc de

Holsteim, et pour lui il se mit à la tête du corps de bataille. Le duc de Lorraine, le marquis de Bade et plusieurs autres princes et souverains d'Allemagne, qui étaient au nombre de vingt-deux dans cette armée, y avaient le commandement de leurs propres troupes, mais avec subordination aux lieutenants-généraux des ailes où leurs corps se trouvaient distribués. L'ordre de bataille ayant été ainsi réglé, le duc de Bournonville se saisit du petit bois qui était devant sa gauche, et du village d'Ensheim, qui répondait jusqu'au centre de son armée, et il envoya du canon dans l'un et dans l'autre, avec de l'infanterie qui s'y retrancha autant que le temps le put permettre. Ainsi sa droite était assurée par le grand bois qui couvrait son flanc du côté de Strasbourg, et par une longue haie qui était à la tête de la première ligne : son corps de bataille se trouvait en partie à couvert par le village d'Ensheim, qui était tout environné de haies, de fossés et de retranchements ; et son aile gauche était en quelque façon à l'abri de toutes sortes d'attaques, tant par un long fossé bordé de grosses haies qui était au-devant, que par le petit bois qui la couvrait, et que les impériaux pouvaient soutenir par un grand front sans faire aucun mouvement irrégulier, puisqu'il répondait au centre de cette aile. Il avait outre cela à la droite et à la gauche des rideaux et des ravins dont les impériaux profitèrent, de sorte que leur infanterie était logée si à couvert qu'à peine la pouvait-on voir. Enfin ils nous attendaient dans des postes si avantageux, que, quel-

que faible qu'eût été une armée, le général eût toujours cru y être hors d'insulte. Les impériaux avaient pourtant cinquante mille hommes.

Quoique le vicomte de Turenne eût été renforcé de quelques régiments, son armée était encore plus de la moitié plus faible que la leur. Néanmoins connaissant la valeur de ses officiers et la confiance qu'avaient en lui les soldats, il persista dans le dessein d'attaquer les ennemis malgré tous les avantages qu'ils avaient du côté du nombre et du côté du poste. Il employa toute la nuit à faire passer à ses troupes la rivière et le ruisseau, et dès le point du jour il commença à étendre son armée dans la plaine, et à la ranger en bataille sur deux lignes. Il composa la première de dix bataillons et de vingt-huit escadrons partagés également sur les deux ailes, et la seconde d'un pareil nombre d'escadrons, mais seulement de huit bataillons. Il mit cinq escadrons entre les deux lignes, derrière l'infanterie de la première pour la soutenir, et deux bataillons avec les escadrons qui lui restaient, au corps de réserve. Il entremêla tous nos escadrons de divers pelotons d'infanterie, pour secourir la cavalerie dans le besoin; car quoique d'ordinaire ce soit la cavalerie qui soutient l'infanterie dans un jour de bataille, cependant, comme il avait éprouvé le contraire à la journée de Sintzheim, il crut devoir prendre encore ici la même précaution.

Il mit à la tête du corps de bataille le sieur Foucault, qui était le plus ancien lieutenant-général, et sous lui le comte de Hamilton, ma-

réchal-de-camp. Il donna le commandement de l'aile droite au marquis de Vaubrun, et celui de l'aile gauche au comte de Lorges, tous deux lieutenants-généraux, qui avaient avec eux les comtes de Roye et d'Auvergne pour maréchaux-de-camp. Chaque brigadier servit à la tête de sa brigade. Il y en avait huit dans les deux lignes, à savoir : les sieurs de Piloy et de Revellion, le chevalier d'Humières, et les marquis de Douglas, de Pierrefitte, de Renty, Puisieux et Lamberth. Il donna au marquis de Montgeorge, mestre-de-camp de cavalerie, le commandement des cinq escadrons qui étaient entre les deux lignes, et celui du corps de réserve au marquis de Beaupré, aussi mestre-de-camp de cavalerie. Il avait pour aides-de-camp le chevalier de Pouillon, milord Duras, et les marquis d'Harcourt, de Ruvigny et de Saint-Point. Il ne choisit pour lui-même aucun poste particulier, afin d'être plus libre de se porter partout où sa présence serait nécessaire. Il parcourut la tête de la première ligne, et se fit voir aux troupes avec cet air de gaîté qu'il savait si bien prendre aux jours de bataille. Sitôt que les Anglais l'aperçurent ils poussèrent un cri de joie qui lui parut être de bon augure. Il donna quelques ordres aux officiers généraux, et il fit marcher son armée vers celle des ennemis.

Le petit bois qui était sur notre droite fut la première chose qui nous obligea à faire halte. On découvrit deux troupes de cavalerie au-devant; on leur tira quelques volées de canon, et ces deux troupes s'enfoncèrent aussitôt dans

le bois. Le vicomte de Turenne voulant en reconnaître les bords, s'en approcha assez près avec quelques officiers, et ayant aperçu l'aile gauche des ennemis qui s'avançait par derrière, et tournait autour pour venir prendre en flanc notre aile droite, il tira au plutôt de son armée six bataillons, et de la cavalerie et des dragons à proportion, et il en fit deux nouvelles lignes, qu'il plaça de manière qu'avec les deux autres elles faisaient une espèce de potence, et que non-seulement elles couvraient tout le flanc de notre aile droite, mais qu'elles débordaient encore beaucoup vers le ruisseau de Holtzheim. Les ennemis voyant ce nouvel ordre dans la disposition de notre armée, retournèrent sur leurs pas, et bornèrent tous leurs desseins de ce côté-là, à la défense du bois dont ils s'étaient saisis. Comme le vicomte de Turenne ne pouvait rien faire qu'il ne fût maître de ce bois, il le fit attaquer par un détachement de dragons qu'il y envoya sous les ordres du chevalier de Boufflers. Les ennemis en avaient embarrassé les avenues de notre côté par de grands abattis d'arbres. Ils avaient remué quelques terres derrière ces abattis, pour leur servir de retranchements; ils y avaient envoyé trois bataillons, et ils y avaient même deux pièces de canon chargées à cartouches. Le vicomte de Turenne fit aussi avancer quelques pièces de campagne vers cet endroit, et fit soutenir les dragons du chevalier Boufflers par cinq cents mousquetaires. On se canonna quelque temps de part et d'autre, et on en vint ensuite au feu de la mousqueterie, qui fut assez égal tant que les enne-

mis n'eurent là que trois bataillons ; mais comme le duc de Bournonville détachait incessamment des troupes fraîches pour maintenir ce poste, le chevalier de Boufflers aurait bientôt été obligé d'abandonner l'attaque, si le vicomte de Turenne ne lui avait aussi envoyé de nouvelles troupes. Ce prince fit marcher à son secours tous les pelotons d'infanterie qui étaient dans les intervalles de nos escadrons. Avec ce renfort le chevalier de Boufflers redoubla les charges. Les ennemis, de leur côté, faisaient un très-grand feu; si bien que le chevalier de Boufflers désespérant de les chasser de là à coups de canon ou de mousquet, et résolu d'y périr ou d'en venir à bout, fit mettre pied à terre à ses dragons, sauta par-dessus les abattis d'arbres, monta sur les retranchements qui étaient derrière, chargea les ennemis l'épée à la main, se rendit maître de leur canon, et les poussa jusqu'à un autre abattis qu'ils avaient fait plus loin, et derrière lequel ils avaient six autres pièces de canon encore chargées à cartouches. Nos gens essuyèrent avec fermeté, durant plus de trois heures, le feu de ce canon; mais le vicomte de Turenne voyant qu'il était impossible de forcer les ennemis dans un pareil retranchement, sans un grand corps d'infanterie, il y envoya toute celle des deux nouvelles lignes qu'il avait formées pour couvrir les flancs de notre aile droite. Les ennemis, de leur côté, y accoururent en foule, et le combat recommença tout de nouveau. Une grande pluie qui survint suspendit à la vérité pour quelque temps l'ardeur des

attaques; mais cela ne servit qu'à les rendre après plus furieuses, et il se fit en cet endroit un si grand carnage, qu'on ne combattait de part et d'autre que sur des tas de corps morts. Enfin le chevalier de Boufflers, partout à la tête des soldats, les anima si bien par son exemple, que nous prîmes les six autres pièces de canon des ennemis, et que nous les poussâmes encore plus avant dans le bois, gagnant toujours du terrain. Mais comme rien n'était plus capital pour l'un et l'autre parti, que d'être maître de ce bois, le duc de Bournonville y envoya tant de monde, que le vicomte de Turenne fut obligé d'y faire marcher plusieurs bataillons de ses deux autres lignes, avec le marquis de Vaubrun et quelques brigadiers à la tête. Comme ces troupes n'avaient point encore combattu, on recommença pour la troisième fois un des plus sanglants combats d'infanterie qui se fût donné depuis long-temps; il fut soutenu avec beaucoup de valeur de part et d'autre, et le succès en fut assez également balancé durant quelques heures. Presque tous les officiers généraux y agirent de leur chef, se déterminant selon les occurrences; et peut-être que jamais les officiers particuliers ne prirent moins de conseil des officiers généraux qu'en cette occasion : l'irrégularité du champ de bataille et l'acharnement des deux partis empêchant qu'on ne pût ni donner ni recevoir les ordres dans les formes accoutumées, [illegible] ait avec furie dans tous les vides d[illegible] as de traverser ce bois qui no[illegible], rendait cette action égalem[illegible] érilleuse

pour nous. Elle fut d'un détail infini et beaucoup plus rude et plus vigoureuse que les deux précédentes. Les ennemis poussés se retiraient d'arbre en arbre; ainsi de dix pas en dix pas il se donnait un nouveau combat. Chacun cherchait un arbre pour se mettre à couvert et faire sa décharge avec avantage. On y combattait même en beaucoup d'endroits corps à corps. Le vicomte de Turenne visitant sans relâche tous les postes, faisait soutenir ceux qui étaient les plus pressés, par des détachements qui arrivaient toujours à propos; et voyant l'opiniâtreté des ennemis, il crut devoir s'exposer comme le moindre soldat, dans une dernière charge, où il voulait faire une nouvelle tentative. Son cheval y fut blessé sous lui, et plusieurs de ses gens y furent tués à ses côtés. Mais son exemple fit faire de si grands efforts à ses troupes, que nous nous rendîmes tout-à-fait maîtres du bois. Il est vrai que les ennemis y revinrent une quatrième fois, un peu plus par le derrière; mais les Anglais ayant taillé en pièces un de leurs bataillons comme il voulait entrer, et le vicomte de Turenne ayant fait pointer contre les ennemis leur propre canon, il les chassa enfin entièrement du bois, et même de quelque rideaux qu'ils occupaient par-delà, et les força à chercher un asile derrière les retranchements du village d'Ensheim, après la défaite de presque toute leur infanterie.

Pendant qu'une bonne partie des deux armées fut occupée, l'une à attaquer le bois et l'autre à le défendre, le reste des troupes demeura assez long-temps à ne faire autre chose

qu'à se canonner et s'observer de part et d'autre. Mais enfin le duc de Bournonville voyant que rien ne lui avait réussi jusque-là dans le bois, laissa le soin de tout ce côté-là au duc de Holstein, et voulant se dédommager par quelque autre endroit, prit une partie de son armée avec lui, et marcha à dessein de venir attaquer notre corps de bataille, et de tâcher de le rompre pour séparer notre aile droite d'avec notre gauche. Mais le sieur Foucault qui le commandait, craignant d'être enveloppé du côté de sa droite, s'il eût attendu que les ennemis le fussent venus charger, s'avança au-devant d'eux avec ses bataillons, et leur ayant fait faire le plus promptement qu'il put les évolutions nécessaires, il forma un carré de toute son infanterie, afin qu'elle pût faire front de toutes parts, si bien que le duc de Bournonville n'ayant pas jugé à propos de l'attaquer dans cette disposition, s'en retourna, et regagna le centre de son armée. Cependant ne désespérant point encore de remporter quelque avantage sur nous avant que la nuit mît fin à cette grande journée, il ordonna au comte Caprara d'aller attaquer notre aile droite avec les cuirassiers de l'empereur, qui n'avaient point encore combattu. Le comte Caprara les fit aussitôt sortir de derrière la longue haie qui couvrait l'aile droite de l'armée impériale; il en forma dix-huit escadrons, et laissant à côté notre corps de bataille, il alla, par une marche oblique, tomber sur notre aile droite, qui se trouvait dégarnie de tous ses pelotons d'infanterie qu'on avait envoyés dans le bois, et même affaiblie de plusieurs escadrons

qu'on en avait tirés pour couvrir notre flanc du côté de ce bois.

Les cuirassiers de l'empereur nous attaquèrent en cet endroit avec tant de furie, que notre première ligne se renversa sur la seconde, qui s'enfuit dans un si grand désordre que peu s'en fallut qu'elle ne rompit le corps de réserve qui s'avançait pour la soutenir; et la terreur devint si grande parmi nos gens, que les valets se sauvèrent vers le bagage, où ayant porté l'alarme, la plupart de ceux qui le gardaient s'enfuirent à Saverne avec ce qu'ils purent emmener, publiant que nous avions perdu la bataille, de manière que tous les paysans prirent de la paille sur leur chapeau, pour signal de courir sur les Français. Il est vrai que la fermeté de nos officiers, qui ne quittèrent jamais leurs étendards, fit que quelques-uns de nos escadrons se rallièrent. Mais le comte Caprara redoublant ses efforts pour les rompre, il était à craindre que tout n'allât être enfoncé lorsque les comtes de Lorges et d'Auvergne arrivèrent fort à propos pour arrêter les ennemis, et empêcher qu'ils ne poussassent plus loin leur avantage; car le vicomte de Turenne n'eut pas plutôt remarqué le grand espace que la fuite de nos soldats avait laissé vide à la première ligne de notre droite, qu'il envoya ordre aux officiers généraux de notre gauche de marcher avec cette aile par derrière le corps de bataille, pour aller remplir ce grand vide. Sitôt que le comte d'Auvergne eut formé quelques escadrons des Anglais, il les mena à la charge. Les Anglais donnèrent sur les cuirassiers de l'empereur, et les firent plier,

mais il ne purent les rompre. Le comte de Lorges cependant faisait doubler sur la droite les escadrons à mesure que sa cavalerie arrivait pour opposer un assez grand front à celui des impériaux, et lorsque toutes ses troupes furent arrivées, il chargea les ennemis avec tant de vigueur qu'il les rompit entièrement, de sorte que non-seulement ils ne purent se rallier, mais que ne croyant pas pouvoir regagner leur haie sans être auparavant taillés en pièces, ils allèrent se jeter dans Ensheim dont ils étaient plus près, et nous laissèrent maîtres de la plaine comme nous l'étions déjà du bois.

Le duc de Bournonville ayant retiré alors ses troupes de tous les postes où elles étaient, s'en retourna du côté du Rhin, marcha toute la nuit assez en désordre, passa la rivière d'Ill, et ne s'arrêta point qu'il n'eût mis son armée à couvert sous le canon de Strasbourg, où il résolut de demeurer jusqu'à ce que l'électeur de Brandebourg fût arrivé avec les vingt mille hommes qu'il amenait. Comme il y avait deux jours et deux nuits que nos soldats étaient sous les armes à toujours marcher ou combattre par une pluie qu'ils avaient eue continuellement sur le corps, le vicomte de Turenne aima mieux les laisser reposer cette nuit-là que de poursuivre les ennemis. Le lendemain nous trouvâmes dans Ensheim et dans les autres postes qu'ils avaient abandonnés, deux pièces de canon, des malades et des blessés en grand nombre, beaucoup de munitions et de bagages, et une grande quantité de cuirasses et de toutes sortes d'armes qu'ils avaient jetées pour marcher plus com-

modément dans leur retraite. Le combat avait duré depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, c'est-à-dire près de dix heures. Nous y perdîmes environ deux mille hommes. Le comte d'Auvergne y eut la jambe percée d'un coup de mousqueton; le marquis de Puisieux, le comte de Hamilton et le sieur Reveillon y furent aussi fort blessés. Quant aux ennemis, ils y eurent plus de trois mille hommes tués sur la place, et ils emmenèrent avec eux à Strasbourg plus de cent cinquante chariots remplis de blessés. Nous leur prîmes dix pièces de canon, trente drapeaux ou étendards, et un grand nombre de prisonniers.

Ce fut pour conserver le souvenir de cette troisième victoire remportée sur les Allemands dans la même année, qu'on fit frapper la médaille où l'on voit la victoire qui, tenant une couronne de laurier d'une main, et de l'autre une palme, foule au pieds plusieurs boucliers aux armes de l'empire. La légende, *De Germanis tertio*, signifie : *Troisième victoire remportée sur les Allemands*. L'exergue, *Pugna ad Einshemium*. M. DC. LXXIV, *Bataille d'Ensheim*. 1674.

Les ennemis, malgré la perte qu'ils avaient faite dans la bataille, ne laissaient pas d'avoir encore près de quarante mille hommes en état de combattre. Comme il n'était pas possible de forcer une armée si nombreuse dans un poste si avantageux, le vicomte de Turenne ne jugea pas à propos de l'y aller attaquer; et aimant mieux donner tous ses soins à rétablir ses troupes, il les mena à Marlen, qui était à trois lieues

de là, et où il y avait du fourrage et toutes sortes de munitions en abondance.

Cependant le duc de Bournonville fut joint sous les murailles de Strasbourg par quelques troupes des cercles de Souabe et de Franconie. L'électeur palatin y vint aussi à la tête de deux mille chevaux; le duc de Zell lui amena encore trois mille hommes, et l'électeur de Brandebourg arriva enfin avec son armée

Pour résister à de si grandes forces, le vicomte de Turenne n'avait pas tant de troupes que l'électeur de Brandebourg seul venait d'en amener aux ennemis. C'est pourquoi on lui envoya cinq ou six mille gentilshommes de la noblesse, dont on avait convoqué l'arrière-ban. Mais comme ces gentilshommes n'étaient point disciplinés, et qu'ils n'étaient point accoutumés à camper, il ne les garda pas long-temps, persuadé que ce corps de noblesse aurait été bientôt ruiné s'il ne l'eût renvoyé.

Le roi fit aussi marcher à son secours deux renforts de troupes, l'un de six à sept mille hommes du marquis de Genlis, et l'autre de quatorze à quinze mille hommes, sous les ordres du comte de Sault. Le vicomte de Turenne laissa venir le marquis de Genlis; mais il envoya ordre au comte de Sault de demeurer en Lorraine avec le corps qu'il amenait, ce qui étonna tous ceux qui savaient le peu de monde qu'il avait, et le grand nombre des ennemis, car leur armée était alors de plus de soixante mille hommes.

L'électeur de Brandebourg, à la tête de tant de forçes réunies, décampa d'auprès de Strasbourg,

passa la rivière d'Ill, et s'avança vers Marlen, où nous étions encore. Le vicomte de Turenne le voyant approcher, se retira à Dettwiler, sur la Soot, à trois lieues de Marlen. Cette retraite augmenta la surprise de tout le monde; et l'on avait d'autant plus de regret pour sa réputation qu'il fît de pareilles démarches devant les ennemis, faute de troupes, qu'on savait qu'il n'avait tenu qu'à lui d'en avoir davantage. Cependant les ennemis le suivirent à Dettwiler, d'où il décampa encore pour aller à Inwiler, qui est à deux lieues par-delà sur la Moter. Il demeura en cet endroit jusqu'au temps où l'on a coutume de finir la campagne. Il mit de grosses garnisons dans Hagueneau et dans Saverne; il laissa une partie de son armée de ce côté-là pour le secours de ces places, et il repassa en Lorraine avec le reste, par la Petite-Pierre, passage commode dont il s'était assuré.

A ces nouvelles, l'étonnement de tout le monde redoubla. On avouait qu'il avait fait sa retraite avec un si grand ordre qu'il n'y avait pas perdu un seul homme, quoiqu'il eût souvent passé plusieurs ruisseaux et plusieurs défilés à la vue des ennemis. On demeurait d'accord qu'il avait partout si bien su choisir les postes où il s'était campé, que l'électeur de Brandebourg n'avait osé l'attaquer nulle part; que les impériaux, au désespoir de ne pouvoir rien entreprendre contre lui avec leurs nombreuses troupes, avaient eu beau faire mine de vouloir assiéger tantôt Saverne, tantôt Haguenau, pour le tirer des endroits avantageux où il s'était posté, il n'avait jamais pris le change, et que,

par toutes leurs feintes, ils n'avaient pu lui faire faire aucune fausse démarche, ni lui donner le mondre échec. On convenait même que les ennemis avaient quelquefois reculé, et s'étaient retranchés devant lui; mais on avait peine à lui pardonner de s'être retiré en Lorraine après avoir fait espérer qu'il sauverait l'Alsace; et on ne pouvait concevoir ce qui l'avait porté à refuser le grand corps de troupes du comte de Sault avec lesquelles il semblait qu'il aurait pu faire beaucoup plus qu'il n'avait fait. Il faut pourtant convenir que l'équité publique de ce temps-là était telle qu'on y rendait justice au mérite du vicomte de Turenne. Quoique toutes les apparences fussent contre lui, on ne laissait pas de croire qu'il avait eu ses raisons pour en user de la manière dont il en avait usé; et si on murmurait de sa retraite en Lorraine, c'était moins pour blâmer sa conduite que pour se plaindre de la fortune à qui on s'en prenait de ce que tout ne réussissait pas aussi glorieusement qu'on l'aurait souhaité pour lui.

Cependant les ennemis le voyant retiré, se répandirent en divers quartiers de l'Alsace qu'ils se partagèrent entre eux. Ils s'établirent à Schlestadt, à Turckeim, à Colmar, à Ensishem et dans toutes les autres villes, à dessein d'y passer le reste de l'hiver, et d'y prendre des mesures pour entrer au printemps en Lorraine et en Franche-Comté. Ils bloquèrent Brisach; ils envoyèrent sommer le prince de Montbelliard de se déclarer pour eux, et de recevoir garnison dans sa place. Charmés de la bonté de leurs quartiers, ils s'étendirent partout au large et à

leur aise; et le duc de Lorraine, impatient de rentrer dans son pays, avait déjà fait passer deux mille hommes qui s'étaient saisis de Remiremont et d'Epinal, villes sur la Moselle, dans lesquelles ils commencèrent à se fortifier, lorsque le vicomte de Turenne voyant que les ennemis avaient fait toutes choses comme il l'avait prévu, et qu'il était temps de commencer à exécuter un grand dessein qu'il méditait depuis près de deux mois, prit les quatorze mille hommes du comte de Sault, avec les six à sept mille qu'il avait ramenés d'Alsace, les partagea en plusieurs petits corps, mit de vieux officiers à la tête de chacun, les fit marcher par des routes différentes le long des montagnes des Vosges, et leur donna à tous le même rendez-vous, sans qu'aucun d'eux sût où les autres avaient ordre d'aller. Ce rendez-vous était le passage de Beffort, qui est à l'autre bout de l'Alsace, opposé à celui par lequel nous venions de sortir de cette province. Le vicomte de Turenne leur fit ainsi traverser toute la Lorraine par des chemins si détournés que les ennemis n'eurent aucune connaissance de notre marche que nous ne fussions arrivés à Épinal. Dès que le corps de nos troupes, qui avait sa route de ce côté-là, parut devant cette place, tous les Lorrains qui y étaient s'enfuirent sans même savoir si ce qu'ils voyaient était une armée, ou si ce nétait seulement qu'un parti. Ceux qui étaient dans Remiremont ne demandèrent pour s'en aller qu'un passeport qu'on leur accorda, et ils se retirèrent avec les autres au bas des montagnes où était le duc de Lorraine. Ce prince

commença par faire de grands reproches à ses troupes de ce qu'elles avaient si légèrement pris l'alarme à l'approche de quelque parti ; mais ayant vu les passeports de ceux de Remimont, qui étaient signés du vicomte de Turenne, et ne pouvant par conséquent douter qu'il ne fût là avec son armée, il envoya ordre à toutes les troupes qui étaient les plus avancées vers les montagnes, de s'aller mettre au plutôt derrière la rivière d'Ill, aux environs de Mulhausen, ville alliée des Suisses, et il dépêcha des courriers à tous les généraux de l'armée impériale, pour les avertir que le vicomte de Turenne était en marche, et allait rentrer par Beffort dans l'Alsace. Les ennemis ne pouvant s'imaginer qu'on pût entreprendre une pareille chose au plus fort de l'hiver où l'on était, firent du duc de Lorraine le même jugement qu'il avait fait de ses troupes; ils crurent qu'il prenait trop aisément l'alarme, et se persuadèrent que nous n'avions d'autre dessein que de les faire sortir de Remiremont et d'Epinal, afin d'avoir la Lorraine libre pour nos quartiers d'hiver.

Cependant les divers corps de notre armée, après avoir traversé les montagnes des Vosges, où il avait fallu souvent camper dans la neige, et marcher par des routes par où jamais des troupes n'avaient passé, se réunirent enfin toutes à Beffort, où le vicomte de Turenne les attendait. Alors ce général, qui savait que le succès de son entreprise dépendait de la diligence, s'étant mis à la tête de l'armée, marcha aux ennemis, qui se rassemblèrent derrière la rivière

d'Ill. Ils avaient levé leurs quartiers avec précipitation au premier avis du duc de Lorraine ; mais comme il y en avait jusqu'à la tête de la Haute-Alsace, plusieurs n'eurent pas le temps de se rendre à Mulhausen, et furent pris avant que d'y être arrivés. Ils y en eut même quelques-uns qui se vinrent jeter dans notre armée, croyant que c'était quelques corps de leurs troupes qui s'assemblaient; d'autres furent enveloppés avant que d'avoir eu le temps de se mettre en marche.

Le vicomte de Turenne força quelques châteaux qui étaient sur son passage, et étant arrivé sur les bords de l'Ill, vis-à-vis de la ville de Mulhausen, auprès de laquelle la cavalerie de l'empereur, les troupes du duc de Lorraine et celles de l'évêque de Munster étaient rassemblées sous les ordres de leurs généraux, il reconnut les divers gués de la rivière : il y passa avec sa cavalerie ; il fit charger les ennemis, et après plusieurs attaques faites et soutenues de part et d'autre avec beaucoup de vigueur, il les mit enfin tellement en désordre, que, laissant des régiments entiers dans de petites places écartées, ils s'enfuirent les uns vers Bâle, où ils passèrent le Rhin, et les autres du côté d'Ensisheim, où était l'électeur de Brandebourg. Le comte Caprara et le marquis de Bade avaient été présents à cette action. Le vicomte de Turenne y prit quatorze étendards, et fit un grand nombre d'officiers et de soldats prisonniers. Les ennemis ne nous prirent que le seul Montauban, qui s'était engagé trop avant au milieu de quelques escadrons, et ils le menèrent à l'élec-

teur de Brandebourg, qui, ayant appris de lui le dessein du vicomte de Turenne, se retira au plutôt vers Colmar, et envoya ordre à toutes les troupes de s'y rendre en diligence. La nuit qui survint nous empêcha de poursuivre les fuyards; mais le lendemain dès la pointe du jour, le vicomte de Turenne se remit en marche, toujours en descendant le long de la rivière d'Ill, sur laquelle sont situées les plus grosses villes de l'Alsace, où les ennemis s'étaient établis. Il détacha des partis à droite et à gauche, pour couper les petits quartiers, et les empêcher de joindre le gros de l'armée; il enleva les garnisons de plusieurs places, d'où les ennemis n'avaient pas eu le temps de les retirer. Tout ce qu'ils avaient mis dans les châteaux et autres semblables postes, fut fait prisonnier de guerre. Le régiment impérial de Portia, qui était de neuf cents hommes, se rendit à discrétion avec tous ses officiers, et les choses en vinrent au point que nos gens se trouvaient embarrassés du grand nombre de prisonniers. On ne laissait pas d'aller toujours avec toute la diligence possible. On arriva à Ensisheim, qu'on trouva abandonné aussi-bien que Sainte-Croix, l'électeur de Brandebourg et le duc de Bournonville qui y étaient, s'étant retirés à Colmar. Le vicomte de Turenne laissa Ruffalk sur sa gauche, et se contenta de bloquer cette ville, ne voulant pas s'arrêter autant de temps qu'il aurait fallu pour la prendre en l'assiégeant dans les formes. Il avait impatience d'arriver à l'endroit où les ennemis l'attendaient. Il n'en était plus guère éloigné; néanmoins avant que d'en

faire approcher tout-à-fait son armée et de les y aller attaquer, il voulut reconnaître dans quelle situation ils étaient.

Entre Colmar, qui est auprès de la rivière d'Ill, et Turckeim, villes situées presque vis-à-vis du pied des montagnes des Vosges, est une plaine qui a environ une lieue de large. Un bras de la rivière de Fech, qui prend sa source dans les montagnes, et qui passe à Turckeim, coupe cette plaine par le milieu, et vient droit à Colmar. Ce fut le côté de la plaine qui était au-delà de cette rivière, à notre égard, que les ennemis choisirent comme le poste le plus avantageux de toute la Haute-Alsace où une armée se pût mettre en bataille. Ils avaient là les troupes de Brandebourg et des princes de la maison de Brunswick, celles des cercles, l'infanterie de l'empereur, la cavalerie de l'électeur palatin, et ce qui s'était réfugié en cet endroit de la déroute de Mulhausen. Ils rangèrent toutes ces troupes sur deux grandes lignes, depuis Colmar jusqu'à Turckeim, faisant un front de près d'une lieue. Ils avaient Turckeim et les montagnes à leur droite, Colmar et la rivière d'Ill à leur gauche, et un bras de la Fech à leur tête. On ne pouvait aller ni à eux par leur droite ni par leur gauche, qu'on n'eût pris Colmar ou Turckeim dont ils étaient les maîtres; et l'endroit par lequel on devait, ce semble, le plus naturellement les attaquer était leur tête, que la Fech couvrait. C'est pourquoi ils mirent toute leur attention à se fortifier de ce côté-là. Ils travaillèrent jour et nuit à faire des retranchements le long de la rivière; ils garnirent ces

retranchements de canons chargés à cartouches; ils y mirent de l'infanterie et des dragons soutenus de toute leur armée; et, par une dernière précaution qui supposait néanmoins que nous pouvions passer la rivière en leur présence et forcer leurs retranchements, ils firent dresser des batteries dans Turckeim et dans Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paraîtrait dans la plaine. L'électeur de Brandebourg prit le commandement de l'aile gauche; il donna celui de l'aile droite au duc de Bournonville, et il résolut de nous attendre, dans une espèce de confiance que nous n'aurions pas la hardiesse de l'attaquer quand nous aurions vu de quelle manière il était posté.

Le vicomte de Turenne ayant reconnu toutes choses de dessus les hauteurs, vit en un moment ce qu'il avait à faire, et forma le plan de son dessein par rapport à l'état des lieux et aux mouvements auxquels il crut pouvoir engager les ennemis. Son canon n'était point encore arrivé, à cause du grand nombre de défilés qui se trouvaient depuis Ensisheim jusqu'à Colmar. Mais ne croyant pas en avoir absolument besoin, et ne voulant pas laisser passer la journée sans tenter le succès du dessein qu'il méditait, il ordonna au comte de Lorges de s'aller mettre en ordre de bataille dans la plaine, en-deçà de la rivière, vis-à-vis les ennemis, et de demeurer là sans rien faire, jusqu'à ce qu'il lui envoyât dire d'entrer en action. Il lui commanda de faire en sorte qu[illegible]e ligne eût un front d'une très-gra[illegible] et d'avancer sa droite le plus prè[illegible]'il pourrait;

il lui donna pour cela toute sa cavalerie, avec la meilleure partie du reste de l'armée. Et pour lui, prenant seulement un corps d'infanterie et de dragons, avec le sieur Foucault, lieutenant-général, le comte de Roye, maréchal-de-camp, et le marquis de Moussy, brigadier, au lieu de continuer à marcher dans la plaine, il prit sur la gauche et s'avança à travers les coteaux qui sont au pied des montagnes, par un terrain inégal, plein de chemins creux, et embarrassé de haies et de vignes, où l'on n'aurait jamais cru que des troupes eussent pu marcher en corps, sans que personne comprît où il voulait aller ni à quoi aboutirait une marche qui paraissait si irrégulière, de manière qu'on avait besoin de toute la confiance qu'on avait en lui pour ne pas murmurer.

Cependant le comte de Lorges avait donné un si grand front à la première ligne de ses troupes dans la plaine, que les ennemis crurent que toute notre armée y était, d'autant plus que le corps du vicomte de Turenne marchait par un pays si couvert qu'ils ne pouvaient rien apercevoir de ce côté-là ; et comme ils voyaient que toutes nos troupes se rangeaient sur notre droite à mesure qu'elles arrivaient, et qu'insensiblement nous allions nous trouver tous contre Colmar, craignant quelque surpri- pour cette ville, où étaient leurs vivres et leu[illegible] munitions, et se croyant fort en sûreté du c[illegible] de Turckeim, ils en retirèrent leur canon [illegible] deux bataillons qui y étaient, et firent [illegible] toutes leurs troupes de leur droite sur leur g[illegible] che, pour renforcer ce côté-là, dan[illegible]

où ils étaient que nous allions attaquer Colmar; si bien que lorsque le vicomte de Turenne, qui avançait toujours, fut arrivé à Turckeim, où il marchait, il trouva cette place abandonnée, comme il l'avait prévu. Il s'en saisit aussitôt, et se proposant de charger les ennemis en flanc, quelque parti qu'ils prissent, il envoya le sieur Foucault sur le bord de la rivière en-deçà de Turckeim, avec la moitié de ses troupes, et prenant le reste avec lui, il marcha dans la plaine à dessein d'aller attaquer par l'extrémité l'aile droite que commandait le duc de Bournonville. Les ennemis furent fort surpris de nous voir paraître du côté de Turckeim, et prêts à tomber sur leur flanc. Néanmoins le duc de Bournonville, conservant tout son sang-froid dans un si grand danger, vit bien qu'il n'avait point d'autre parti à prendre que celui de changer son ordre de bataille pour faire face aux montagnes, et de tâcher de nous chasser de Turckeim : il fit donc la moitié du chemin. Dès qu'il commença à avancer, le vicomte de Turenne envoya ordre au sieur Foucault et au marquis de Moussy de marcher le long de la Fech, jusqu'à ce qu'ils fussent vis-à-vis des ennemis, et de charger l'extrémité de leur aile gauche qui aboutirait à la rivière, pendant qu'il les attaquerait de front. Cette double attaque fut très-vive, les ennemis en furent ébranlés, et se voyant pris en flanc malgré leurs précautions, ils furent obligés de changer encore leur ordre de bataille, de rompre leurs lignes et de les mettre en potence, afin de pouvoir faire face en même temps au côté de Turc-

keim et à celui de la rivière. Mais comme ils ne pouvaient sans désavantage faire des mouvements si difficiles et si dangereux, le vicomte de Turenne ne manqua pas d'en profiter; et faisant charger les ennemis avec toute la vigueur possible, il les rompit et les jeta dans un commencement de désordre. Le duc de Bournonville fit promptement avancer de gros détachements pour soutenir ses troupes ébranlées. Le vicomte de Turenne, de son côté, fut toujours dans le feu du mousquet et du canon, et il eut un cheval blessé sous lui. Ceux qui étaient de chaque côté de la rivière se voyaient à découvert, et se choisissaient les uns les autres pour se tirer. Le sieur Foucault et le marquis de Moussy furent tués sur la place; le feu devint très-grand de part et d'autre, et continua quelque temps avec assez d'égalité; mais le vicomte de Turenne voulant absolument forcer les impériaux en cet endroit, fit avancer les gardes françaises avec quelques bataillons anglais, qui firent tous à la fois un feu si terrible que les ennemis commencèrent à plier et à lâcher pied en plusieurs endroits. On les poussa, ils reculèrent. Ceux de nos gens qui étaient sur le bord de la Fech, leur voyant perdre le terrain peu à peu et faire un mouvement de retraite, se jetèrent dans la rivière pour les aller charger l'épée à la main; mais comme le vicomte de Turenne n'avait point là de cavalerie pour les soutenir, il leur envoya ordre de repasser, et cependant il fit redoubler le feu de la mousqueterie, de sorte que les ennemis désespérant de pouvoir tenir devant lui en Alsace, profi-

tèrent de la nuit qui survint pour se retirer à Strasbourg, et s'en allèrent chercher des quartiers d'hiver en Allemagne.

Tout le monde fut surpris de ce grand événement, car on savait que le vicomte de Turenne n'avait employé que vingt mille hommes à chasser de l'Alsace cette armée nombreuse, qui ne se proposait rien moins que d'envahir deux ou trois de nos provinces. Mais on fut encore bien plus étonné quand on sut qu'il avait prévu plus de deux mois auparavant toutes les démarches des ennemis et le succès de son entreprise, comme on le vit par une de ses lettres que le roi fit lire en présence de toute la cour. Cette lettre était adressée au sieur le Tellier, secrétaire d'état, auquel le vicomte de Turenne avait mandé dès le mois d'octobre, que feignant de ne plus résister aux ennemis depuis la jonction de l'électeur de Brandebourg, il allait toujours reculer devant eux; que pour leur donner même plus de confiance, il se retirerait tout-à-fait en Lorraine; après quoi ils ne manqueraient pas de se répandre dans toute l'Alsace; qu'alors il tomberait sur leurs quartiers d'un côté par où assurément ils ne soupçonneraient pas qu'il dût venir les surprendre, et qu'il les obligerait peut-être à repasser le Rhin, et à aller hiverner chez eux : ce qui arriva effectivement comme il l'avait prévu.

Pour transmettre à la postérité une action si digne d'être consacrée, le roi fit frapper la médaille où l'on voit un trophée que deux soldats qui fuient regardent avec effroi. La légende, *Sexaginta millia Germanorum ultrà Rhe-*

num pulsa, signifie : *Soixante mille Allemands obligés à repasser le Rhin.* L'exergue marque la date 1675.

Le lendemain du combat de Turckeim on trouva dans Colmar trois mille soldats blessés ou malades, avec plusieurs officiers qui y avaient été abandonnés par les ennemis. On prit Ruffalk sans coup férir, ainsi que divers petits châteaux dans lesquels on trouva plus de deux mille hommes de troupes de l'électeur de Brandebourg, que ce prince n'avait pas eu le temps d'en retirer. On aurait pu bombarder Strasbourg et brûler tout ce qui était aux environs, pour venger la neutralité violée; mais le vicomte de Turenne, qui savait faire céder le frivole plaisir de satisfaire un ressentiment au solide avantage de procurer le bien de l'état, estimant qu'il était plus à propos pour le service du roi de remettre Strasbourg dans nos intérêts que de ravager le territoire de cette ville, y envoya un homme de confiance, lequel s'étant mêlé parmi les impériaux dans leur retraite, y entra avec eux. Il promit aux magistrats, de la part du vicomte de Turenne, qu'il ne serait fait aucun tort à la ville ni à tout ce qui en dépendait, pourvu qu'ils ne retinssent chez eux aucun des ennemis, et qu'ils promissent d'observer inviolablement la neutralité à l'avenir. Cette précaution ne fut pas inutile, car le duc de Bournonville avait si bien persuadé à ceux de Strasbourg que notre armée victorieuse allait venir fondre sur leur ville pour punir leur infidélité, qu'ils étaient sur le point d'accepter une garnison impériale pour leur défense. Mais

les magistrats, touchés de la modération du vicomte de Turenne, et comptant sur sa parole autant que sur les traités les plus solennels, remercièrent le duc de Bournonville, et nous envoyèrent assurer qu'ils ne donneraient plus ni passages ni retraite à nos ennemis.

Le vicomte de Turenne reçut alors une lettre du roi, par laquelle il lui mandait qu'il avait impatience de le revoir, pour lui témoigner la satisfaction qu'il avait du service important qu'il venait de lui rendre. Ce général ayant donc donné tous les ordres nécessaires pour la sûreté de l'Alsace et pour les quartiers d'hiver de son armée, prit le chemin de la cour. Il trouva sur toute sa route un concours de gens de toutes sortes d'âges et de conditions, qui venaient au-devant de lui pour le voir. Il y en eut en Champagne qui vinrent de dix lieues sur le chemin par où il devait passer, et ceux de cette province-là, persuadés qu'ils lui étaient redevables de tout le bien et de tout le repos dont ils jouissaient, versaient des larmes de joie en le voyant. Le roi le reçut d'une manière qui faisait assez connaître qu'il n'y avait personne dans son royaume qu'il estimât plus que lui. On ne parlait à la cour que de la conduite qu'il avait tenue pendant cette dernière campagne, dont l'éclat semblait surpasser celui de toutes les autres. Chacun le regardait comme un homme qui venait de sauver l'état. On s'arrêtait dans les rues de Paris pour le voir passer; il ne pouvait plus aller dans les églises qu'il ne fût environné d'une foule de peuple qui semblait ne pouvoir se rassasier de le voir; la plu-

part des princes étrangers faisaient venir son portrait. Personne n'avait peut-être jamais joui d'une réputation si pure et si étendue, et il ne tenait qu'à lui d'accroître encore sa gloire en continuant de commander les armées. Mais au contraire il souhaitait fort alors qu'on eût bien voulu l'en dispenser : son âge déjà avancé et ce fond de religion, dont il avait le cœur rempli, le pressaient fortement de se dégager de toutes les affaires du monde, pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Cependant, persuadé que tant que la guerre durerait il ne pourrait quitter le service sans manquer à ce qu'il devait au roi et à l'état, il accepta encore le commandement de l'armée qui devait agir cette année-là du côté de l'Allemagne. Schlestadt fut le rendez-vous qu'il marqua aux troupes, et il alla se remettre à leur tête sitôt qu'elles y furent assemblées.

Les grands avantages qu'il avait remportés la campagne précédente avaient fait perdre aux divers corps de l'armée impériale la confiance qu'ils avaient en leurs chefs, et la terreur était répandue parmi toutes leurs troupes. Pour les rassurer, l'empereur en donna le commandement au comte de Montécuculli, qui n'avait point voulu se trouver à l'armée l'année précédente pour ne pas obéir à l'électeur de Brandebourg, duquel il aurait été obligé de recevoir l'ordre à cause de son rang. Le comte de Montécuculli faisait le métier de la guerre depuis près de cinquante ans, et y était véritablement consommé. Il avait tiré ses troupes de leurs quartiers d'hiver beaucoup plus tôt qu'on a coutume

de les faire sortir en Allemagne. Il espérait passer dans la Haute-Alsace en nous prévenant du côté du Rhin ; mais voyant que nous y étions arrivés aussitôt que lui, et n'osant entreprendre de jeter un pont sur ce fleuve en notre présence, il marcha du côté du fort de Kell pour tâcher de passer sur le pont de Strasbourg. Le vicomte de Turenne marchant aussi de son côté, s'approcha de cette ville, et les magistrats voyant notre armée à leurs portes, observèrent religieusement la neutralité. Le comte de Montécuculli, persuadé que c'était le voisinage de nos troupes qui empêchait ceux de Strasbourg de lui donner passage, entreprit de nous éloigner de cette ville. Pour cela, abandonnant en apparence le dessein de passer dans la Haute-Alsace, et feignant de vouloir assiéger Philisbourg, il fit marcher ses troupes du côté de cette place. Mais le vicomte de Turenne, qui jugeait des desseins de ce général, non par ce qu'il faisait, mais par ce qu'il avait intérêt de faire, regarda cette marche comme une pure feinte, et demeura toujours aux environs de Strasbourg.

Le comte de Montécuculli n'ayant pu faire donner le vicomte de Turenne dans la feinte du siége de Philisbourg, passa le Rhin au-dessous de Spire pour lui faire croire qu'il voulait entrer dans la Basse-Alsace, pour l'attirer de ce côté-là, se flattant qu'en retournant alors sur ses pas, et en nous dérobant quelques marches, il pourrait arriver plus tôt que nous à Strasbourg, et passer sur le pont de cette ville. Mais le vicomte de Turenne, bien loin de prendre le change, voyant que le grand éloignement des

ennemis lui donnait le temps de passer le Rhin lui-même, fit promptement descendre des bateaux de Brisach, jeta un pont sur ce fleuve, presque vis-à-vis Otteinheim, qui est à une lieue au-dessous de Rhinaw, et commença à y faire passer son armée. A la première nouvelle que le comte de Montécuculli eut de la construction de ce pont, il crut que c'était une feinte par laquelle le vicomte de Turenne voulait l'engager à retourner au-delà du Rhin, et que ce prince n'enverrait que quelque camp volant au-delà de ce fleuve; mais il ne fut pas long-temps sans apprendre que toute notre armée avait effectivement passé le Rhin. Alors il repassa ce fleuve, et, courant à la défense du pays, il tâcha de gagner Vilstet sur la Quinche, poste par le moyen duquel il aurait pu nous ôter la communication de Strasbourg. Mais le vicomte de Turenne y étant arrivé avant lui, s'en saisit aussitôt, y mit la droite de son armée, en étendit la gauche jusqu'au fort de Kell, qui est à la tête du pont de Strasbourg, et par là il empêcha les ennemis d'avoir aucun commerce avec les habitants de cette ville.

Le comte de Montécuculli ayant été ainsi prévenu, se trouva très-embarrassé. Nous avions passé le Rhin, et nous étions dans les terres de l'empire; il fallait donc qu'il nous obligeât à repasser ce fleuve, ou qu'il fît quelque chose d'équivalent.

Le vicomte de Turenne n'avait que vingt mille hommes, et il avait été obligé de laisser une partie de ses troupes à Ottenheim pour garder son pont; néanmoins, comme pour aller à lui

il fallait passer la Quinche, dont il s'était couvert, le comte de Montécuculli n'osant entreprendre de le faire, résolut de nous donner jalousie pour notre pont d'Ottenheim, en s'avançant de ce côté-là, et de tâcher de nous faire abandonner Vilstet. Dans cette vue il fit marcher son armée le long des montagnes de la Forêt-Noire, pour aller gagner l'abbaye de Schutern, qui n'est qu'à une lieue d'Ottenheim. Mais le vicomte de Turenne ayant résolu de marcher en même temps que lui, laissa à Vilstet un détachement suffisant pour garder ce poste, et menant le reste de son armée vers Ottenheim, il y arriva avant les ennemis.

Le comte de Montécuculli se voyant encore prévenu, demeura campé à Schutern, faisant divers mouvements à droite et à gauche pour nous inquiéter tantôt vers notre pont, tantôt du côté de celui de Strasbourg. Mais le vicomte de Turenne ayant fait ouvrir les défilés et les bois depuis Otteinheim jusqu'à Vilstet, pour faire passer avec plus de facilité ses troupes, suivit si à propos les ennemis dans tous leurs mouvements, qu'il se trouva partout où ils voulurent entreprendre quelque chose, et défendit si bien la tête des deux ponts, qu'ils ne purent se rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre.

Pendant tout le temps qu'on demeura dans cette situation, il ne se passa presque point de jour auquel il n'y eût quelques rencontres entre les partis des deux armées. Les impériaux et les Français étaient à tous moments aux mains, mais seulement dans de légères escarmouches. Car, quoique le vicomte de Turenne

et le comte de Montécuculli s'observassent mutuellement avec grand soin, attendant tous deux que l'un ou l'autre fît quelque fausse démarche pour en profiter; et quoiqu'ils tentassent toutes choses à l'envi pour faire naître quelque conjoncture favorable de s'attaquer l'un l'autre avec avantage, ils n'en purent jamais trouver l'occasion.

Les deux armées n'étaient séparées que par la petite rivière de Tondits, sur laquelle même le vicomte de Turenne avait fait faire plusieurs ponts. Cependant les troupes se reposaient tellement de part et d'autre sur leur général, que l'on dormait sans inquiétude dans les deux camps, quoiqu'il n'y eût quelquefois qu'un quart de lieue de la tête d'une armée à celle de l'autre.

Toute l'Europe était attentive à ce qui se passait de ce côté-là; et c'était en effet une chose digne de son attention que les démarches de deux des plus grands généraux qui fussent alors, et que la fortune semblait avoir voulu opposer l'un à l'autre pour décider des intérêts de la France et de ceux de l'Allemagne. Ces deux capitaines, tous deux d'une expérience consommée, mirent en pratique tout ce qu'un long usage leur avait appris du métier de la guerre, tant qu'ils furent en présence. Dans divers mouvements vrais ou feints ils épuisèrent pour ainsi dire toutes les finesses et toutes les ruses de l'art pour s'affamer, pour se couper les fourrages, pour se surprendre, et gagner quelque avantage l'un sur l'autre, sans quoi ils étaient résolus tous deux à ne point donner combat.

Les ennemis eux-mêmes ne pouvaient comprendre comment le vicomte de Turenne pouvait, avec vingt mille hommes, tellement garnir de troupes tout l'espace depuis Vilstet jusqu'à Ottenheim, qui est de quatre grandes lieues, qu'il se trouvât toujours à portée de défendre son pont et celui de Strasbourg dès qu'ils parraissaient vers l'un ou vers l'autre. La vérité est qu'il était obligé de se donner de grands mouvements pour cela, et qu'il fallait que les troupes fussent sans cesse en marche et en actions. C'est pourquoi, voulant épargner cette fatigue, et se délivrer de l'embarras de garder si près des ennemis deux postes aussi éloignés, il fit défaire son pont derrière son armée, sans que les ennemis s'en aperçussent, et le fit descendre d'Ottenheim à Altenheim, c'est-à-dire, deux lieues plus bas, et plus près de Strasbourg; et faisant resserrer son armée, il se trouva qu'il n'avait plus qu'une étendue de deux lieues de pays à garder, savoir, depuis Altenheim où il mit sa droite, jusqu'à Vilstet où il avait sa gauche.

Les ennemis ayant ainsi vu échouer tous les desseins qu'ils avaient sur notre pont, se trouvèrent dans une situation assez embarrassante. Ils avaient consumé toutes les munitions des petites villes impériales qu'ils avaient autour d'eux, et ne pouvaient plus tirer de vivres que de la Souabe, par la vallée de Kintsig, chemin très-long et très-difficile, pendant que tout venait en abondance dans notre armée, et de l'Alsace par notre pont, et de Brisach par le Rhin. Ils ne pouvaient s'étendre, ni la droite

ni la gauche, étant serrés comme ils l'étaient, d'un côté par le Rhin, et de l'autre par les montagnes. Ils auraient bien voulu marcher en avant du côté de Fribourg, où il y avait de grands magasins; mais en y allant ils ne le pouvaient avec honneur; néanmoins, croyant que c'était le parti le plus sûr pour eux, ils se déterminèrent enfin à le prendre. Le comte de Montécuculli ayant donc quitté l'abbaye de Schutern, retourna sur ses pas, repassa la Quinche à Offembourg, et se campa auprès de cette ville.

Le vicomte de Turenne voyant reculer les ennemis, résolut de les poursuivre pour leur donner bataille, et les alla serrer de si près à Offembourg, qu'ils furent obligés d'en décamper et de gagner Urlaff, qui est à deux lieues par-delà. Le vicomte de Turenne marcha aussitôt après eux; mais à peine eut-il passé la Quinche, que le comte de Montécuculli décampa encore, et, continuant à reculer, alla se mettre derrière la rivière de Reuchen, qui est à quatre lieues au-dessous de Strasbourg. Le vicomte de Turenne poursuivant toujours les ennemis à mesure qu'ils se retiraient, s'avança jusqu'à cette rivière, la passa auprès de la petite ville de Ruchen, chassa une troupe d'impériaux qui s'étaient retranchés dans une église aux environs d'Acheren, et étant arrivé sur les hauteurs du village de Saspach, qui est à une demi-lieue de cette ville, il découvrit toute l'armée impériale, de laquelle il n'était plus séparé que par un petit ruisseau. Il avait beaucoup moins de troupes que les ennemis: cepen-

dant ayant résolu de leur donner bataille, il marcha à eux; il fit dresser des batteries sur les hauteurs dont il s'était saisi; il visita tous les postes; il se transporta sur l'éminence la plus élevée, pour reconnaître encore mieux les endroits par où il voulait faire attaquer les impériaux, et tout lui parut si favorablement disposé pour son dessein, que, quoique jamais il n'eût rien fait connaître de ce qu'il se promettait d'avantageux à la veille d'un combat, il ne put s'empêcher cette fois-ci de dire ce qu'il pensait de l'heureux succès de celui qu'il allait donner. Il voyait que les ennemis ne pouvaient plus lui échapper, et que, selon toutes les apparences, il allait enfin recueillir le fruit d'une si pénible campagne, lorsque les ennemis ayant fait tirer une volée de canon vers l'endroit où il était, il fut atteint d'un boulet qui lui donna au milieu de l'estomac, et le renversa mort par terre. Ce même boulet de canon emporta un bras à M. de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, et comme ses deux enfants pleuraient de le voir dans cet état : *Ce n'est pas moi*, leur dit-il, *qu'il faut pleurer; c'est ce grand homme*, en leur montrant le corps du vicomte de Turenne; *c'est la perte irréparable que la France vient de faire.* La plupart de ceux qui virent ainsi tomber le vicomte de Turenne demeurèrent tellement éperdus qu'on eût dit qu'ils avaient été frappés du même coup. Cependant un d'entre eux, qui sut mieux se posséder que les autres, jugeant de quelle conséquence il était de cacher un accident si funeste, jeta promptement un manteau sur le

corps du vicomte de Turenne, et le fit emporter le plus secrètement qu'il put, de manière que cette mort fut plutôt sue dans l'armée des ennemis que dans la nôtre, un de ceux qui en avaient été témoins étant aussitôt passé dans leur camp pour la leur apprendre. A cette nouvelle le comte de Montécuculli, qui n'ignorait pas les avantages qu'il pouvait retirer de la mort du vicomte de Turenne, ne parut néanmoins sensible qu'à la douleur qu'il avait de la perte de ce général, duquel il dit ce beau mot qui renferme un sens si profond : *Il faisait honneur à l'homme*; voulant faire entendre par là que la nature humaine se trouvait honorée par le mérite d'un homme tel que le vicomte de Turenne.

Au reste la confiance des impériaux alla jusqu'à la présomption, lorsqu'ils apprirent cette mort, et ils commencèrent à se regarder déjà comme maîtres des Français, découragés par une si grande perte. De notre côté, quelques mesures que l'on eût prises pour la tenir secrète, elle ne put l'être bien long-temps. Il parut aux yeux de tout le monde qu'il se passait quelque chose de mystérieux parmi les officiers-généraux. Les soldats ne purent pénétrer ce que c'était; mais les officiers en ayant aisément deviné la cause, commencèrent bientôt à la rendre publique. On ne saurait exprimer la consternation où tomba l'armée quand on y apprit cette mort. On en fut tellement saisi, que tout le monde demeurant muet et immobile, il se fit tout-à-coup un profond silence dans le camp, malgré le tumulte qui en

est comme inséparable. Ce silence ne fut rompu que par les lamentations de quelques soldats, qui s'écrièrent : *Notre père est mort; nous avons perdu notre père; nous sommes perdus.* D'autres s'arrachaient les cheveux de douleur. Les Anglais voulaient se jeter sur les ennemis, pour venger sa mort. Tous les soldats, touchés d'une triste curiosité, voulurent voir le corps de leur général; spectacle qui renouvela leurs pleurs et leurs cris. Cependant la crainte où chacun était pour soi-même l'ayant bientôt emporté sur toute sorte de sentiments, nous retournâmes chercher notre pont pour passer le Rhin. Ce fut une chose bien mortifiante que cette retraite qu'il nous fallut faire devant des gens que nous étions allé chercher si loin. Après avoir essuyé un sanglant combat, nous voyant en sûreté en-deçà du Rhin, nous commençâmes à sentir plus vivement la grandeur de notre perte, n'étant plus partagés par aucun autre intérêt. Les officiers et les soldats recommencèrent à déplorer leur malheur par de nouveaux regrets; à rappeler le souvenir de toutes les marques de bonté qu'ils avaient reçues du vicomte de Turenne, et à se les raconter les uns aux autres. Le comte d'Auvergne et ses autres neveux, qui se trouvèrent alors dans notre armée, lui ayant fait faire un service, les gémissements redoublèrent quand on vint à lui rendre ces derniers devoirs. Son affabilité, son désintéressement et ses autres qualités aimables, revenaient dans l'esprit de tout le monde, et faisaient verser des larmes; enfin l'on peut assurer que jamais père, prin-

ce ni bienfaiteur ne furent tant pleurés de personne qu'il le fut de toutes les troupes.

Mais ce n'étaient pas seulement les gens de guerre qui étaient sensibles à la mort du vicomte de Turenne. Quand la nouvelle en arriva à la cour on en fut pénétré de douleur, on en fut même véritablement alarmé, et ce qui est bien plus, on le parut à découvert, comme on l'était. On fit aussitôt huit maréchaux de France, pour réparer en quelque sorte la perte d'un seul, dont on ne connut jamais mieux le prix qu'après sa mort.

Pour avoir une juste idée de la consternation que cette mort causa dans Paris, il faudrait y avoir été alors. La tristesse en un instant fut peinte sur le visage des habitants de cette grande ville. On vit l'artisan quitter son travail pour aller former une société de plaintes avec ses voisins, et les bourgeois s'attrouper pour se demander jusqu'aux moindres circonstances d'un si grand malheur, avec les regrets les plus tendres et les plus vifs.

La même chose arriva dans les provinces les plus éloignées. On fut plusieurs jours incapable de faire autre chose que de parler de la mort du vicomte de Turenne et de le pleurer.

Le roi même, touché de tout ce que ce général avait fait pour la conservation de sa couronne pendant sa minorité, et depuis pour la défense de ses états, le pleura; il ordonna que son corps fût apporté dans l'abbaye de Saint-Denis, où l'on enterre ordinairement tous les rois de France; et même pour le distinguer des autres grands hommes qui y ont été inhumés,

il voulut qu'il fût enterré dans la chapelle destinée pour la sépulture des rois et des princes de la branche royale de Bourbon, comme il paraît par l'ordre contenu dans la lettre suivante, adressée à l'abbé et aux religieux de l'abbaye de Saint-Denis en France.

« Chers et bien amés, les grands et signalés » services qui ont été rendus à cet état par feu » notre cousin le vicomte de Turenne, et les » preuves éclatantes qu'il a données de son zèle, » de son affection à notre service, et de sa ca» pacité dans le commandement de nos armées, » que nous lui avons confiées avec une espé» rance certaine des heureux et grands succès » que sa prudence consommée et sa valeur ex» traordinaire ont procurés à nos armes, nous » ayant fait ressentir avec beaucoup de douleur » la perte d'un aussi grand homme et d'un su» jet aussi distingué par sa vertu et par son » mérite, nous avons voulu donner un témoi» gnage public digne de notre estime et de ses » grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu » à sa mémoire tous les honneurs qui peuvent » marquer à la postérité l'extrême satisfaction » qui nous reste, et le souvenir que nous vou» lons conserver de tout ce qu'il a fait pour la » gloire de nos armes et pour le soutien de notre » état. Et comme nous ne pouvons en donner » des marques plus publiques et plus certaines » qu'en prenant soin de sa sépulture, nous avons » voulu y pourvoir en telle sorte que le lieu où » elle serait fût un témoignage de la grandeur » de ses services et de notre reconnaissance. » C'est pourquoi ayant résolu de faire bâtir dans

» l'église de Saint-Denis une chapelle pour la
» sépulture des rois et des princes de la branche
» royale de Bourbon, nous voulons que lors-
» qu'elle sera achevée, le corps de notre dit
» cousin y soit transféré, pour y être mis en
» lieu honorable, suivant l'ordre que nous en
» donnerons, et cependant nous avons per-
» mis à nos cousins le cardinal et le duc de
» Bouillon ses neveux, de mettre son corps
» en dépôt dans la chapelle de Saint-Eustache
» de la sainte église de Saint-Denis, et d'y éle-
» ver un monument à la mémoire de leur oncle,
» suivant les dessins qui en ont été arrêtés. C'est
» de quoi nous avons bien voulu vous donner
» avis, et vous dire en même temps que nous
» voulons que vous exécutiez ce qui est en cela
» de notre volonté, en faisant mettre le corps
» dans la cave de la chapelle, et en laissant la
» liberté aux ouvriers de travailler au monu-
» ment jusqu'à son entière perfection, si n'y
» faites faute, car tel est notre plaisir. Donné à
» Saint-Germain-en-Laye, le vingt-deuxième
» jour de novembre 1675. Signé LOUIS; et
» plus bas, COLBERT. *Et sur le repli* : A nos
» chers et bien amés les abbé, prieur et reli-
» gieux de l'abbaye royale de Saint-Denis en
» France. »

On fit donc apporter le corps du vicomte de Turenne, de l'Alsace où il était, en l'abbaye de Saint-Denis. Ces sortes de cérémonies, toujours tristes d'elles-mêmes, n'avaient jamais rien eu de si lugubre que celle-ci. Les peuples venaient de tous les environs sur le chemin par où ce corps devait passer, et ne pouvaient le

voir sans répandre des larmes. Les habitants de la campagne sortaient des bourgs et des villages pour aller le recevoir; le clergé allait au-devant de ville en ville. Les bourgeois de celle de Langres, où il passa, prirent tous le deuil à son arrivée, et firent une dépense considérable pour lui rendre des honneurs extraordinaires; et cela sans en avoir reçu aucun ordre de la cour, tant la mémoire du vicomte de Turenne était chère à des gens même qui ne l'avaient peut-être jamais vu! Le roi lui fit faire, outre cela, à Notre-Dame de Paris, un service où le clergé de France, le parlement, l'université et la ville assistèrent en corps. L'oraison funèbre qui y fut prononcée par l'évêque de Lombez renouvela les pleurs de toute l'assemblée. Les plus célèbres prédicateurs en firent à l'envi en plusieurs endroits (1); et il ne se prononça, durant toute cette année, aucun discours public, ni à l'ouverture des parlements, ni à celle des académies et des universités, ni en aucune sorte d'occasion, où l'on ne pleurât sa perte; ce qui ne s'est peut-être jamais fait pour aucun autre particulier.

Tels furent les regrets qui suivirent la mort du vicomte de Turenne. Ce prince était né avec un corps d'un tempérament très-robuste; il était d'une taille médiocre et bien proportionnée; il n'était ni gras ni maigre; il avait la forme du visage assez régulière, les cheveux

---

(1) Entre autres l'abbé Fléchier, depuis évêque de Nîmes, et le père Mascaron, depuis évêque d'Agen.

châtains, les yeux grands, les sourcils épais et presque joints ensemble. le teint plutôt rouge que vermeil, l'air naturellement ouvert et serein, mais rêveur à force d'application, et où l'on voyait tout à la fois quelque chose de sombre et de riant qui le faisait paraître gai et mélancolique en même temps; physionomie assez extraordinaire, et néanmoins aimable aux yeux de tout le monde, à cause de l'extrême douceur qui y était répandue. Il n'y a presque aucune sorte de vertus dont il n'ait donné des exemples qui méritent d'être rendus publics.

Son désintéressement et sa générosité sont d'autant plus louables, que l'amour de l'argent a été proprement le vice dominant de son siècle.

Lorsqu'il était dans le comté de la Marck en Allemagne, un officier-général lui vint proposer de lui faire gagner cent mille écus en quinze jours, par le moyen des contributions, et cela d'une manière que la cour n'en aurait aucune connaissance. Il lui répondit qu'il lui était bien obligé; mais qu'après avoir trouvé beaucoup de ces sortes d'occasions, sans en avoir jamais profité, il n'était pas d'avis de changer de conduite à son âge. Il ne renvoya jamais aucun de ceux qui lui venaient demander, sans lui donner. Quand il n'avait plus d'argent sur lui, il en empruntait au premier officier qu'il trouvait sous sa main, et lui disait de l'aller redemander à son intendant.

Un jour cet intendant vint lui dire qu'il soupçonnait certaines gens de venir redemander ce qu'ils n'avaient point prêté, et qu'ainsi il serait

bon qu'il donnât à chacun une marque de ce qu'il empruntait. « Non, non, lui dit-il, ren-
» dez tout ce qu'on vous dira, car il n'est pas
» possible qu'un homme vous aille redemander
» une somme d'argent qu'il ne me l'ait prêtée,
» ou qu'il ne soit dans un extrême besoin. S'il me
» l'a prêtée, il faut bien la lui rendre; s'il est
» dans un si grand besoin, il est juste de l'as-
» sister. »

Il était ingénieux à trouver des moyens d'épargner à ceux à qui il donnait, la honte de recevoir du secours dans leur indigence; il ne leur donnait qu'avec une espèce de pudeur, et semblait qu'il voulût prendre toute la confusion pour lui. Il était encore fort jeune, lorsqu'ayant su qu'un gentilhomme était devenu pauvre pour avoir dépensé tout son bien à l'armée, il s'avisa de troquer des chevaux avec lui, et de lui en donner d'excellents pour de très-médiocres, faisant semblant de ne s'y point connaître.

Un jour ayant touché beaucoup d'argent d'une charge dont la cour lui avait permis de disposer, il assembla cinq ou six colonels dont les régiments étaient assez délabrés; et leur laissant croire que cet argent venait du roi, il le leur distribua à proportion de leurs besoins.

Une autre fois, entendant un officier qui se plaignait d'avoir eu deux chevaux tués à une affaire, et d'être ruiné par là, il le mena à son écurie, lui donna deux de ses meilleurs chevaux, et lui recommanda fortement de n'en parler à personne, « de peur, disait-il, qu'il
» n'en vienne d'autres; car je n'ai pas le moyen

» d'en donner à tout le monde, » voulant ainsi cacher le mérite de cette action sous un prétexte d'économie; car autant il aimait à donner, autant il craignait qu'on ne divulguât le le bien qu'il faisait.

Quatre jours avant qu'il fût tué, il avait donné quatorze mille livres aux Anglais qui servaient dans son armée, dont il en avait emprunté dix mille sur son crédit à Strasbourg, et l'on ne trouva, après sa mort, que cinq cents écus dans sa cassette.

On pourrait rapporter plusieurs autres exemples de sa générosité; mais je crois que pour achever de le faire connaître, il suffit de dire qu'après avoir commandé les armées pendant plus de vingt ans, il laissa moins de bien en mourant qu'il n'en avait eu de sa maison, dont il n'était pourtant que cadet.

Le soin qu'il prenait de la fortune des officiers, et son humanité envers les soldats, lui avaient gagné le cœur des gens de guerre. Loin d'imputer les mauvais événements au défaut de conduite des officiers qu'il employait, il était le premier à les excuser. Si quelqu'un avait été battu en parti, il prenait soin de le consoler lui-même, et de lui relever le courage; il lui donnait de nouvelles troupes et en plus grand nombre, afin qu'il eût sa revanche, et continuait à le renvoyer toujours à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût remporté quelque avantage.

Un jeune gentilhomme de l'arrière-ban, arrivant un jour à l'armée, après l'avoir salué, lui demanda où il mettrait ses chevaux? A cette question tous ceux qui étaient présents

se mirent à rire de la manière du monde la plus mortifiante pour ce gentilhomme. Mais le vicomte de Turenne, prenant son sérieux : « C'est » donc, leur dit-il, une chose bien étonnante » qu'un homme qui n'est jamais venu à l'armée » n'en sache pas les usages? N'y a-t-il pas bien » de l'esprit à se rire de lui parce qu'il ne sait » pas des choses qu'il ne peut savoir, et qu'au » bout de huit jours il saura aussi bien que vous? » Il ordonna en même-temps à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce gentilhomme, et de l'instruire des autres choses. Les airs insultants le choquaient au dernier point, et la bonté était tellement le fond de son caractère, qu'il ne pouvait souffrir qu'on se moquât de personne. A la cour comme à l'armée, lorsqu'il arrivait quelque provincial dont on voulait se divertir, il prenait d'abord son parti d'un air qui imposait aussitôt silence à tout le monde, quelque démangeaison qu'on eût de railler.

Il arriva plusieurs fois qu'ayant reçu de la cour des ordres positifs de casser des capitaines dont les compagnies n'étaient pas complètes, il prit sur lui d'en suspendre l'exécution, et sut les conserver en leur donnant le temps de rétablir leurs compagnies.

Ayant su que le duc de Luxembourg avait fait condamner à une mort infamante Duport, qui avait rendu Naerden, dont il était gouverneur, et qui était pourtant un fort brave homme, il obtint du roi que cet officier aurait la permission de se jeter dans Grave, où il expia par une mort glorieuse la faute qu'on l'accusait d'avoir faite à Naerden.

Il prenait soin de l'avancement de tous ceux qui étaient dans son armée, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; il faisait valoir leurs services à la cour, et il leur faisait donner des charges et des emplois à chacun, selon leur capacité et leur mérite. Aussi les officiers et les soldats avaient-ils pour lui un amour et un attachement qu'ils firent paraître en tant d'occasions, que je crois devoir en rapporter ici quelque chose.

Après sa mort, les officiers-généraux tinrent conseil pour savoir où ils mèneraient l'armée, et comme ils étaient long-temps à se déterminer, les soldats dirent ce bon mot : « Les voilà » bien embarrassés. Qu'on lâche la pie, et nous » camperons où elle s'arrêtera. »

Mazel, qui passait pour un des meilleurs officiers du royaume, et qui l'était véritablement, se voyant prêt à mourir en Allemagne, demanda pour toute grâce qu'on l'enterrât au même endroit où le vicomte de Turenne avait été tué.

Il se trouve encore aujourd'hui parmi nous de vieux officiers devant qui on ne saurait parler du vicomte de Turenne, qu'ils ne versent aussitôt des larmes, et j'en ai vu, qui voulant me raconter les bontés qu'il avait eues pour eux, en étaient encore si vivement pénétrés, que la douleur coupant la voix, et les saisissant jusqu'à les faire sangloter, ils ne pouvaient achever leur récit.

Sa bonne foi était si bien établie, non-seulement chez nous, mais encore chez nos voisins, que la plupart des princes d'Allemagne

traitaient avec lui personnellement pour leurs intérêts, sans demander aucune garantie de ce qu'il leur promettait, et que les républiques même les plus soupçonneuses se croyaient en assurance dès qu'il leur avait donné sa parole.

Quand il fallut résoudre dans le conseil d'Espagne, en 1650, si on le mettrait à la tête des troupes, il n'avait aucune caution à donner aux Espagnols pour sûreté de leur armée. Cependant, comme ils connaissaient le fond de son caractère, ils ne laissèrent pas de la lui confier.

Un jour qu'il était dans la Souabe, ayant fait approcher son armée du lac de Constance, pour mettre à contribution quelques terres de la maison d'Autriche, les Suisses qui pouvaient craindre que sous prétexte de porter la guerre dans le pays de l'empereur, on n'entrât dans le leur à l'improviste, lui envoyèrent des députés, pour lui dire qu'ils avaient tant de confiance en sa bonne foi, qu'ils ne feraient aucune levée de troupes, s'il voulait les assurer qu'il ne viendrait point chez eux; qu'ils prendraient de plus grandes précautions avec un autre, mais qu'avec lui ils se contentaient de sa parole.

J'ai vu les lettres de nos ambassadeurs en Angleterre, par lesquelles ils mandent qu'ils se sont souvent servi de son nom pour faire réussir les affaires qu'ils avaient à négocier à la cour de Londres. Et j'en ai lu quelques autres de plénipotentiaires de France, qui écrivent que tout ce qu'ils peuvent dire aux princes d'Allemagne ne les rassure point, et qu'ils n'ont confiance qu'au vicomte de Turenne.

Son intégrité et sa sagesse étaient si généralement reconnues, même dans les pays étrangers, que les princes de Montbéliard ayant dispute entre eux à qui posséderait la principale terre de leur souveraineté, se soumirent au jugement qu'ils le prièrent de rendre pour terminer leur différend, et que beaucoup d'autres princes, surtout de l'Allemagne, le choisissaient pour arbitres dans la plupart des contestations qui survenaient entre eux.

Sa modération dans les offenses égale tout ce qu'on raconte de celle des philosophes de l'antiquité les plus vantés.

Étant sur le point d'attaquer les lignes des ennemis qui assiégeaient la ville d'Arras, et n'ayant point les outils qui lui étaient nécessaires pour cela, il en envoya demander par un de ses gardes au maréchal de la Ferté. Ce garde vint bientôt après dire que le maréchal de la Ferté les avait non-seulement refusés, mais encore qu'il avait accompagné son refus de paroles fort désobligeantes pour le vicomte de Turenne. Le vicomte de Turenne se tournant alors vers les officiers qui se trouvaient auprès de lui, se contenta de dire : « Puisqu'il » est si en colère, il faudra se passer de ses ou» tils, et faire comme si nous les avions. »

Le même maréchal ayant trouvé un autre garde du vicomte de Turenne hors du camp, lui demanda ce qu'il faisait là ; et sans attendre sa réponse, il s'avança sur lui et le chargea à coup de canne. Ce garde vint se présenter tout en sang à son maître, exagérant fort les mauvais traitements qu'il avait reçus du maréchal

de la Ferté; mais le vicomte de Turenne, feignant de s'en prendre au garde même : « Il » faut, lui dit-il, que vous soyez un bien mé» chant homme, pour l'avoir obligé à vous traiter » de la sorte. » Et ayant envoyé chercher le lieutenant de ses gardes, il lui ordonna de mener sur-le-champ ce garde au maréchal de la Ferté, de lui dire qu'il lui faisait excuse de ce que cet homme lui avait manqué de respect, et qu'il le remettait entre ses mains pour en faire telle punition qu'il lui plairait. Cette modération étonna toute l'armée. Le maréchal de la Ferté, qui en fut lui-même surpris, s'écria avec un espèce de jurement qui lui était ordinaire : « Cet homme sera-t-il toujours sage, et moi » toujours fou ? »

Son carrosse s'étant trouvé un jour arrêté dans les rues de Paris par un embarras, un jeune homme de condition, qui ne le connaissait point, et dont le carrosse était à la suite du sien, vint donner à grands coups de canne sur le cocher du vicomte de Turenne, parce qu'il n'avançait point assez tôt à son gré. Le vicomte de Turenne regardait tranquillement cette scène de dedans son carrosse. Mais un marchand étant sorti alors de sa boutique un bâton à la main, en criant : « Comment ! on » maltraite ainsi les gens de M. de Turenne ! » ce jeune homme qui, à ce nom se crut perdu, vint à la portière du carrosse du vicomte de Turenne, lui demander pardon. Le vicomte de Turenne, qu'il croyait bien [illegible] s'étant mis à sourire : « Effectivem[illegible] lui » dit-il, vous vous entendez [illegible]

» mes gens : quand ils feront des sottises, ce qui » leur arrive souvent, je vous les enverrai. » Le vicomte de Turenne se possédait ainsi dans ces sortes d'occasions où les autres hommes ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. On ne l'a jamais pu faire sortir de ce caractère tranquille et modéré, quelque chose qu'on ait faite pour le choquer et l'irriter. La Grèce l'aurait mis au nombre de ses sages, quand il n'aurait eu que cette seule vertu : aussi les meilleurs esprits de son siècle l'ont-ils regardé comme un homme qui était véritablement digne d'être mis en parallèle avec les plus grands personnages qui aient jamais été parmi les Grecs et parmi les Romains. Rien ne saurait être plus superbe que l'était alors la cour de France. On venait de tous les endroits de l'Europe voir la magnificence de Versailles. Cependant les étrangers, après avoir vu la pompe et les richesses de la cour et des maisons royales, estimaient que le bonheur que le roi avait d'être le maître de toutes ces choses n'était point comparable à celui de posséder un homme tel que le vicomte de Turenne.

Sa bonté envers ses domestiques, de laquelle j'ai dit quelque chose en général, se connaîtra peut-être encore mieux par l'exemple suivant.

Un jour un de ses gens étant aller demander de sa part, quoiqu'à son insçu, un emploi au sieur Colbert, contrôleur-général des finances, ce ministre, ravi de trouver une occasion de faire plaisir au vicomte de Turenne, lui alla porter lui-même la commission. Le vicomte de Turenne, qui ne savait rien de la

chose, fut assez surpris du compliment du sieur Colbert. Néanmoins, recevant la commission, il remercia ce ministre, comme si c'eût été par son ordre qu'on la lui fût allé demander, et fit appeler le domestique en faveur duquel elle était expédiée. Cet homme ayant su ce qui venait de se passer, se crut perdu, et se jeta aux pieds de son maître, en lui demandant miséricorde. Mais le vicomte de Turenne le faisant relever aussitôt, et lui remettant la commission entre les mains : « Si vous m'eussiez » parlé de cette affaire, lui dit-il, je vous y au» rais servi comme vous l'auriez pu souhaiter; » et tout ce qui me fâche en cela, c'est que » vous ne me disiez point ce qui vous oblige à » me quitter. » Ce domestique confus et néanmoins rassuré, lui ayant dit qu'il n'avait recherché cet emploi que parce qu'il avait beaucoup d'enfants, le vicomte de Turenne lui fit payer ce qu'il lui devait de ses gages, et lui donna encore une somme considérable pour l'aider à faire subsister sa famille.

Sa modestie est peut-être de toutes ses vertus celle dont on a une grande idée, à cause de son extérieur. Que serait-ce si on la connaissait par les sentiments mêmes?

Qu'on lise tous les mémoires historiques faits de notre temps, on y verra que le plus petit officier se vante toujours d'avoir fait ce qu'il raconte de plus grand, ou du moins de l'avoir suggéré au général. A lire dans les mémoires du vicomte de Turenne ses grandes actions qui ont étonné toute l'Europe, il semble que ce soient les événements les plus simples et les

plus communs, et qu'il n'y ait eu presque aucune part.

Peu de gens ignorent la gloire qu'il s'acquit par le fameux campement du Quesnoi, où après la levée du siége de Valenciennes, il arrêta les ennemis victorieux. Voici ce que lui écrivit le sieur le Tellier, secrétaire-d'état, qui fut depuis chancelier de France : « Par votre prudence, Monseigneur, et par une conduite vigoureuse, vous avez rétabli la réputation des armes du roi. En vérité, il n'y a rien de plus beau que votre campement proche du Quesnoi, après la déroute de Valenciennes, d'avoir ainsi fait tête aux ennemis, fort orgueilleux dans leur pays, etc. » Voici comment le vicomte de Turenne en parle lui-même : « L'armée des ennemis est venue tout proche d'ici. Ils y ont demeuré deux jours, et après ont marché vers Condé. Au Quesnoi, le 24 juillet 1656. »

Il est constamment vrai qu'il sauva la cour à Gergeau; la reine-mère le dit publiquement en propres termes. Cependant voyez comment il s'en exprime lui-même : « Il s'est passé quelque chose à Gergeau, qui n'est pas de grande considération. A Jully, le 30 mars 1651. » Y a-t-il quelque exemple d'une pareille modestie dans les mémoires ou dans les lettres des autres hommes de guerre?

Sa délicatesse de conscience nous découvre en lui un si grand fond de religion, qu'on n'est plus surpris que l'armée ni la cour ne l'aient pu gâter.

Quelque bien qu'aient les gens de guerre,

il en est peu qui ne soient obligés d'emprunter de l'argent quand il faut qu'ils se mettent en campagne. Lorsque le vicomte de Turenne était sur le point d'y aller, beaucoup de gens venaient lui offrir de très-grosses sommes; mais, quoiqu'il pût quelquefois en avoir besoin, il n'en voulut jamais accepter, dans la crainte qu'il avait que ces gens ne perdissent ce qu'ils lui auraient prêté, s'il fût venu à mourir à l'armée.

Un jour qu'il était en marche dans le pays ennemi, les habitants d'une grosse ville lui envoyèrent offrir cent mille écus par des députés, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, et ne point faire passer ses troupes dans leur ville. « Comme votre ville, dit le vicomte de Turenne à ces députés, n'est point sur la route par où j'ai destiné de faire marcher mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez. » Je ne pense pas qu'on ait jamais porté plus loin la délicatesse de conscience. Ces députés en demeurèrent très-étonnés. Les ennemis eurent toujours depuis pour lui une vénération pleine de tendresse : ils le pleurèrent à sa mort autant que les Français mêmes ; et les Allemands n'ont jamais voulu labourer l'endroit où il a été tué, comme si l'impression de son corps avait rendu cet endroit sacré. Il est encore en friche, et les paysans le montrent à tout le monde, aussi bien qu'un arbre fort vieux qui est là auprès, et qu'ils n'ont point voulu couper. Aussi avait-il toujours épargné le pays ennemi autant qu'il avait pu, conservant les fruits de la terre pour les gens de la

campagne, dont il plaignait la triste destinée, et n'en avait pas moins bien fait le service du roi, comme on l'a pu voir dans toute la suite de son histoire.

Le christianisme enfin, de l'esprit duquel il était sans cesse animé, a pour ainsi dire couronné toutes ses autres vertus. Il avait non-seulement soin de purger son armée des déréglements qui règnent ordinairement parmi les troupes; mais il y avait encore établi des prières publiques à certaines heures du jour. Il faisait des vœux au ciel pour la paix au milieu des plus glorieuses victoires qu'il remportait. Il traitait tous ses soldats comme ses enfants et comme ses frères, si bien qu'à l'armée même il était encore plus admiré pour l'excellence de ses mœurs qu'à cause des talents supérieurs qu'il avait pour la guerre.

Jacques II, roi d'Angleterre, qui a écrit les quatre campagnes qu'il fit sous lui, racontant la fameuse attaque des lignes d'Arras, en parle en ces termes: « Avant l'attaque des lignes d'Arras, monsieur de Turenne fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron, pendant plusieurs jours, pour le succès de cette entreprise; presque tout le monde se confessa et communia; et je suis sûr qu'il ne s'est jamais vu dans aucune armée tant de marques d'une véritable dévotion qu'il en parut dans la nôtre (1). »

---

(1) Mémoires de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, écrits de sa propre main, et conservés par son ordre dans les archives du collége des Écossais, à Paris.

Tout le monde convient que rien ne fait mieux connaître un homme que ses lettres. Il ne faut que lire celles du vicomte de Turenne pour voir qu'il n'était occupé que de Dieu pendant tout le cours de ses campagnes et dans toutes ses entreprises.

« Nous allons commencer la campagne, dit-il dans une de ses lettres; j'ai bien prié Dieu ce matin qu'il me fasse la grâce de la passer en sa crainte, ne connaissant point de plus grand bien que d'avoir la conscience en repos autant que notre fragilité le peut permettre. A Marle, le 11 juin 1656. »

« Toutes choses vont fort bien jusqu'à présent, dit-il dans une autre lettre; mais comme les succès sont toujours douteux, il faut se remettre à la volonté de Dieu. Au camp devant Valenciennes, le 18 juin 1656. »

On ne saurait porter plus loin la confiance, la résignation, l'humilité et la reconnaissance chrétiennes que le fait le vicomte de Turenne dans toutes ses lettres.

« Pourvu, dit-il, qu'il plaise à Dieu de ne nous point faire tomber dans quelque malheur que l'on ne prévoit point, j'espère qu'on achevera ce siége. Au camp devant Landrecy, le 29 juin 1655. »

« Avec l'aide de Dieu, je crois que ceci réussira fort bien, et qu'il bénira notre entreprise. Au camp devant la Capelle, le 23 septembre 1656. »

« Je suis toujours dans les mêmes sentiments, priant Dieu qu'il me donne la continuation de

sa grâce, et qu'il me rende plus homme de bien que je ne le suis. A Amiens, le 1 janvier 1660. »

« On assure fort que les ennemis donneront aux lignes. Cela, comme toutes les autres choses, est en la main de Dieu; il faut se soumettre à sa volonté. Au camp devant Valenciennes, le 2 juillet 1656. »

« J'ai rendu grâce à Dieu de tout mon cœur de ce que cette affaire, dont je souhaitais si fort le succès, m'a si bien réussi. Il est certain qu'il y a une grande bénédiction de Dieu sur tout ce que j'entreprends. Au camp près d'Arras, le 26 août 1654. »

Il serait trop long de transcrire toutes les autres lettres du vicomte de Turenne où l'on trouve de pareils sentiments. Je finirai par celle qu'il écrivit après la bataille des Dunes, et que je vais rapporter, afin qu'on voie si aucun général d'armée a jamais écrit une semblable lettre après une pareille victoire.

« Je vous fais ce mot pour vous dire qu'il s'est passé aujourd'hui une fort belle action dont il faut louer Dieu. M. le prince et don Juan ont été entièrement défaits. C'est une grande bénédiction de Dieu que cette affaire ait si heureusement réussi. J'espère qu'il nous bénira en autre chose : il faut se remettre à sa volonté. Aux Dunes, près Dunkerque, le 14 juin 1658. »

Tel fut, par rapport au christianisme, le vicomte de Turenne, dont on ne doit pas craindre que le nom et les actions tombent jamais dans l'oubli, quand même les Français ne prendraient pas soin d'en perpétuer le souvenir; les

exemples de vertus qu'il a donnés étant d'une si grande utilité pour tous les hommes, de quelque pays qu'ils soient, que le monde entier se trouve intéressé à en conserver éternellement la mémoire.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.